FLEUR-D'ÉPÉE.

OUVRAGES
SOUS PRESSE.

SOUVENIRS INTIMES DU COMTE DE MESNARD, premier écuyer de la duchesse de Berry, recueillis et publiés par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in-8.
L'ENFANT SANS MÈRE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.
LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.
VERGNIAUD, roman historique, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LE YACHT DU DIABLE, par Jules David, 2 vol. in-8.
LES DEUX AMOURS, par Émile Bigillion de Grenoble, 2 v. in-8.
LES AVENTURES DE KOURROGLOU, LE FILS DE L'AVEUGLE, par George Sand. Cet ouvrage sera terminé en 2 vol. in-8.
UN SECRET DANS LE MARIAGE, par madame Sophie Panier, auteur de l'Athée, du Prêtre, etc., etc. 2 vol. in-8.
LA POULE AUX OEUFS D'OR, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8.
LA VIPÈRE, par le même, 2 vol. in-8.
CONSUELO, par George Sand, tome 7 et dernier.
LA PLUS HEUREUSE FEMME DU MONDE, par madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8.
LE HUSSARD DE LA MORT, par P. L. Jacob, 2 vol. in-8.
LE QUARTIER DES JUIFS, par le même, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

FLEUR-D'ÉPÉE

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

(3e et dernier Épisode.—1798.)

PAR A. DE KERMAINGUY,

AUTEUR DE MANNARINO ET DE L'ESCLAVE DES GALÈRES (1er ET 2e ÉPISODES).

L'isola di Malta dovessi perdere dall' Ordine Gerosolimitano sott' il primo Gran-Maestro Tedesco. *(Ancienne prophétie Maltaise.)*

L'île de Malte échappera à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem sous le premier Grand-Maître que donnera la Langue Allemande.

2

PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.

1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.

Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

DEUXIÈME PARTIE.

LE DERNIER

GRAND-MAITRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Grand-Maistre, pour fortifier le chasteau Saint-Ange, fit venir à Malte l'ingénieur de l'empereur nommé Ferramolin... Le Ferramolin desseigna le grand cavalier que l'on voit à présent entre les deux boulevards, et le voulut faire si relevé qu'il pourrait battre la bouche du port Marsamuschet.

(BAUDOYN, *Histoire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Hiérusalem*, liv. XII, chap. VI.)

I.

Le seizième jour du mois de juillet de l'année 1797, et dans les premières heures de la journée, au milieu d'une incroyable agitation qui régnait dans la ville et dans le port, les bateliers s'empressant dans celui-ci d'amener leurs barques pour qu'elles y fussent

mises à la chaîne, et la foule se hâtant de tous les quartiers de la ville vers le palais magistral : une barque de la Religion, à laquelle nul ne prit garde et qui semblait venir du château Sant Angelo, déposa au môle, de l'autre côté du port, une femme qui prit terre à la porte de marine et qui put entrer dans la ville au moment où des corps de troupes qui s'emparaient à la fois de toutes les portes, allaient fermer celle-ci.

La femme ne sembla donner aucune attention à ces mesures extraordinaires, ni aux vêtements de deuil de tous ceux qui remplissaient la ville, ni aux glas funèbres qui retentissaient dans l'air, ni à la physionomie étrange de tout ce qui l'entourait; seulement, à chaque obstacle que lui présentait la foule, elle se voilait plus soigneusement de sa faldetta; elle marcha, elle aussi, jusque vers le palais des Grands-Maîtres, mais elle ne s'arrêta, ni devant les tentures noires, ni devant les écussons placés au dehors, ni devant le capitaine de la ville qui se tenait à la porte avec sa pique; car, traversant la place du Trésor, puis la rue Maestrale, puis le parvis de Saint-Jean, elle entra non sans difficulté dans l'église prieuriale et prenant à sa droite l'enfilade des chapelles des langues, elle parvint jusqu'à

celle de Notre-Dame de Philerme. Rendue là, elle s'agenouilla devant la balustrade, sur la tombe du chevalier Martin Garcez, dont elle parut examiner soigneusement l'état et la disposition, avant même de faire ses prières à la madone.

Cependant sa prière faite et maintenant comme tranquillisée, elle se retourna vers l'église même et parut étonnée de l'appareil qu'elle présentait.

De hautes tentures de velours noir, semées de larmes et garnies de franges d'argent, descendaient depuis les voûtes jusques à terre, et relevées seulement à l'entrée des chapelles revêtaient ainsi toute la nef et tout le chœur de leur somptuosité funèbre. La nef elle-même, où des milliers de cierges étincelaient, était transformée en chapelle ardente, et dans le le temple en deuil, tout attendait quelqu'illustre mort pour de solennelles obsèques.

Celui qui était mort était, en effet, de rang illustre, car depuis la veille il était exposé au palais magistral, dans la grande salle du quartier d'été, sur un lit de parade, sur un amphithéâtre haut de six escaliers et revêtu des habits de Grand-Maître, avec le manteau à pointe, le cordon, l'escarcelle, et au côté l'épée; aux quatre coins, quatre chevaliers assis sur

des tabourets et tenant chacun un étendard entre leurs mains, aux armes de la Religion et à celles du mort; près du corps quatre pages, deux à la tête et deux aux pieds, avec des éventails de plumes noires à la main; à la droite du lit de parade, sur une table, et sous un dais renversé, des armes comme plastron, morion, subreveste, canne et éperons; plus en avant, deux estafiers vêtus de noir, tenant chacun une hallebarde, et se relevant d'heure en heure comme les pages et chevaliers; qnantité de flambeaux brûlant autour du corps.

Des moines de différents ordres s'y étaient succédés sans interruption pour y dire jour et nuit l'office des morts, une foule immense se pressait au dehors et parvenait en silence jusqu'à ce corps inanimé; et dans ce peuple le plus grand nombre baisait, en l'arrosant de larmes, une main qui avait longtemps sans doute distribué d'abondantes aumônes ou de généreux bienfaits.

L'heure et le moment venus, tous les religieux detoutes les communautés se rendirent ensemble au palais, le prieur de l'église y vint aussi accompagné de tout le clergé, et revêtu de ses habits pontificaux; alors, au milieu des chants de l'église, le cercueil, toujours placé

sur le lit de parade fait d'un drap d'or et de velours noir, fut porté par les huit plus anciens Grands-Croix jusqu'à la première marche du grand escalier; là ils le remirent à huit chevaliers de la petite-croix, et le cortège commença à défiler. D'abord le capitaine de ville qui avait salué le corps à sa sortie du du palais, à la tête de sa compagnie et la pique traînante, les tambours revêtus de noir, battant lentement un coup après l'autre; puis les chevaliers qui venaient par ordre, d'après leur ancienneté et préminence; ensuite tout le clergé de Saint-Jean, chapelains et prêtres conventuels, en grands ornements de deuil. Après eux paraissait le corps porté par huit chevaliers, dont les quatre plus anciens, pris dans chaque nation, tenaient les coins du drap mortuaire; autour du corps étaient plusieurs torches avec des étendards portés par les seize chevaliers-pages; derrière suivaient les Grands-Croix, puis ceux du conseil complet, puis les officiers du palais au nombre de cent cinquante-neuf et ayant des robes à capuces; enfin derrière eux, tous les séculiers qui avaient des charges, le castellan à la tête de la Justice. Toutes les fortifications et les palais de l'Ordre, ainsi que les Albergos des langues, portaient leur pavillon au demi-mât avec des bandes de

crêpe noir; les troupes formaient la haie, et de cinq minutes en cinq minutes des salves d'artillerie ébranlaient l'air.

Le convoi longea la rue de la porte Maestrale, passa devant l'église de la victoire, et ce fut en prenant par la rue de la Castellanie qu'il arriva à l'église de Saint-Jean.

Le cercueil fut porté sous un sarcophage magnifique de soixante pieds de haut, au milieu de la nef, et le prieur, représentant les quatre prélats, célébra la messe.

Toutes les cérémonies finies, le bailli de Vachon-Belmont, avec les officiers de la maison, fit le tour du corps; après quoi le Bailli de la Tremblaie qui était maître de l'hôtel, se tournant vers le peuple, cria par trois fois: Le maître est mort! puis il rompit la canne qu'il jeta sur le cercueil. Le chevalier de Rabastens Grand-Ecuyer cria : Le maître est mort ! et rompit l'éperon. Le bailli Zapatta, receveur, cria: Le maître est mort! et déchira la bourse. Après cela les chevaliers descendirent le corps dans le caveau des Grands-Maîtres; il fut mis avec tous ses habits dans un cercueil de plomb en présence du prieur de l'église, du fiscal de l'Ordre et du maître-écuyer. Seulement le Campanier prit le cordon et l'escar-

celle qui lui revenaient par une ancienne coutume : l'épée appartenait au prieur. Le cercueil lui-même fut descendu dans une fosse creusée à côté de celle du Grand-Maître Ximénès.

A ce cri : Le maître est mort ! la femme voilée qui se tenait agenouillée dans la chapelle de la vierge de Philerme, comprit, malgré la terreur qui l'avait tenue jusque-là indifférente à ce spectacle, qu'on célébrait dans Saint-Jean les funérailles d'un Grand-Maître ; elle releva les yeux, et, les arrêtant sur les écussons armoiriés qui resplendissaient de toutes parts au milieu des tentures de deuil, elle y vit les neuf macles d'or, écartelées des armes de la Religion, et elle connut alors que c'était le Grand-Maître de Rohan qui venait de mourir.

C'était, en effet, Emmanuel de Rohan qu'on enterrait en ce jour dans la noble église de Saint-Jean, dernier Grand-Maître qui dut y reposer à côté des vingt-six autres, qui depuis l'établissement à Malte l'y avaient précédé ; et l'on pouvait bien dire qu'avec lui c'était la gloire, l'indépendance, et la fortune de l'Ordre que l'on ensevelissait aujourd'hui.

Rohan avait assez longtemps vécu pour présager quelles devaient être après lui les des-

tinées de Malte. Depuis la perte des biens de l'Ordre en France, et par suite de la coalition générale formée contre la France, il avait vu le déficit du sacré trésor s'accroître d'une manière effrayante. En Espagne et en Portugal, les commanderies avaient été assujéties à l'impôt pour le dixième de leur revenu ; dans le royaume de Napies et Sicile, elles furent grevées d'une imposition encore plus forte ; en Piémont, on avait été jusqu'à vendre une partie des biens de l'Ordre, indépendamment des pertes occasionnées sur le reste par les taxes royales; d'un autre côté, les papiers-monnaie mis en circulation en Espagne et en Italie causaient au trésor des pertes énormes, pour réaliser les revenus qu'il tirait de ces deux contrées; bientôt la cession faite à la France, par le traité de Campo-Formio, de la rive gauche du Rhin, devait priver l'Ordre des biens qu'il possédait de ce côté, et l'établissement des nouvelles républiques devait lui faire perdre successivement ceux qui lui appartenaient dans l'Helvétie, la Ligurie, et la Cisalpine.

Dans cette détresse croissante, l'Ordre essaie de tous les remèdes ordinaires ; il contracte un nouvel emprunt qui fait monter sa dette à six millions et achève de ruiner son

crédit; il porte des retranchements et des économies dans toutes les branches de l'administration, sur les pensions, sur les traitements, sans excepter de cette mesure ses ambassadeurs, ses ministres, ses receveurs et procureurs qui résident à l'étranger; il impose les commanderies qui lui restent d'un double droit, pour le mortuaire et le vacant; il obtient l'autorisation du pape, mais pour une année seulement, de doubler les responsions, c'est-à-dire la somme à laquelle chaque commanderie était taxée pour les besoins de la Religion : palliatifs d'un moment, après lesquels le mal se reproduit dans toute son étendue.

Enfin, on en vient à réduire l'armement des vaisseaux, et à reduire aussi de douze cents hommes à cinq cents le régiment de Malte, ce regiment qu'il a fallu tant de peine, de soins et d'argent pour organiser ! on parle de supprimer les galères, dont l'entretien est trop onéreux et que les progrés de la marine semblent rendre inutiles : mais, dans une île comme Malte, il faut des vaisseaux qui puissent sortir dans tous les temps et sans le secours des vents; mais ces galères elles-mêmes sont un monument de l'ancienneté et de la gloire de l'Ordre, et que l'Ordre entier ne

saurait trop vénérer; mais une pareille détermination jetterait dans la misère nombre de Maltais et le gouvernement de l'Ordre est trop paternel pour adopter une mesure violente. Les galères seront maintenues. Cependant le Grand-Maître de Rohan fait porter à la Monnaie la plus grande partie de l'argenterie de son palais Magistral; et le conseil, imitant l'exemple du prince, y envoie la moitié de l'argenterie des vaisseaux et des galères, et celle aussi qui est en superflu pour le service du Grand-Hôpital.

Dans cette agonie de l'Ordre, le Grand-Maître représente diverses fois au pape, à l'empereur d'Autriche, et aux autres puissances chrétiennes, l'état de détresse où il est réduit; en vain déclare-t-il que, dans l'impossibilité de maintenir ses armements maritimes, il voit les corsaires barbaresques croiser jusque dans le canal de Malte; l'empereur le laisse aliéner pour cinquante ans des possessions situées dans les pays-bas autrichiens, afin que l'Ordre ait à lui payer une redevance de deux cent mille livres; le roi de Turin exige irrémissiblement les énormes impositions dont il a frappé dans ses États le reste des biens que Malte y possède encore; plus tard le pape laissera mettre sous hypothèque les possessions

de l'Ordre dans l'état pontifical, afin que la religion de Saint-Jean puisse satisfaire à l'impôt foncier que le Saint-Père aura été forcé d'établir ; les autres souverains n'ont que des réponses vagues mêlées de louanges pour le Grand-Maître, et de protestations pour sa personne.

Cependant les possessions de l'ordinatie d'Osrtog en Volhynie, que Rohan avait mis tant de soins à recouvrer, et qu'il a dans d'autres temps réunies sous le nom de Grand-Prieuré de Pologne à la nouvelle langue bavaroise, vont aussi lui échapper ; car, dans le partage qui s'est fait de la Pologne, en 1795, elles ont passé entre les mains de la Russie. Il faut donc entamer des négociations auprès de Catherine II pour obtenir de conserver ce prieuré et les commanderies qui en dépendent, et ce fut alors que les regards de plusieurs commencèrent à se tourner avec quelque espérance vers le nord.

Mais comme le commerce des Maltais, interrompu par la guerre générale, a dû cesser avec l'Espagne; que, dans cette stagnation des affaires, l'argent manque aux bourses, l'ouvrage aux bras, le pain aux familles ; que des femmes désolées abandonnant les caseaux de Zurrico et de Zébug se sont répandues autour

du palais magistral, pour demander qu'on les secoure dans leur misère : l'Ordre, désespérant de tout autre appui, ne peut plus que se tourner vers Dieu ; et des prières publiques, celles des grandes calamités, auront lieu trois jours durant, dans l'église prieurale et conventuelle.

Ainsi le temps était venu désormais, où ce n'était que de Dieu seul qu'on pouvait attendre aide et soutien pour Malte, car de tous les côtés c'était à en désespérer.

L'Ordre que les Maltais avaient envisagé jusqu'alors avec un si profond respect, placé au dessus d'eux dans une sphère à laquelle ils ne pouvaient atteindre, fier de son illustration et de sa noblesse et de sa puissance et des grands biens qu'il possédait sur le continent et de la protection des rois de France, l'Ordre avait à leurs yeux perdu son prestige, en même temps que son auréole d'or. La chute de biens qui mettait à vide le sacré trésor, avait du même coup mis à terre, pour ainsi dire, chaque chevalier de toutes ces langues ainsi dépouillées. Si quelques-uns tenaient à des familles qui pouvaient encore de loin les soutenir, le plus grand nombre était réduit au plus complet dénuement. Leur seule ressource était la pension que la main généreuse du

Grand-Maître leur faisait distribuer le premier jour de chaque mois, mais pour presque tous, habitués qu'ils avaient été jusque là à ne compter ni avec eux-mêmes, ni avec personne, qu'était-ce pour un mois que trente écus maltais ! à peine reçue, cette somme était dépensée, et peu de jours s'écoulaient sans qu'ils fussent forcés d'en venir à des emprunts chez le Maltais. Que faire dans cette détresse ? armer en course contre les barbaresques ? passer à l'armée de Condé? ce fut la ressource d'un grand nombre. Mais le mauvais succès des courses en mer, où les uns perdirent la vie, les autres la liberté, et la dissolution des différents corps d'émigrés ramenèrent à Malte la plupart de ceux qui en étaient sortis. Ils y rapportaient un souci de plus, le découragement, et revenaient y trouver le même ennui du rocher, qui pour beaucoup en faisait un lieu d'exil; la règle religieuse, qui, si relâchée qu'elle fût, leur était cependant une gêne; l'obéissance qui était un poids; le mal du pays qui était une souffrance : à ce point que la frégate française *la Sensible* ayant échoué en 1796 sur les rochers de l'île, il s'en trouve qui s'embarquent à son bord pour retourner en France, dussent-ils, à leur arrivée et ainsi

qu'il advint, être faits prisonniers et jetés dans le fort la Malgue.

Le Maltais, voyant donc cette noblesse indigente recourir à lui pour de modiques emprunts et s'abaisser ainsi, perdit la crainte respectueuse qui l'avait jusque-là soumis au moindre vouloir des chevaliers ; avec cette crainte devait s'en aller bientôt l'antique subordination qui l'avait si longtemps rendu le vassal obéissant de l'Ordre régnant et souverain.

Ce n'était pas non plus l'union des chevaliers entre eux qui pouvait remplacer aux yeux de leurs sujets de Malte, ce qu'ils perdaient d'un autre côté en autorité et en respect. Le dissentiment était partout, non seulement entre les chevaliers des langues rivales et jalouses, mais entre les chevaliers aussi de même nation ; il était dans les esprits et dans les cœurs. Le vent révolutionnaire avait soufflé les idées nouvelles, jusque sur cette île si essentiellement aristocratique, et Malte comptait parmi les chevaliers ses Mirabeau et ses Lafayette. Mais tandis que quelques-uns avaient embrassé avec enthousiasme les principes qui dans leur nouveauté séduisirent tant de gens, les autres repoussaient avec horreur et ces principes et leurs sectateurs. Les opinions portées à l'extrême,

ainsi qu'il arrive dans les petits pays, s'aigrissaient chaque jour et du contact et du malheur des temps : de là une dissidence profonde.

Quelques chevaliers de l'Ordre, revêtus d'emplois importants, ne tardèrent pas à laisser voir au grand jour les progrès de la contagion. Bientôt ils eurent de nombreux prosélytes chez les gens riches du pays. Le gouvernement devint alors pénible et scabreux. Rohan n'était plus le chef actif, ferme, vigilant, qu'il aurait fallu pour arrêter le mal ; l'âge était venu, les souffrances à la suite, et, à la vue de tant de maux, le découragement. Aussi, vers la fin de sa vie, quand il ne porte plus au timon des affaires qu'une main affaiblie, quelques abus se montrent-ils à découvert. Alors aussi les disciples de la propagande révolutionnaire qu'il a laissé s'introduire et qui commencent à fourmiller dans l'île, s'emparent-ils de ces désordres comme d'un germe fécond, dont ils attendent le succès. Les abus momentanés dans l'administration, fruits des tristes circonstances, ils les revêtent de calomnies ; le relâchement dans la discipline et les erreurs de jeunesse chez quelques chevaliers, ils les peignent des plus noires couleurs : ennemis toujours sur pied, l'œil ouvert, et acharnés, ils s'étaient

mis ainsi graduellement en lumière à mesure que le flambeau s'éteignait.

Une fois revenue au sentiment des choses, la femme qui se tenait dans la chapelle de Philerme pouvait entendre, quoiqu'ils parlassent à voix basse, quelques Maltais en deuil placés tout auprès d'elle, contre le pilier même de la chapelle à l'ouverture de la nef.

— On dit qu'il a parlé avant de mourir, disait l'un. Deux jours avant la fin, se trouvant un peu mieux, il a demandé qu'on discontinuât de sonner.

— Dites-vous vrai? entendait-il donc de son lit sonner les glas de mort?

— Le palais magistral est assez près de l'église de Saint-Jean pour que les Grands-Maîtres puissent entendre les cloches qui sonnent leur agonie. D'ailleurs ils en verraient assez la nouvelle dans l'abandon qui se fait de leur personne.

— Mais il a donc demandé qu'on discontinuât de sonner?

— Eh! sans doute! il paraît que, dans les agitations de la mort, il était encore occupé des malheurs de son Ordre, car il a fait entendre ces paroles : « Je ne vois que le bailli « de Litta ou le bailli de Virieu capables de « lutter contre la tempête. J'aurais dû les

« mander ici. Hélas ! j'ai trop tardé. Mainte-
« nant, il n'est plus temps ! »

— Eh ! eh! sans doute il aurait dû les mander, car nous ne sommes plus au siècle des Pierre du Pont et des Didier de Saint-Jailles, où les Grands-Maîtres étaient élus en leur absence. Par saint Paul ! les brigues y mettent bon ordre. Le Grand-Maître n'était pas mort que son successeur était déjà nommé. Il ne sera pourtant élu que demain.

— M'est avis que demain nous n'entrerons pas comme aujourd'hui dans la prieurale. On ferme déjà les portes de la ville, et par les rues on ne voit que messagers du trésor, portant aux chevaliers vocaux leurs billets de bien payants.

— Qu'est-ce à dire ? demanda un autre.

— Les chevaliers vocaux sont ceux qui ont droit de vote pour l'élection, et ceux-là doivent avoir fait leur profession, leurs trois caravanes, avoir trois ans de résidence au couvent, et, notez bien ceci, ne rien devoir au sacré trésor. Une bonne occasion, comme vous le voyez, pour faire payer ses dettes ! — Donnez-moi votre voix ? — Je le voudrais, mais je ne pourrai voter, car je suis débiteur du sacré trésor. — Pour quelle

somme? Et le futur Grand-Maître solde un compte qui n'entre pas tout entier, croyez-le bien, dans les coffres du trésor.

— Ah! tant mieux. Si vos chevaliers vocaux trouvent moyen par là de payer leurs dettes ailleurs!

— Aussi ce n'est pas bagatelle de se faire élire Grand-Maître. C'était autrefois une affaire de plus de six cent mille livres, aujourd'hui que les chevaliers sont criblés de dettes, ce sera peut-être le double. Vous voyez que les chevaliers des langues de France, ruinés comme ils le sont, n'étaient pas de force à se mettre sur les rangs.

— Ni ceux d'Italie non plus? ajouta un des interlocuteurs. Mais pourquoi pas les Espagnols?

— Ceci est un secret, dit péremptoirement le premier. Toujours est-il que ce sera un Allemand, et que Rohan a pu savoir, avant d'expirer, le nom de son successeur.

— Jésus! serait-il donc possible!

— Je vous disais qu'il avait parlé avant de mourir. — Mais vous ne m'écoutez pas! — Après qu'il eut témoigné ce regret que vous savez, il a repris la parole pour demander quel serait son successeur. « On parle du bailli de Hompesch; » a répondu en hésitant un com-

mandeur, je ne sais lequel, qui se trouvait auprès de lui.

— On parle ? comment trouvez-vous cela ? On faisait plus que parler ; car, il y a quatre jours, on travaillait déjà par la ville à des bannières aux armes du bailli de Hompesch ; déjà les peintres faisaient son portrait avec les insignes de la dignité magistrale, et cependant Rohan n'était pas mort !

— Mais qu'a-t-il dit à cela le Grand-Maître de Rohan ?

— Il est demeuré quelques moments silencieux ; puis, comme si ce nom lui dévoilait quelque mystère qu'il aurait soupçonné : « Je « suis le dernier Grand-Maître, a-t-il prononcé, du moins d'un Ordre illustre et indé« pendant ! »

Les interlocuteurs qui s'entretenaient ainsi pendant qu'on descendait au caveau le corps du Grand-Maître mort, disaient vrai ; car Emmanuel de Rohan avait ainsi parlé. Ils disaient vrai aussi, car pas un chevalier des langues de France, ni d'Italie, dans les circonstances actuelles, ne se pouvait mettre sur les rangs pour briguer le magistère.

Ce n'est pas qu'il n'y eût dans les chevaliers de ces deux nations, parmi ceux même qui se trouvaient à Malte, des hommes qui ne fussent

dignes de cet honneur suprême. Les langues de France pouvaient présenter le bailli de Loras, maréchal de l'Ordre et chef de la langue d'Auvergne, le bailli de Vachon-Belmont, et surtout le bailli Vento des Pennes qui se recommandait par la plus grande capacité. Il y avait aussi dans la langue d'Italie le bailli Frisari et le bailli Tommasi qui semblaient avoir des chances, l'un à cause de sa grande fortune, l'autre à cause de son mérite personnel. La maladie du Grand-Maître de Rohan avait été assez longue pour que chacun eût eu le temps de faire valoir ses droits; et, dans l'assemblée qui avait eu lieu chez le bailli Tommasi pour s'opposer à l'élection de Hompesch, on avait remarqué aussi dom Perez de Sarrio, Dom Mariano de Cascaxaris, tous les deux de la langue d'Aragon, et le chevalier Dom Rodrigue Gorgao, de la langue de Castille-Portugal.

Mais ceux de France, reculant bientôt pour eux-mêmes devant les impossibilités, devaient, car à eux seuls ils représentaient les trois huitièmes de l'Ordre, faire pencher la balance en faveur de la langue à laquelle ils s'adjoindraient. Pour eux, l'impossibilité première, c'était le manque d'argent. Il y eut bien le prince Camille de Rohan, qui espéra se faire élire par acclamation et sans passer par les

formes ordinaires : l'Ordre aurait eu alors, lui aussi, sa révolution. Il paraît que des sommes furent distribuées dans ce dessein ; mais le projet, s'il eut lieu, manqua. Les autres impossibilités venaient de la défaveur, et ils le sentaient eux-mêmes, qu'aurait un Grand-Maître français pour traiter, si l'occasion s'offrait, avec le gouvernement de France ; car beaucoup conservaient l'espérance décevante de rentrer dans leurs biens. D'ailleurs aucune des autres langues ne leur prêterait concours : celles d'Espagne, parce qu'elles étaient décidément hostiles ; celle d'Italie, dans la crainte qu'un Grand-Maître français ne fît tomber sur ses compatriotes toutes les faveurs, les emplois et les grâces que leur pénurie leur rendait indispensables. Les langues de France, par la même raison, ne voulaient pas d'un Grand-Maître italien ; car les chevaliers d'Italie étaient, après ceux de France, les plus nombreux à Malte, et eux aussi par la conquête de la moitié de l'Italie étaient à moitié ruinés. Quant à l'Espagne, comment ceux de France auraient-ils concouru de leur voix à l'élection d'un Grand-Maître des langues de Castille ou d'Aragon, lorsque celles-ci poussaient l'animosité jusqu'à déclarer que les trois langues de France

n'apportant plus rien au commun trésor, les chevaliers existants devaient être incorporés dans les cinq autres langues, celles de France abolies et leurs dignités partagées entre les langues d'Italie, de Castille et d'Aragon, d'Allemagne et Anglo-Bavière? Quant à ces deux dernières, elles n'avaient jusque-là daté de rien dans les élections. L'une, tout récemment créée, n'y avait jamais encore figuré; son peu de richesse et le petit nombre de ses chevaliers avaient fait, dans le temps, le sujet de bien des plaisanteries, et la faisaient compter pour peu.

L'autre, la langue d'Allemagne, était composée de chevaliers qui, se trouvant mieux dans leur pays qu'à Malte, avaient donné à leur ambition un autre but que la Grande-Maîtrise : le Grand-prieuré éligible de leur langue conférait à celui qui en était revêtu la principauté souveraine de Heitersheim avec des attributions magnifiques. Ils étaient toujours en bien petit nombre à Malte, à ce point que, sous un Grand-Maître de leur nation, dix mois après l'élévation de Hompesch et lors de la prise de l'île, il ne s'y trouvait que quatre chevaliers allemands.

Aussi n'avaient-ils jamais encore donné de Grand-Maître à l'Ordre.

Cependant le moment était venu où les deux langues allemande et anglo-bavaroise, s'unissant ensemble, et soutenues par les trois langues de France, allaient fournir un successeur à Emmanuel de Rohan.

Ferdinand de Hompesch, bailli de Brandebourg, était à Malte le seul grand'croix de sa nation, et il y résidait depuis quarante ans, comme ministre de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Il n'ambitionna pas de lui-même le magistère, et ses vrais amis repoussèrent d'abord les ouvertures qui furent faites : — « N'y pensez pas, disaient-ils, pour lui ce ne serait pas un bonheur, et pour l'Ordre ce serait un malheur. »

La première idée en vint à l'abbé Boyer, son secrétaire, prêtre d'obédience à Saint-Jean. Il s'adjoignit bientôt trois autres meneurs des plus actifs : l'abbé d'Orion, l'abbé Streicher et l'abbé Hœffelin, ses confrères. Les brigues d'élection semblaient depuis longtemps être tombées aux mains des chapelains conventuels, qui formaient, entre les chevaliers et les servants d'armes, la seconde classe de l'Ordre, et qui, s'ils étaient exclus de pouvoir fournir de leur sein les Grands-Maîtres, se donnaient du moins toutes les peines imaginables pour réunir les voix sur celui qu'ils

avaient résolu de faire nommer. Ils employèrent les moyens avoués, et ils y joignirent les moyens secrets. Les moyens avoués, tout le monde en parlait, même les interlocuteurs de la chapelle de Philerme, car, le Grand-Prieur de l'église tardant à reparaître, ils continuaient leur conversation :

— Il est malheureux, disait l'un, que le Grand-Maître n'ait pu nommer son successeur, nous aurions eu le prince Camille de Rohan. Il est hautain, mais fastueux et magnifique, et le défunt Grand-Maître a fait aimer le nom de Rohan dans Malte.

— Je vous ai dit que le Grand-Maître lui-même, s'il avait eu le choix, ne l'eût pas désigné. Il n'a parlé que des baillis de Litta et de Virieu. Ceux-là absents, et pour la seule indication qu'il lui fût permis de donner, il a nommé le bailli de Vachon-Belmont Lieutenant du Magistère.

— Le bailli de Vachon-Belmont? celui qui vient de faire le tour du catafalque à la tête des officiers du palais?

— Précisément, car il n'est à leur tête qu'en cette qualité. Voici aussi là-bas le chevalier de Greische-Jallaucourt et le chevalier Miari, que le défunt Grand-Maître

a nommés ses exécuteurs testamentaires.

— Silence, messieurs ! dit un autre : le Chapitre revient du caveau et s'achemine vers le chœur.

— Ah ! les chapelains conventuels ! reprit le premier sans observer la recommandation de silence. Où est donc le fameux abbé Boyer ?

— Le voilà ! c'est celui qui semble pleurer.

— Oh ! non, il y en a deux de ce nom, et celui-ci, celui qui pleure, le digne homme ! était le confesseur de feu le Sérénissime.

— Voyez ! voyez l'abbé Streicher qui passe ! puis l'abbé d'Orion ! Voici maintenant l'abbé Hœffelin qui sera nommé évêque de Chersonèse. Ah ! qu'ils sont contents à cette heure, et qu'ils ont bien plus d'envie d'entonner un *Te Deum* que de chanter le *De profundis !*

— C'est aussi qu'ils se donnent tant de peine depuis six mois, car il y a six mois au moins que duraient la brigue et la maladie mortelle du défunt Grand-Maître ! Aller chez les uns, chez les autres ; avoir une réponse à tout et une réponse pour tous ; lutter contre les autres intrigues ; déjouer les autres combinaisons ; donner le change aux autres am-

bitions, ce n'est pas une médiocre tâche !

Et celui qui parlait ainsi abondait en détails.

Les chefs de brigue avaient eu mille efforts à faire, mais la partie leur était belle. A ceux des langues de France, ils avaient représenté que les ressources formidables de l'Allemagne étaient les seules qui pussent présenter des digues à l'invasion française et balancer ses succès; qu'il fallait se tourner du côté de Vienne pour y voir le salut de l'Ordre et le chemin de son rétablissement en France; qu'un Grand-Maître français ne serait jamais, aux yeux du Directoire, qu'un chef d'émigrés, car les chevaliers étaient considérés comme tels, émigré lui-même, et par conséquent ennemi; qu'un Grand-Maître allemand, le premier surtout qui se serait vu de cette nation, aurait mille droits pour attirer sur lui l'intérêt des cours de l'Allemagne, et que le bailli de Hompesch en aurait plus que tout autre à la protection directe et marquée de la cour de Vienne et de l'empereur, dont il était depuis quarante ans le ministre à Malte. A ceux de la langue d'Italie, pour les éloigner des langues de France, comme à ceux des langues de France pour les éloigner de celle d'Italie, ils faisaient remarquer qu'il importait que le

Grand-Maître n'eût pas à satisfaire les exigences de ses compatriotes, et que la langue d'Allemagne, peu nombreuse et riche de ses propres ressources, laissait le Grand-Maître isolé et libre de répandre ses grâces sur les langues qui en avaient le plus besoin. A tel chevalier qui objectait qu'Hompesch était trop jeune, puisqu'il n'avait que cinquante-quatre ans, ils rappelaient que lui-même et le futur Grand-Maître avaient été, en leurs quinze ans et ensemble, pages d'honneur du Grand-Maître don Pinto, et là-dessus, l'abbé Streicher, qui était gouverneur des pages de feu l'Éminentissime Rohan, se prenait à raconter maints bons tours du temps passé comme il ne s'en faisait plus aujourd'hui. A ceux qui tenaient aux vieux principes d'honneur, et qui répugnaient aux idées nouvelles, ils remontraient qu'Hompesch, qui faisait partie de la congrégation d'État pour les affaires de France, s'était toujours fait voir comme l'ennemi prononcé des innovations, et le zélé défenseur des saines traditions et des anciennes coutumes de l'Ordre; tandis qu'aux prosélytes de la révolution ils insinuaient que le caractère flegmatique et bon du bailli de Brandebourg, puisqu'il était Allemand, était un gage de sa mansuétude et de sa tolérance. Enfin, auprès de

ceux qui ne voyaient dans l'élection que le moyen de rétablir leurs affaires, et l'espoir d'une aisance facile et subite, ils ne manquaient pas de raisonnemenss en beaux écus comptants. Tant d'or, d'où le tiraient-ils? On ne le savait trop.

Le vieux bailli de Manosque fut peut-être un de ceux dont ils ne purent venir à bout. Avant tout, il s'agissait pour lui de la qualité et de la naissance du bailli de Brandebourg. Quand ils lui exposèrent que le père de Hompesch avait été grand veneur héréditaire des duchés de Berg et de Juliers, et qu'il avait épousé la comtesse Isabelle de Bylandt; qu'un de ses frères était pourvu des charges paternelles; que l'autre, chanoine et prélat de l'église de Liége, était à la veille d'être élu prince-évêque; qu'enfin c'était une famille ancienne, considérable et distinguée :

— Je le sais, répondit le bailli, et cependant cela n'empêche pas que monsieur de Hompesch est le premier de son nom qui ait pu fournir les preuves de Malte.

— Mais dans la langue allemande les preuves sont de seize quartiers, au lieu que dans les langues de France on n'en exige que huit, et encore...

— Et encore, interrompit le bailli, il en est qui ne peuvent remonter jusqu'aux bisaïeux et bisaïeules paternels et maternels. Hélas ! je le sais.

Et il se tut, c'était sa grande douleur. Mais, le lendemain, quand il faudra choisir les vingt-quatre chefs de l'élection, on croit qu'il ne donnera pas sa voix à un partisan du bailli de Brandebourg.

Voilà ce que se contaient les Maltais de ce groupe, avec bien d'autres réflexions amenées çà et là par les personnages qu'ils avaient devant les yeux. La cérémonie touchait à sa fin, quand un des interlocuteurs prenant la parole :

— Monsieur le baron, dit-il à celui qui venait de parler, les chefs de brigue sont gens habiles qui ont su faire face à tout, et, s'il faut les croire, aucune élection ne pourrait valoir celle du bailli de Hompesch ; mais aujourd'hui le peuple de Malte compte dans Malte, et quelle garantie lui donnent-ils pour le choix de demain ?

A ce son de voix, la femme voilée tressaillit ; elle tourna la tête vers celui qui avait parlé, et sembla ne plus le quitter des yeux.

— Ils vous diraient, Monsieur, répondit celui à qui s'adressait cette demande, qu'étant venu enfant à Malte, y ayant été élevé et y étant fixé depuis quarante ans, le bailli de Hompesch doit connaître les ressources, les besoins, les lois, le gouvernement dans sa forme et dans ses vices, les hommes selon leur mérite, et les familles même de ce pays, dont il va jusqu'à parler l'idiôme, et où il a su se faire aimer.

Cependant on sortait en foule de l'église. La femme voilée suivit alors celui dont elle n'avait pu détacher ses yeux, et, saisissant le moment où il était séparé de ceux qui marchaient avec lui par un flot de l'assistance :

— Calcédonio, dit-elle en ouvrant son voile, et avec la confiance qu'aura toujours une femme jadis aimée, si lointain et si méconnu qu'ait été l'amour qu'elle a inspiré, Calcédonio, lui dit-elle, c'est moi !

Celui à qui elle s'adressait s'était arrêté, il tenait fixé son regard sur ce visage plus pâle qu'un marbre de Carrare et qui lui apparaissait comme celui d'une statue modelé sur une image autrefois chère.

— Fleur-d'Épée ! dit-il enfin, Fleur-d'Épée ; vous ici !

Et lui prenant la main qu'il retint dans la sienne, ils se perdirent tous les deux dans la foule.

II.

— Non, je vous le répète encore, Fleur-d'Épée, quand Alain fut mort, je ne pus croire qu'il eût été tué par la femme qui habitait la maison du rempart. Le jour même, il me l'avait montrée, derrière son balcon, avec amour : et je ne pensais pas qu'il pût aimer, lui, sans

être payé de retour. Un bruit qui se répandit jusque dans le régiment de Malte disait bien que la femme avait été conduite de nuit en barque, hors du port, et jetée dans la mer. Je n'y donnai pas foi, mais un doute me demeura toujours sur l'évènement, et le silence sous lequel on étouffa cette affaire me sembla toujours sinistre. Ah! si j'avais su, Fleur-d'Épée, que cette femme qu'on accusait alors du meurtre d'Alain, c'était vous ; quel soupçon aurais-je pu désormais garder, et quelles démarches n'eussé-je pas faites pour découvrir votre sort!

Ainsi parlait Guido à Fleur-d'Épée, quelques jours après leur rencontre dans l'église de Saint-Jean. C'était dans la maison que le chevalier Tousard avait habitée sur le Bastion des Moulins-à-vent, et qui communiquait par un pont avec un jardin voisin. Lorsque, sur la fin du règne d'Emmanuel de Rohan, une escadre républicaine de quatorze vaisseaux de ligne parut inopinément dans les eaux de Malte, l'alarme s'était répandue dans l'île; une prise d'arme avait eu lieu, et le chevalier Tousard, grand partisan des nouvelles idées de liberté, accusé par la rumeur publique d'avoir voulu livrer la place aux Français, en les introduisant traîtreusement par son jardin

du bastion, avait dû, par prudence, quitter sa maison. Ce fut celle que Guido loua pour Fleur-d'Épée, le jour même de leur rencontre, par d'autres raisons peut-être, mais par celle-ci du moins, qu'il lui fallait une maison où elle demeurât seule et indépendante. Une barque de la Religion avait ramené, en même temps qu'elle-même, du château Sant-Angelo, les meubles à son usage; et dans l'un de ceux-ci, Guido avait pu trouver une assez forte somme d'or qui appartenait à Fleur-d'Épée.

— Vous prisonnière, grand Dieu ! Et durant quatre années ! Mon Dieu, si la Gabrielli l'avait su, comme elle fût accourue jusqu'ici, comme elle eût remué toute l'île pour vous retrouver et vous faire rendre à la liberté ! Mais, Fleur-d'Épée, nous avons quitté la Gabrielli ainsi que les oiseaux l'arche de famille; moi d'abord, puis vous après moi, sans qu'elle ait jamais rien connu de notre sort; ni vous ni moi n'avons été la colombe qui s'en revint avec la bonne nouvelle : hélas ! et depuis deux ans la Gabrielli est morte. .

« Morte à Rome, insista-t-il, toujours grandement honorée, mais fort attristée sur ses vieux jours par d'autres chagrins que ceux de

l'âge, et que personne, m'a-t-on dit, ne pouvait connaître !

Guido fit un profond soupir et jeta un regard de sollicitude sur Fleur-d'Épée. Il lui avait souvent déjà parlé de la mort de leur bienfaitrice, espérant, par cette douleur qu'il faisait naître, la retirer de l'autre grande douleur, où elle demeurait toujours absorbée ; il lui semblait que ses visites de chaque jour avaient été déjà salutaires, car cette femme, qui d'abord lui avait paru vivre, ou plutôt se mouvoir au milieu des choses de la vie comme la statue d'un tombeau pour quelques moments animée, au point qu'il s'était demandé avec effroi si le divin flambeau de l'intelligence n'avait pas cessé de lui jeter ses clartés, cette femme semblait renaître peu à peu au sentiment de l'existence réelle et en percevoir les sensations. Ce jour-là, elle lui parla beaucoup plus longtemps que de coutume.

— Je resterai à Malte, dit-elle, j'y resterai, mais inconnue, vous me l'avez promis, mais voilée, mais morte pour tous jusqu'au jour où je pourrai me remontrer à tous et dire : Je suis innocente du sang versé ! — Moi, meurtrière d'Alain ! non, Calcédonio, non, non, ce n'est pas moi ! plus tard vous saurez tout. Je resterai à Malte, et j'y serais

demeurée quand même eût encore vécu la Gabrielli. — J'y resterai pour obéir à l'impulsion qui me pousse, pour venger Alain, pour venger la Gabrielli, pour vous venger, Calcédonio, pour me venger moi-même.

Guido la regarda de nouveau; mais à l'ardeur et à la vie qui se montraient dans les yeux de Fleur-d'Épée, ce fut cette fois plutôt avec étonnement qu'avec compassion.

— Oui, continua-t-elle, pour me venger moi-même, et avec moi toutes les femmes qui ont été malheureuses dans cette île, et il y en a eu beaucoup! — Le bailli de Manosque m'a raconté un jour d'étranges histoires de femmes. Je vengerai toutes celles qu'on a frappées au cœur, à qui l'on a fait pleurer ici des larmes de sang, qui, dans leur désespoir, ont supplié la pierre du rocher de Malte, et que le rocher a repoussées; moi, je resterai.

« Calcédonio, vous me parliez l'autre jour, et je ne vous ai pas répondu. Je ne vous écoutais point, mais cependant je vous entendais. Vous me disiez de douces paroles, et que vous aviez été l'ami de mon enfance et le fiancé de ma jeunesse, et que de beaux jours me restaient encore, et que vous seriez, si je le voulais, l'époux que m'avait choisi la Gabrielli, le consolateur qui me détournerait du

passé vers un avenir meilleur. Calcédonio, ai-je bien entendu et ne me suis-je pas méprise?

— Fleur-d'Épée, répondit-il, ce que j'ai dit hier, je le répète aujourd'hui, car ces paroles sont l'expression de mon cœur. Je ne suis pas de ceux qui ont deux vies à offrir. Je vous avais donné la mienne, et à travers bien des vicissitudes voilà que je vous l'ai gardée, libre et dévouée. Les serments que je vous faisais quand vous étiez jeune fille et pure, je vous les renouvelle aujourd'hui, car le sang d'Alain, versé sur vous, devient à mes yeux un second baptême d'innocence, et votre malheur vous a purifiée.

— Ainsi, demanda-t-elle, vous me voulez donc encore aujourd'hui pour épouse?

— Oui, oh! oui! répondit Guido.

— Eh bien! reprit-elle en retirant sa main qu'il baisait avec attendrissement, et en l'élevant comme pour un serment, je jure que je vous appartiendrai le jour où ma vengeance sera accomplie, pourvu que vous m'aidiez à l'obtenir, car avant votre main il me faut votre bras. Jurez-moi donc, comme vous le faisiez tout à l'heure pour votre vie, que votre bras est à moi, libre et dévoué?

— Je le jure!

— C'est bien, dit-elle avec une sorte de joie

avide, libre et dévoué, dût-il tenir un poignard plutôt qu'une épée, dût-il percer le cœur d'un lâche sous l'habit d'un chevalier!

— Un chevalier! s'écria Guido, entends-je bien ce que vous dites! Mais chaque chevalier dans l'île, ne le savez-vous pas, Fleur-d'Épée, fait partie de la souveraineté : qui frapperait un chevalier par l'épée ou par le poignard, n'importe, serait criminel de lèse-majesté. Et moi, je suis Maltais, Maltais de l'île, sujet Maltais!

— Ah! dit la femme, voilà que vous reculez déjà?

Guido s'était levé, il se promenait à grands pas par l'appartement avec une anxiété pleine d'indécision qui se trahissait dans sa démarche, mais, quand il revint vers Fleur-d'Épée, ce fut confiant, calme et assuré.

— Je ne prendrai pas le poignard, dit-il, mais un jour l'épée. Je vous livrerai d'abord l'île, la ville, l'Ordre, les chevaliers, et quand il n'y aura plus ici ni sujets, ni maîtres, mais l'égalité entre tous et la liberté pour tous, l'épée que je porterai sera à vos ordres, et la vengeance que vous avez sera accomplie.

« Or donc, ajouta-t-il en s'asseyant auprès d'elle, écoutez-moi :

« Il y a déjà bien longtemps de cela, quand je quittai la Gabrielli, qui se trouvait pour lors à Turin, vous avec elle, j'étais porteur d'un message pour Malte d'une telle importance, que je lui en avais répondu sur mon honneur et sur ma vie. C'était un paquet grand comme la main, que je portais sur mon sein, et je m'étais dirigé par Fenestrelle et Pignerolles sur Marseille, lorsqu'après avoir traversé le Dauphiné et aux environs de la ville d'Aix, je fis rencontré dans une hôtellerie d'un compagnon....

— D'un compagnon, mal vêtu et de mauvaise mine, n'est-ce pas, qui avait la bassesse, la lâcheté et le crime peints sur le visage, et qui avait nom Montalan ?

— Qui vous a dit cela? qui vous a dit ce nom? se récria Guido. La Gabrielli l'a-t-elle donc appris et vous par elle? Je n'en ai jamais ouvert la bouche à personne au monde !

Mais comme Fleur-d'Épée ne répondit pas et sembla retombée dans sa torpeur, Guido continua.

— Je fus rejoint sur la route par cet homme, et, comme je cheminais sans défiance de lui, il me frappa par derrière d'un coup de couteau qui me laissa pour mort ; il fut pris et conduit en prison ; mais, dans la

nuit même, il s'évada. Le misérable m'avait dépouillé ; et plus tard, quand, revenu à la vie et à la santé, je me remis en route, je n'avais pour me guider et pour découvrir sa trace, que son nom qu'il m'avait laissé voir sur des papiers dont il était nanti, ce nom que vous venez de dire.

« A force d'efforts et de recherches, je connus à Marseille, qu'un individu du nom de Montalan s'était enrôlé au service de Malte et qu'il était parti pour l'île avec le dernier transport des recrues, que faire? partir aussi moi, partir aussitôt, partir par la même voie! je pris un enrôlement, n'importe lequel, j'ai trop bien connu depuis qu'il était de six années ! enfin j'arrive à Malte, je cours aux casernes, je m'empresse, je m'enquiers de Montalan ! y a-t-il un soldat du nom de Montalan ? où est-il ? qu'on me le dise, que je le voie, que je lui parle ! je me hâte, j'arrive à lui. Que vous dirai-je, Fleur-d'Épée? Montalan, le soldat du régiment de Malte, n'était pas, vous le savez comme moi, le vagabond de mauvaise mine, le voleur et l'assasin qui m'avait dépouillé sur la route d'Aix.

« Celui-là courait le monde et moi j'étais lié, lié au rocher pour six années. Là venait donc aboutir ma destinée. — Oh ! la Gabrielli qu'a-

t-elle dû penser de moi ! combien de fois ne m'en suis-je pas voilé le visage, avec mes deux mains, de honte et de douleur ! Toute démarche pour m'affranchir eût ébruité mon nom. Je suis Maltais, et mes soins devaient être de cacher à mes compatriotes, qui, par suite du changement des années, ne pouvaient d'ailleurs reconnaître mes traits, que j'étais Calcédonio Guido, l'officier de la Gabrielli, confondu maintenant avec le rebut du monde entier, avec des galériens et des Bonavoglies, autrement à leurs yeux, j'étais à jamais perdu d'honneur.

« Ainsi, j'acceptai mon sort et, le croiriez-vous, je ne l'ai jamais maudit tant qu'Alain a vécu. Notre mutuelle amitié, que la mort seule devait rompre, illumine encore à mes yeux cette période de ma vie, où tout était sombre excepté cela, et que j'appellerais volontiers heureuse, tant les impressions du cœur changent l'aspect des choses.

Ici Fleur-d'Épée eut un geste si douloureux pour interrompre Guido et écarter un mot de plus, que celui-ci demeura quelque temps en silence.

— Six années s'écoulèrent, je ne sentis donc ma chaîne, et elle était devenue bien lourde à moi seule, que durant les deux der-

nières. Depuis plus d'un an, voilà que je suis libre; mais avant même d'avoir quitté mon habit de soldat, j'étais entré dans une grande conspiration qui s'ourdit dans l'île pour rétablir les libertés du pays sur les débris de l'Ordre vermoulu qui s'écroule. Un jour, Vassali, le maître et l'ami de mon enfance, littérateur et grammairien, aujourd'hui captif et martyr de la sainte cause, m'avait rencontré, et reconnu; il me revit souvent et me fit part de ses vues. Tandis qu'il était le centre d'où se répandaient dans la ville les idées nouvelles, je devais lui rallier des opinions et des sectateurs dans le régiment de Malte qui s'était relevé de son mépris et qui était devenu une importante force dans la nation; je devins affilié du club Maltais et du même coup lieutenant de Vassali, c'est-à-dire une puissance dans mon pays. Le cœur d'un tribun se révéla en moi sous l'uniforme rouge du régiment de Malte, et l'uniforme tombé, le tribun demeure, qui vous offrira bientôt, Fleur-d'Épée, de belles destinées dans la république Maltaise, si vous les voulez accepter.

« Vous dire ce que voulait Vassali serait trop long : à peu près ce que voulait Mannarino. Mais depuis vingt-deux ans les temps avaient bien changé; l'institution du Gérard-Tunc est

encore debout, mais l'esprit en est mort ; les chevaliers mentent publiquement à tous les vœux de leur profession : à celui de chasteté, car ils ne gardent plus depuis longtemps ni apparences ni dehors ; à celui d'obéissance, car ils se rébellionnent contre leur chef, ou conspirent contre le pouvoir dont ils sont membres; il n'y a qu'un seul vœu qu'ils observent, celui de pauvreté, et parce qu'ils y sont maintenant contraints par la dure loi de la nécessité. L'Ordre de Malte est tombé du haut de sa puissance, du haut de sa fortune, du haut de sa richesse et de son honneur, si bas qu'il est en quête par l'Europe d'une puissance qui veuille lui prendre en gage son île, comme ses chevaliers sont en quête par l'île de Maltais, qui veuillent sur un gage qu'on accepte plus, sur celui de leur parole, leur prêter or ou argent. Oui, Fleur-d'Épée, ces nobles si fiers en sont réduits à s'arrêter devant nos demeures, à composer avec nos refus, à nous tendre la main, et, faut-il le dire, inutilement. L'ancien prestige a disparu et les chevaliers découragés ne voient plus dans leur île qu'un stérile rocher, sur lequel ils ne peuvent se maintenir.

« Tandis que le drapeau de Saint-Jean flotte encore au haut de la citadelle, chacun d'entre

eux cherche ailleurs du cœur et des yeux un autre étendard ! chacun, selon ses affinités, ses sympathies ou son intérêt, voudrait voir tomber le poste inexpugnable de Malte, aux mains de la nation qu'il aime. Il y a ici, dans les chevaliers et dans les Maltais, autant de partis que de nations : il y a un parti Russe, un parti Autrichien, un parti Espagnol, que sais-je, un parti Napolitain. Malte, au milieu de la mer, semble une proie autour de laquelle accourent et l'aigle à deux têtes d'Autriche, et l'aigle à deux têtes de Russie, et le lion Castillan, comme s'ils flairaient d'au delà des mers l'odeur de la domination qui va mourir.

« L'Espagne, qui, depuis un siècle, avait abandonné à la France sa suprématie sur l'Ordre, travaille à la ressaisir et voulut récemment faire élever le prince de la Paix Grand-Maître ; la Sicile se réveille et fait valoir les droits de suzeraineté qu'elle garde sur Malte, depuis Charles-Quint ; l'Autriche, que les préliminaires de Léoben ont rendu puissance maritime, non contente de ses ports sur l'Adriatique, veut s'élancer d'un seul bond de Raguse à Malte, et vient d'acheter à prix d'or la grande maîtrise pour un chevalier allemand ; la Russie, qui, dès le temps de don Pinto, voulut échanger avec lui Malte contre d'autres possessions,

qui plus tard voulut emporter l'île à la faveur d'un soulèvement et par les menées de son envoyé Cavalcabo, qui voulut sous Emmanuel de Rohan y établir de force Ipsaro pour ambassadeur, la Russie poursuit le cours de ses desseins, elle fait pleuvoir ici roubles et présents. Elle en est au protectorat, qui dit protectorat dit conquête, et voilà que les chevaliers, auxquels il ne resterait plus qu'à abjurer leur croyance, se tournent vers ce froid pays du nord, jadis inconnu, même de nom, dans nos mers, et, se faisant tout à l'heure schismatiques, envoient au fils de Catherine, en ambassade solennelle, l'épée de la Valette, la croix de l'Ile-Adam, et la cotte d'armes de Pierre d'Aubusson, sacriléges faveurs auxquelles il ne manque désormais que d'adjoindre le titre et l'autorité de Grand-Maître.

« Mais ces chevaliers, qui placent leur espoir de salut et de fortune, aveugles à toute autre chance, dans la protection du czar autocrate de toutes les Russies, ne voient pas que, du haut des Alpes, l'œil du conquérant de l'Italie les regarde.

« Car il y a dans l'île un parti que je ne vous nommais pas, un parti qui veille, qui s'agite et qui grandit à mesure que les chevaliers s'assoupissent dans leur rêve du nord, un

parti plus puissant que les autres, qui compte des chevaliers dans son sein, qui a ses sectateurs, ses enthousiastes, ses réunions, ses clubs, qui est stimulé par des émissaires que le directoire lui envoie, le parti français enfin.

« Vassali ayant bien vite reconnu que l'Ordre, épuisé par ses pertes, ne pourrait plus se soutenir par lui-même dans sa détresse, et convaincu que son pays ne pouvait prospérer qu'en s'administrant lui-même, plutôt que de le voir tomber entre des mains étrangères, conçut un projet qui rallia tous les cœurs généreux, c'était pour les chevaliers la dispense du quatrième vœu, celui de guerre perpétuelle aux infidèles ; et pour les Maltais l'établissement dans l'Ordre d'une Langue nationale. Par là le port de Malte devenait l'entrepôt de tout le commerce du levant, et l'Ordre, en s'enrichissant d'un autre côté de toutes les ressources de ses sujets, comblait ainsi le déficit de son trésor. Vassali fut dénoncé. On vit dans son plan un acheminement à faire tomber l'île aux mains seules des Maltais. Vassali, Barbara, plusieurs autres furent arrêtés et jugés. Dans le tribunal qui les condamna, composé de quatre chevaliers et de trois jurisconsultes maltais, deux des chevaliers étaient leurs complices. Mais Vassali respecta leur secret.

Seulement la dernière fois qu'il comparut devant les juges et comme on l'entraînait en prison : —Vous voulez connaître nos desseins, s'écria-t-il, eh bien, demandez-les au commandeur Bosredon de Ransijat ! cependant Bosredon est libre, et Vassali prisonnier dans une forteresse. Mais nous le délivrerons.

— Que me parlez-vous de tout cela et du chevalier Bosredon, interrompit Fleur-d'Épée, ce n'est pas lui que je veux frapper ; je ne le connais seulement pas de nom, et c'est d'un autre, sachez-le bien, d'un autre que lui que je veux être vengée.

— Je le nommais pour vous dire qu'il entre même des chevaliers dans le club des patriotes maltais ; cependant nous autres nous ne souhaitons l'approche des Français que pour un soulèvement à la suite duquel la république maltaise sera proclamée. N'y a-t-il pas déjà une république helvétique, une république ligurienne, une république cisalpine, et ne pourrons-nous pas sous la protection de la France nous régénérer ainsi en un état nouveau. Il y a bien des passions et des vengeances qui n'attendent pour signal que le moment du soulèvement, et il est à craindre que les chevaliers ne soient alors

tous massacrés sans en excepter un seul.

— Ah ! je vous vois enfin venir, s'écria Fleur-d'Épée, mais ce n'est pas ce qu'il faut pour ma vengeance. Il me faut une mort à part pour ce chevalier que je vous désignerai, car la mort des autres serait trop noble pour lui. Calcédonio, plus de poignard, plus d'épée, mieux vaut la conspiration, vous avez raison, la ruine de l'Ordre, le soulèvement des Maltais, le massacre des chevaliers, mais j'en veux excepter un seul. A celui-là une mort publique, une mort infâme : la mort des voleurs et des assassins. Il sera traîné sur la claie, c'est Alain lui-même qui l'a dit avant de mourir, traîné devant l'église de Saint-Jean, pieds nus et la corde au cou pour y faire amende honorable ; il sera solennellement jugé et condamné, car le peuple fera justice. Je serai là moi qui dirai : Il est voleur et sacrilége ! et j'aurai la preuve en main. Je dirai : Il est assassin ! et vous serez là, vous, Calcédonio, qui répondrez : Oui !

— Mais ce chevalier, quel est-il donc, Fleur-d'Épée, contre lequel je puis élever un pareil témoignage ?

— Il est le meurtrier d'Alain, c'est moi qui vous l'affirme, mais il ne sera question que de moi et de vous, et, quand je dirai devant tous :

Voilà un assassin ! vous qui serez là, Calcédonio, vous le reconnaîtrez alors, sachez-le bien, et vous répondrez : Oui ! Du reste, ajouta-t-elle, il est absent de Malte depuis quatre années. Mon premier mot une fois libre, mon premier cri a été pour m'informer de lui : il est depuis longtemps hors de l'île et sur le continent; mais il doit revenir et d'un moment à l'autre on attend son retour.

Calcédonio demeura muet durant quelques moments, il ne reprit la parole que pour prononcer ces mots :

— Ah ! Fleur-d'Épée, vous avez donc bien cruellement souffert durant ces quatre années de prison !

— Regardez mon visage, il est devenu pâle comme celui des mortes; voyez mon regard, il est devenu fixe ; touchez ma main, elle est froide comme le marbre des tombeaux. Je ne suis plus Fleur-d'Épée que vous avez connue : celle-là a été ensevelie toute vive, il y a quatre ans, dans un sépulcre de pierre. Ne me demandez pas ce que j'ai fait. J'ai eu froid et j'ai eu chaud, j'ai eu soif et j'ai eu faim, j'ai voulu dormir et je ne l'ai pu, j'ai voulu pleurer et je n'ai pas trouvé de larmes : de tout le reste je m'en souviens à peine, et aujourd'hui que me voilà libre, je suis comme celle qui

serait tombée du haut d'une tour, mais sans douleur, et je ne sens de ma chute qu'un grand étonnement.

« C'est qu'elle est bien haute, au château Sant-Angelo, la tour de Ferramolin! Tout au sommet, à la fenêtre grillée, j'ai vu passer bien des jours et des nuits, des mois et des saisons, le front appuyé contre les barreaux de fer: le grand port, la ville et ses bruits au dessous de moi, tout autour de moi, la mer, et moi noyée dans le ciel.

« Quelquefois il me semblait que la tour s'élevait démesurément à des hauteurs infinies, et que je m'élevais avec elle jusqu'à frapper mon front contre la voûte du ciel; à ces hauteurs, j'étais prise de vertige, l'air devenait d'une chaleur étouffante, le soleil plus éclatant, et à peine, dans le regard que j'osais jeter en bas, apercevais-je, à travers mon frémissement, l'île comme un point blanc sur le miroir bleu de la mer. Quelquefois, au contraire, la tour s'abîmait sous mes pieds, et je descendais sans borne et sans fin en des profondeurs incommensurables. Je sentais les grandes eaux de la mer bruire au dessus de ma tête, mille sons étranges tintaient dans mes oreilles : onde qui s'engouffrait en tournoyant, vagues qui m'étouffaient

comme un manteau trop lourd à porter, monstres de l'abîme et grands poissons difformes qui me heurtaient en passant, formes étranges de madrépores et de coraux que j'entendais croître et pousser à vue d'œil, flot amer qui m'aveuglait et me brûlait les yeux ; mais j'enfonçais toujours. Quelquefois, l'oppression passée, la tour me semblait marcher et m'emporter avec elle à travers océans et brouillards, mais avec une incomparable vitesse ; et, dans cette course, je ne sentais que le vent qui me fouettait le visage, tandis qu'un étourdissement douloureux me contractait les paupières et me faisait fermer les yeux.

« Il y avait des jours où la tour était en repos; c'était moi-même alors qui me semblais m'agrandir sans mesure ; et dans ma tête, comme en un clocher vide et sonore qui se serait alongé en pyramide infinie, des bruissements étranges montaient et descendaient, avec des éclats de voix de personnes jadis aimées, des râles et des rires convulsifs, et des murmures comme ceux d'un monde inconnu.

« Par une intuition étrange, j'apercevais ce que j'écoutais ainsi, et mes yeux voyaient au dedans de ma tête des choses que je ne retrouve plus : c'étaient des globes de feu, des scarabées de flamme et des reptiles affreux,

entremêlés de visages d'anges; tout cela dans un fluide qui ressemblait à l'air de la nuit sombre, mais qui se colorait par degrés au reflet d'une lueur comme serait celle d'un incendie, et qui prenait tout à coup la rougeur du sang.

« Alors, et sans savoir comment, je me trouvais assise devant mon clavecin, ce clavecin qui est là, qui était ouvert quand Alain vint y tomber percé du coup d'épée, et qui porte à cet endroit une tache de son sang. — Oh ! ne l'ouvrez pas, Calcédonio !

« Mes doigts sur le clavier battaient d'eux-mêmes, et, malgré moi, une mesure inconnue, hâtive et précipitée, tandis que, devant mes yeux, la tache de sang qui semblait de feu, ardente et comme vivante, sautillait çà et là avec une rapidité sans égale, et sur laquelle mes mains étaient contraintes de régler leur mouvement, si vite et si longtemps, qu'enfin, lasse et épuisée, je tombais mourante sur l'instrument.

« Mais dans cet anéantissement l'air fatal me chantait toujours la même mesure précipitée aux oreilles, et je me sentais enlever par le mouvement de la tour, comme celui qui dort en mer, sur un navire, sent durant la nuit même le mouvement du vaisseau qui l'emporte.

« Aussi je n'ai jamais distingué mon sommeil de ma veille, et je ne sais si, dans ce temps-là, j'ai dormi ou bien veillé.

« Cependant, je m'en souviens, j'ai rêvé. J'ai rêvé quelquefois que la tache de sang s'élargissait et se dessinait en forme d'image, que l'image avait figure, s'animait et se détachait : c'était Alain, Alain lui-même! Il était là, là devant moi. Tout aussitôt la mesure changeait ; il prenait mes mains dans les siennes, et notait avec mes doigts sur le clavecin un air de son pays que nous avions aimé à chanter, et lui-même alors, d'une voix si faible qu'on eût dit le dernier souffle d'un mourant, me chantait tout contre le visage ces mots d'autrefois :

Est-il bonheur, ma reine,
Et rien qui vaille autant
Que la main dans la mienne
Quand je la tiens longtemps!

« Et moi, ravie, heureuse, éperdue, je lui jetais les deux bras autour du cou : — Alain! mon cher Alain! Mais en ce moment je retrouvais l'épée dans sa poitrine, un coup du glaive me perçait en même temps le cœur, et nous tombions ensemble dans le sang, comme au jour fatal. Je suis ainsi morte bien des fois, et, je peux vous l'affirmer, la douleur que l'on

souffre pour mourir est inexprimable. Quand je revenais à la vie, longtemps après, je me retrouvais froide et glacée, bien réellement affaissée sur le clavecin, et les lèvres collées sur la trace du sang d'Alain.

« Vous le voyez, j'ai dormi, j'avais tort de me plaindre.

« Oui, j'avais tort de me plaindre, car Juana m'entourait alors de mille soins. Je ne l'avais jusque-là jamais vu pleurer, mais il me semble qu'alors Juana pleurait toujours. Un jour elle mourut ; et la femme que je vis depuis auprès de moi, et qui ne parlait pas langue chrétienne, quelque esclave, sans doute, du pays de Fez ou de Tunis, ne savait aucun des mots que Juana me disait pour me consoler.

« D'ordinaire, les temps qui suivaient ces premiers retours à la vie étaient plus calmes ; je mesurais de l'œil la distance réelle qui me séparait de la ville ; j'en écoutais les bruits qui montaient jusqu'à moi, celui des cloches surtout. Chaque horloge avait son langage bizarre, chaque clocher sa fête : les unes, avec leurs timbres divers, sonnant les heures de une à six, répétées quatre fois à l'italienne, et entremêlées de quarts simples et doubles ; les autres proclamant tant d'angelus, de messes, de vêpres, de matines et de complies,

tant de solennités en l'honneur de chaque saint du ciel, que le bruit dans l'air en était continuel. Je les connaissais toutes : il y en avait qui s'étaient fait une voix amie pour me plaire; d'autres qui me menaçaient; d'autres qui gémissaient lamentablement comme moi dans leur tour. Ah! si vous êtes des âmes de femmes malheureuses, vous aussi renfermées dans une cage de pierre; si je ne suis plus moi-même, comme vous, qu'une âme en peine, et si ce mouvement d'oscillation qui m'emporte tantôt en haut, tantôt en bas, puis de côté et d'autre, produit aussi contre les parois de la tour un retentissement sonore, cloches mes sœurs, comme le degré d'infortune se mesure sans doute par la hauteur où nous sommes placées, moi qui suis la plus élevée de vous toutes, je suis la plus infortunée, et la plainte que je jette dans l'air doit être sans trève ni repos.

« En ces jours, je doutais réellement si le retentissement des hautes volées qui bourdonnaient autour de moi et m'enveloppaient de leur bruit, n'émanait pas de moi-même, et l'agitation où je tombais pour l'accroître était infinie.

« Mais quelquefois aussi, lorsqu'au milieu de la poussière d'or où s'éteignait le soleil vers

le soir, une rafale de la brise m'apportait par bouffées le son des clairons du régiment de Malte, un calme d'une ineffable douceur me pénétrait tout entière, et il me semblait que mon âme, emportée sur le son lointain qui se perdait dans l'air, allait s'évanouir avec lui.

« Hélas! moi seule je n'avais aucune voix à faire monter vers le ciel! Seigneur! Seigneur, ayez pitié! Mais l'hommage que j'élevais était comme une coupe d'airain rougie au feu, où la goutte de rosée céleste, s'il en tombe quelqu'une, s'évapore aussitôt que tombée.

« Il y avait des jours où, regardant autour de moi, je me prenais d'un désespoir insensé. Cette tour, cette fenêtre grillée, ces barreaux de fer, cette solitude, ô mon Dieu! n'est-ce pas la prison? La prison! mais pour quel crime? Est-ce bien moi qui suis prisonnière? Je m'interrogeais et je frémissais. Toutes les visions cruelles qui peuplaient mes insomnies me revenaient en foule; j'envisageais d'un seul coup-d'œil tous les monstres, je comptais tous les fantômes, je percevais toutes les clameurs, je voyais les flammes rouges et la tache de sang. La tache de sang! Grand Dieu! est-ce donc moi qui ai tué Alain? Doute funeste, vision fatale, éclaircissez-vous! Mons-

tres qui m'assiégez en ricanant, parlez! est-ce vous qui avez conduit mon bras? Épée que voilà enfoncée dans le sein du jeune soldat qui tombe, est-ce moi qui t'ai plongée dans son cœur? Abîmes qui m'engloutissez dans vos entrailles, tourbillons qui m'emportez dans votre course en me heurtant si douloureusement contre les nuages, ai-je donc mérité mon sort!

« Mais alors tout ce qui chancelait en moi, sous moi, autour de moi, se consolidait et devenait immobile. Comme un vent du ciel qui balaie les nuées d'orage, un souffle froid passait sur mon esprit et balayait mes terreurs; je voyais net et clair dans le passé, je revoyais le faux chevalier qui entra dans ma chambre de jour, Alain qui luttait contre lui et puis qui tout à coup reculait mortellement frappé, le faux chevalier avec la croix de l'Ordre, et son horrible visage !

« Alors je m'élançais vers la fenêtre grillée : — Je veux sortir, je veux m'en aller, m'en aller dehors, et partir ; je veux dénoncer, je veux atteindre le misérable qui se dit chevalier et qui n'est qu'un meurtrier ! Alain, Alain, je veux venger ta mort ! c'est ton sang qui crie vers moi! ces spectres qui m'obsèdent, ils m'entoureront, n'est-ce pas, tant que le

crime ne sera pas puni ? oh ! oui, j'irai, je parlerai, je démasquerai le traître, j'aurai sa vie !

« Et je me heurtais le front contre les barreaux.

« C'était à en devenir folle de désespoir. Lui libre par la ville, et moi captive dans cette tour ! ah ! ils le savent bien, la voix qui crie monte et ne descend pas : personne ne m'entend donc ! oh ! l'exécrable ville de Grands-Maîtres qui ne font pas justice, de chevaliers sans honneur qui peuvent impunément se couvrir de sang, et faire emprisonner les femmes dans les citadelles !

« J'ai passé ainsi bien des journées, les bras étendus d'en haut sur la ville non pour bénir, mais pour maudire. La tour de Ferramolin qui, du milieu des masses du château Sant-Angelo, et comme l'aiguille inflexible d'un invisible cadran, projetait, selon les heures du jour, son ombre gigantesque sur des rayons divers, me semblait un doigt vengeur qui marquait en noir les différents quartiers de la cité.

« Oh ! qu'elle s'allonge encore, l'ombre dont je suis un point, l'ombre de la tour dont je suis l'âme, et puisse-t-elle, ville maudite, devenir sur tes palais, sur tes maisons, sur tes

maîtres, une trace de deuil, que n'auront pas assez de larmes, pour effacer, les yeux de leurs maîtresses !

« Le Muezzin qui, du haut de son minaret, proclame les heures de la prière, n'est pas plus exact à son poste que je ne le devins au mien pour crier à chaque heure du jour sur cette ville : Malédiction !

« Tout ce que je n'avais pu verser de larmes, tout ce que j'avais retenu de sanglots, tout ce que j'avais contenu d'indicibles souffrances, s'était amassé dans mon cœur, et s'y pétrifiait comme un seul bloc de granit qui ne demandait qu'à éclater pour qu'en sortît ma vengeance. J'évoquais de tous les éléments et des quatre points cardinaux du ciel, des périls sur l'île. Je regardais la mer qui la sépare de Sicile : — L'Etna n'est-il pas là-bas ? Un jour, dit-on, il a séparé Malte de son continent, et l'a lancée au milieu de la mer. L'Etna sommeille-t-il donc, et n'a-t-il plus ni feu, ni flammes, ni éruption souterraine qui ressaisisse l'île et l'engloutisse à jamais ? N'y a-t-il plus quelque tremblement de terre comme celui qui renversa Messine et Reggio, et dont la Gabrielli m'a raconté tant de fois l'épouvante et l'horreur ? Je regardais l'atmosphère embrâsée par les feux du soleil africain : —

N'y aura-t-il donc pas quelques ardeurs de plus qui calcinent sur le rocher, comme les scories d'une fournaise, pierres, maisons et ville? Je contemplais les remparts, j'entourais la ville d'ennemis imaginaires, et, du haut de ma tour, je tendais la main à d'invisibles géants qui l'assiégeaient, pour les aider à en escalader les murailles; enfin, la nuit, je demandais au ciel des foudres et des feux pour secouer l'incendie sur la ville endormie.

« Trois jours avant que je sortisse de la prison, le bruit des cloches devint si continu, que j'en étais comme assourdie; je ne pus que m'occuper de leurs clameurs auxquelles je ne comprenais plus rien.

« Savez-vous, Calcédonio, pourquoi ce grand bruit qu'elles firent alors ?

Calcédonio fut longtemps à répondre; enfin, comme s'il s'arrachait à une observation douloureuse, et qu'il revînt à lui-même :

— Pourquoi, Fleur-d'Épée? Mais, sans doute, elles sonnaient ainsi pour l'agonie et pour la mort du Grand-Maître de Rohan; et c'est à cette mort que vous avez dû votre délivrance. Le lieutenant du magistère use d'ordinaire du court pouvoir qui lui est donné entre la mort du Grand-Maître et la nomination de son successeur pour exercer des droits

de grâce, et il élargit les prisonniers sur qui ne pèsent que des charges légères, ou des charges quelquefois même inconnues.

Mais Fleur-d'Épée ne parut pas se soucier d'écouter cette réponse à la question qu'elle avait faite, car presque en même temps elle reprit :

— Tandis que j'appelais sur Malte des ennemis imaginaires, vous en appeliez donc de réels, vous, Calcédonio? et les géants qui doivent venir, vous me le disiez tout à l'heure, viendront donc du côté de la France?

— Oui, s'il plaît à Dieu, et pourvu qu'il n'en vienne pas auparavant de quelqu'autre pays d'Europe. Je vous ai parlé de l'Autriche et de la Russie. La Russie a pour elle la pluie d'or qui pénètre dans les tours et dans les citadelles; l'Autriche a le Grand-Maître qui est Allemand; mais Ferdinand de Naples, roi de Sicile, et, comme tel, suzerain de Malte, a pour lui les prêtres qui tiennent le peuple; mais l'Espagne, qui fournit à elle seule, depuis cinq ans bientôt, à toutes les ressources de l'Ordre, a son ambition qui est d'assurer la grande maîtrise héréditaire, c'est-à-dire la possession de Malte aux seuls chevaliers de sa nation; mais l'Angleterre qui parcourt notre Méditerranée avec ses vaisseaux, a sa convoitise

qu'elle a dévoilée en proposant tout récemment à l'Ordre de l'indemniser de ses pertes en France, pourvu qu'on cédât aux Anglais, dans l'île de Malte, un port, une citadelle et des magasins. Aujourd'hui l'hospitalité, des magasins, un port, une citadelle; après-demain la ville, l'île entière, la domination. Vous ne me demandez pas, Fleur-d'Épée, ce qu'a pour elle ici la France.

Fleur-d'Épée ayant fait un geste de demande, Guido continua :

— La France a pour elle la proximité et la fréquentation continuelle de nos ports; un nom que bien des Grands-Maîtres, il faut le dire, ont rendu populaire dans l'île; la même religion; plus que cela, les sympathies qui ne s'expliquent pas; et, plus que tout cela encore, un homme qui voit clair et qui voit de loin, qui devine les projets de la Russie, mais qui les déjouera, car Malte semble entrer comme combinaison dans quelque grand dessein de son esprit, et là où son regard se pose il y arrive bientôt lui-même.

« Cet homme a déjà fait des prodiges : en Espagne et dans les Pays-Bas, les hostilités ont fait place à des traités d'alliance; en Allemagne, électeurs, ducs et rois ont mis bas les armes; en Italie, la Toscane et la Sardaigne,

Parme et Naples se sont soumises ; le pape lui-même s'est rendu. L'Autriche en ce moment signe avec lui un traité à Campo-Formio. Venise est en son pouvoir, et partout, sur son passage, de nouvelles républiques s'établissent sous la protection de la France. Oh ! qu'il se montre donc bientôt devant Malte !

Comme Guido s'était un instant arrêté, Fleur-d'Épée laissa tomber ces mots :

— Vous m'avez dit l'autre jour le nom de cet homme, Calcédonio, et voilà déjà que je ne m'en souviens plus.

— Il se nomme le général Bonaparte, un nom déjà bien grand ! Quel nouveau projet forme-t-il ? on ne sait. Il en est qui parlent de choses fabuleuses. Toujours est-il que d'immenses préparatifs commencent à se faire et que, vers quelque point qu'ils soient dirigés, il faudra toujours que l'expédition passe dans le voisinage de Malte. Il nous est revenu que le général Bonaparte n'a saisi d'une main, au milieu l'Adriatique, Corfou, Zante et Céphalonie que pour s'en faire un point d'appui ; et qu'avant de prendre son élan il lui faut sous l'autre main mettre Malte et y laisser un pouvoir qui lui soit ami. Ce n'est donc pas le pouvoir des chevaliers qu'il lui faut ici : et

voilà ce qui fait notre espérance, Fleur-d'Épée, ce qui fera notre bonheur !

— Ainsi donc, demanda celle-ci, il viendra mettre le siège devant la ville, et c'est alors, ai-je bien compris, qu'il y aura un soulèvement des Maltais contre les chevaliers et que tous les chevaliers seront massacrés ?

—Non, pas de siège ! une surprise, un soulèvement, un coup de main, pas de massacres non plus, s'il est possible ! mon Dieu ! mon Dieu, comme vous parlez de tout cela ! mais ce sont des secrets que je vous dis ici, Fleur-d'Épée, des secrets qui coûteraient la vie à beaucoup d'entre nous s'ils étaient connus, quoique bien peu d'entre nous y soient déjà initiés.

— Soyez en paix, Guido ! je vous ai dit que j'étais morte, les morts gardent bien les secrets. Je garderai les vôtres et le mien jusqu'au bout, fidèlement, résolument, et, comme la tombe, profondément.

— Un siège ! poursuivait Guido, mais ce serait à n'en pas finir, et le général Bonaparte n'aura pas le temps de s'arrêter. Nos murailles à nous sont plus fortes encore que celles de Mantoue qui lui ont été difficiles à emporter, et c'est à nous de le seconder. Car, l'Ordre dépossédé, ce sera à notre tour d'être libres et l'on parlera peut-être un jour

dans le monde de la république Maltaise.

— Hélas! j'ai ouï dire qu'il suffirait à l'Ordre de fermer les portes de la ville pour tenir deux ans devant toute une armée.

— Aussi bien faut-il qu'il ne ferme pas les portes, ou s'il les ferme que nous les puissions ouvrir ; Malte ne sera enlevée que par un coup de main et par l'intelligence de ceux du dedans avec ceux du dehors.

Ici Guido baissa la voix et ce fut avec une précaution extrême qu'il poursuivit.

— C'est un Maltais qui a ouvert les portes de Venise aux Français, n'est-ce pas singulier? eh bien! c'est le Grand-Maître de Malte lui-même qui oubliera de fermer celle par où les Français entreront dans la ville.

Et comme Fleur-d'Épée ne put réprimer un mouvement d'étonnement :

— Écoutez ceci, Fleur-d'Épée, et vous ne vous étonnerez pas de mes paroles. Ferdinand de Hompesch n'est parvenu au pouvoir qu'en flattant de chaque main à la fois les deux partis influents qui divisent Malte, le parti de l'ancien état de choses et le parti républicain. Nul doute que son inclination ne le porte vers les intérêts de son Ordre, mais il redoute la faction, car c'est ainsi qu'on nomme notre parti, il craint de l'irriter en éloignant ses chefs des

affaires, et, dans l'espoir de se l'attacher, il croit plus sage de la caresser, de feindre de lui donner sa confiance et de la laisser pourvue des emplois qui se trouvent entre ses mains. C'est ainsi que le commandeur Bosredon de Ransijat est à la tête du trésor, que le chevalier Tousard est chargé des fortifications de l'île, et que le Français Poussielgue est capitaine du port. Cependant leur républicanisme est avéré. Qu'il me suffise de vous dire qu'à l'élection de Hompesch, lorsque les vivats saluaient le nouveau Grand-Maître, le chevalier Tousard et ses partisans ne craignirent pas de faire entendre le cri de : Vive la liberté! D'ailleurs Hompesch est en notre pouvoir, vous dis-je, car pour se faire élire Grand-Maître, il a fallu qu'indépendamment de l'or de l'Autriche, ses chefs de brigue, à qui il avait donné carte blanche, en vinssent à des emprunts dans l'île : la somme en est énorme, et, les obligations du Grand-Maître rachetées aussitôt, — je vous dirai de quelle part en vint l'Ordre, — le constituent débiteur envers la faction d'une somme qu'il ne peut payer.

« Avez-vous jamais vu Ferdinand de Hompesch quand il n'était que bailli de Brandebourg?

— Non pas que je sache, répondit Fleur-d'Épée.

— Il est d'une haute taille, assez bien fait de sa personne, blond, mais sans physionomie. Il a réussi, dépourvu des qualités réelles de l'esprit, à cacher sa nullité sous ces dehors d'extrême urbanité auxquels se laissent prendre les moins clairvoyants; il est poli peut-être jusqu'à l'excès. On dit qu'il a beaucoup d'aménité dans le caractère, qu'il est humain, serviable, généreux et fort aimé de ceux qui l'approchent, mais ce n'est pas l'homme qu'il fallait à l'Ordre dans les circonstances où nous sommes.

« Lui-même le comprend-il et se trouve-t-il au dessous de sa tâche; a-t-il entrevu que l'Ordre ne peut se maintenir longtemps et qu'il faut que Malte tombe aux mains d'une des puissances qui la convoitent; ne se jette-t-il aussi ostensiblement qu'il le fait dans les bras de la Russie, que pour donner un prétexte à l'Autriche; et l'Autriche, qui a mis tant d'ardeur à le faire nommer Grand-Maître, ne l'a-t-elle laissé s'endetter que pour lui rendre la place insoutenable vis à vis de la faction dont il dépend? Toujours est-il que le Grand-Maître a signé, ces jours derniers, dans le plus profond secret, un acte envers l'empereur,

par lequel il s'engage à laisser prendre Malte par l'Autriche, pourvu que celle-ci en fasse naître l'occasion, qu'elle se présente avec des forces et dans l'attitude convenables, que l'honneur du Grand-Maître soit publiquement sauvé, que l'Ordre de Saint-Jean soit uni à l'Ordre Teutonique pour ne faire des deux qu'un seul et même Ordre ; que lui le Grand-Maître soit investi du Grand-Prieuré d'Allemagne, qui donne à celui qui en est pourvu la souveraineté de Heitersheim, avec la qualité de prince du Saint Empire; et qu'enfin jusqu'à la mort du titulaire actuel une pension annuelle de cent mille écus lui soit assurée, toutes ses dettes à Malte préalablement payées.

— Mais si je ne me trompe, il y aurait là, Calcédonio, trahison envers Malte et envers l'Ordre, et vous qui parlez de secret, comment avez-vous pu, mon Dieu, connaître ces choses?

— Que ce soit par un auditeur du Grand-Maître, ou par un esclave de sa maison et de sa chambre, peu importe ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je le sais, et que moi seul de la faction, j'en ai connaissance, moi seul et vous à présent, Fleur-d'Épée. Mais ce qu'il me faudrait et ce qui est bien plus que le secret, c'est l'acte lui-même qu'a signé le Grand-Maître en-

vers l'Autriche. J'en ai eu trois nuits durant la fièvre de désir et de désespoir! Avec cet acte en mon pouvoir, le Grand-Maître dans Malte ce ne serait pas Hompesch, ce serait moi.

— Vous Grand-Maître, Calcédonio?

— Vous m'entendez mal, Fleur-d'Épée! non pas Grand-Maître si vous voulez, mais à coup sûr le maître. Car enfin, n'y a-t-il pas trahison, tout à l'heure vous le disiez vous-même, — trahison envérs Malte et envers l'Ordre? avec cet acte entre les mains, j'aurais dit au Grand-Maître : Faites ceci, ou faites cela! et il aurait agi à ma guise, car la menace eût été au bout de chaque commandement, la menace d'un chapitre de tout l'Ordre convoqué pour le juger, la menace d'un jugement public et d'une déposition, la menace de la ruine et du déshonneur; et avec cela on est maître d'un homme, on le pousse à chaque instant jusqu'au bord de l'abîme, sinon dans l'abîme même, s'il veut résister.

— Ah! vous m'en faites peur et désir, Calcédonio : ah! qu'un pareil pouvoir sur un homme doit être sûr pour une vengeance!

— Et ce pouvoir je ne l'ai pas, Fleur-d'Épée! l'acte est parti, j'en suis sûr, parti depuis dix jours avec cette députation qui

s'achemine vers la Russie, mais qui passera par Vienne; parti ! et celui qui l'emporte ne sait pas même ce qu'il porte ! ah ! connaître l'esclave dont nul ne se défie parce que celui qui sait à peine formuler un mot de notre langage ne doit pas savoir lire un seul mot écrit, connaître l'esclave qui a vu mettre sur l'acte le coing, la bulle de fer et le sceau secret, et ne pas connaître ce chevalier !

Guido s'arrêta avec désespoir, cependant Fleur-d'Épée attendait encore en silence.

— Un chevalier que personne ne connaît, un chevalier d'Eglise, un jeune homme qu'on n'avait jamais vu, le chevalier de Jocet!

— Le chevalier de Jocet ! s'écria Fleur-d'Épée, le chevalier de Jocet !

Elle se leva, voulut encore s'écrier, mais elle ne le put et retomba. — Le chevalier de Jocet ! quoi donc ! il serait revenu et reparti, et elle ne l'aurait pas su ! le chevalier de Jocet serait chevalier d'Eglise !

— Oh ! non, dit-elle, cela ne se peut ! O mon Dieu, vous ne l'auriez pas permis !

— Mais je vous dis que cela se peut, je vous dis que cela est, Fleur-d'Épée ! je suivrais la députation pas à pas, je sais de qui elle se compose, où elle va, ce quelle va faire, pourquoi elle part, où elle s'arrête. Oh ! laissez,

je m'en suis assez tourmenté durant trois jours et mes informations sont toujours certaines. Ce n'est pas cette fois une députation honorifique comme celle du chevalier Raczinski, quand il porta au bailli de Litta ses lettres d'ambassadeur près la cour de Russie et les présents de l'Ordre pour le czar. Non, non : c'est ici une députation utile, dépêchée d'après délibération du sacré conseil. A peine l'autre arrivée, celle-ci part pour demander à l'empereur de Russie qu'en sa qualité de protecteur, il veuille bien protéger l'Ordre, ou contre les armements de France, ou contre la flotte anglaise de l'amiral Hood dans la Méditerranée, qui peuvent menacer Malte ; elle s'arrêtera auprès du roi de Naples pour lui représenter que, dans la pénurie du trésor, l'Ordre ne peut se mettre sur le pied de défense convenable, ni lui garantir ses droits éventuels de suzeraineté ; elle s'arrêtera auprès du saint-père pour lui demander son approbation au plan du Czar, qui parle non plus du Grand-Prieuré de Russie qu'il a érigé, mais d'une langue russe qu'il veut former en créant soixante-douze nouvelles commanderies pour ses sujets du rit grec, c'est-à-dire en introduisant des schismatiques au sein d'un Ordre catholique, et trois cent mille

écus chaque année dans les coffres du trésor; elle s'arrêtera auprès de l'empereur d'Autriche, pour obtenir qu'il intervienne au prochain congrès de Radstadt en faveur des possessions de l'Ordre en Italie; de là elle se dirigera vers Pétersbourg, mais un seul chevalier se sera détaché de la députation, et celui-là qui demeurera à Vienne, et qui obtiendra une audience secrète de l'empereur, celui-là, je vous le répète, est bien le chevalier de Jocet, qui lui-même est bien chevalier d'Eglise.

Durant ces explications que ne parut pas écouter Fleur-d'Épée, tant son trouble et son agitation allaient croissant, Guido la considéra avec la même inquiétude qu'il avait déjà laissé voir.

— Calcédonio, lui demanda-t-elle, si vous aviez cet acte en votre pouvoir, vous tiendriez donc en votre pouvoir le Grand-Maître, l'Ordre, la ville et l'île entière ?

Puis, sur la réponse affirmative de Guido :

— Et si je vous livre île et ville, Ordre et Grand-Maître, vous me livrerez ensuite le chevalier que je vous dirai ?

— Oui, pour que justice lui soit faite selon ses torts, répondit Guido; je vous l'ai déjà promis, Fleur-d'Épée, et sans y mettre de conditions.

— Alors donc, je pars, dit-elle résolument et en se levant; j'irai en Sicile ou à Naples, à Rome ou à Vienne, mais je rejoindrai la députation; et quand je reviendrai ici, je vous remettrai en mains l'acte que vous voulez, c'est-à-dire l'autorité du maître.

L'inquiétude qu'avait eue Guido se mélangea d'étonnement : il craignit un instant que la longue confidence à laquelle il avait été entraîné par le désir de ramener Fleur-d'Épée à la vie réelle, ce qui arrivait toutes les fois qu'il lui parlait de vengance, n'eût manqué son but.

— A vous, Guido, poursuivit-elle, de tout hâter pour mon départ immédiat; à moi seule ensuite de répondre à Dieu de moi-même, et de vous rendre compte à mon retour de la promesse que je vous fais. Dieu merci! je n'ai rien à regretter dans Malte en quittant Malte.

Elle se mentait peut-être à elle-même, car elle devait emporter un regret. Hélas! on en emporte toujours quelqu'un des lieux les plus misérables où l'on a vécu : le prisonnier lui-même, de son cachot, parce qu'il y laisse une partie de sa vie.

Le jour de l'enterrement du Grand-Maître de Rohan, pendant la cérémonie qui avait eu lieu dans l'église de Saint-Jean, ce ne fut ni la

pompe qui se déploya devant Fleur-d'Épée, ni le cri de deuil qui la rappelèrent à elle-même, mais une voix qui, partant d'une des hautes tribunes voilées de pourpre aux deux côtés du chœur, avait chanté quelques paroles des psaumes, accompagnée par les instruments de musique. Elle était retournée chaque jour à Saint-Jean, car elle y passait toujours de longues heures, agenouillée près de la tombe du chevalier Garcès, mais inutilement, hors une ou deux fois peut-être. C'est que rien n'était triste et charmant comme cette voix pure de jeune homme, quand, planant dans les régions élevées de l'église, elle laissait ainsi tomber une à une les immuables paroles des chants sacrés qui proclament, dans une langue morte elle-même, le néant et la fragilité de l'homme, et au chant desquelles les générations se succèdent, vivent, s'écoulent et se couchent dans la poussière de la tombe! La seconde fois qu'elle l'entendit, se hasardant auprès d'une femme :

— Qui chante ainsi? avait-elle demandé.

— Le beau Diacos, avait répondu cette femme.

Fleur-d'Épée n'avait point insisté davantage. Beau! ce devait être : le charme de la voix éveille involontairement l'idée de la beauté

corporelle. Mais, après tout, le nom de Diacos, elle le savait, c'était celui que l'on donnait aux jeunes chevaliers, non profès encore, qui devaient être d'église, c'est-à-dire un jour prêtres d'obédience ou chapelains conventuels, soit à Saint-Jean de Malte, soit dans les prieurés et les commanderies de l'Ordre. Un chevalier ! Qu'avait-elle besoin d'en apprendre davantage ?

Le regret donc que ce départ devait lui faire venir au cœur, c'est que la voix ne chantât un jour quand elle ne serait plus là ; car l'effet que produisit cette voix sur Fleur-d'Épée avait été indéfinissable. Elle ne s'était jamais rien figuré de pareil ; elle s'étonnait de se sentir émue jusqu'au fond de l'âme, et il s'était mêlé pour elle, à cette émotion, comme un souvenir perdu de la vie d'Alain, auquel elle dut pour la première fois depuis longtemps une sensation de bonheur suprême.

CHAPITRE II.

Palermo felice, Messina nobilissima, Siracusa fedelissima, Catanea chiarissima, VALETTA HUMILISSIMA.

(*Surnoms des villes de Sicile.*)

I.

Messine est la ville qui, selon l'usage où l'on était en Sicile, de donner à chacune un surnom, avait reçu celui de Très-noble. Mais elle pourrait volontiers emprunter à Syracuse celui de Très-fidèle, parce qu'autrefois un vice-roi, dom Giovani Fogliani D'Arragona, chassé de Palerme par une sédition, dut se retirer à Messine et qu'il y trouva sûreté pour sa personne et fidélité. Elle pourrait prendre à Catane sa qualification de Très chérie, parce que quiconque s'y est arrêté en garde un doux souvenir. Enfin elle pourrait, comme Palerme,

se parer du surnom d'Heureuse, parce que son ciel n'est qu'azur et soleil ; parce que la terre y est féconde en toutes sortes de fruits et de fleurs; parce que derrière elle un amphithéâtre de montagnes s'élève pour la garantir du souffle des hivers ; parce qu'au devant d'elle l'Italie qui se nomme alors Reggio, Tarente, et plus loin Pestum et Capoué, s'avance comme pour lui donner la main ; parce que ses pieds se baignent dans les eaux d'un détroit qui semble un fleuve magnifique resserré entre deux rives fortunées et qui n'a de comparable au monde que le Bosphore de Constantinople; parce qu'enfin les deux monstres antiques qui se nommaient Charybde et Sylla et qui se renvoyaient jadis d'un bord à l'autre leurs hurlements, vaincus sans doute par les influences de ce climat délicieux, se sont endormis aux pieds de la ville comme des chiens soumis qui seraient venus y apaiser leurs derniers aboiements.

Mais si l'on se reportait à quinze années de distance, c'est alors que le nom d'heureuse semblait surtout convenir à Messine par la comparaison de son malheur passé avec son état présent. Dans les pays de volcans la végétation repousse vite sur la cendre, les villes sur leurs ruines. Ce n'étaient plus les maisons

écroulées, les murs déracinés, la terre couverte de décombres, et la population sans asile et sans pain, comme à l'époque où les galères de Malte, sous les ordres du chevalier de Freslon, accoururent porter secours à la cité que venait de renverser de fond en comble le plus épouvantable tremblement de terre dont on eût gardé mémoire. Messine rebâtissait ses maisons sur la trace des anciennes rues, l'amphithéâtre de marine relevait les façades de ses édifices, et la Palazzata étendait déjà son quai magnifique en ligne courbe sur le bord de la mer. Un air de jeunesse et de vie nouvelle circulait de toutes parts, et comme on espérait que le roi Ferdinand allait y arriver de Naples, l'affluence dans les hôtelleries ce jour-là était grande.

Mais, quel que fût l'encombrement dans l'hôtellerie de l'amphithéâtre de marine qui portait pour enseigne la croix de Malte, quatre chevaliers qui prenaient leur repas du soir dans une pièce de l'étage supérieur, tranquillement assis à table, les bougies apportées et les rideaux, devant les portes du balcon, soigneusement baissés dans la crainte, sans doute, des moustiques de mer, auraient pu se croire, aux prévenances, aux égards et à la paix dont ils étaient entourés, dans quelque

commanderie bien close appartenant à l'Ordre de Saint-Jean. Car, à Messine, si les traces qu'avait laissées le tremblement de terre s'effaçaient tous les jours, le généreux dévouement dont les chevaliers de Malte avaient fait preuve en cette circonstance, était encore vivant dans tous les souvenirs, et rien n'égalait le respect et la déférence que l'on portait à ceux de la croix et de l'habit.

Cependant la chambre où soupaient ces chevaliers n'était pas si bien close qu'en dehors et sur le balcon qui régnait le long de toute la façade de l'hôtellerie, une femme placée derrière les rideaux n'écoutât leur conversation.

Mais elle paraissait plutôt attendre qu'écouter, car elle avait plusieurs fois donné des signes d'impatience, et il lui semblait que ce repas, qui sans doute durait depuis longtemps, tardait trop à finir. Plusieurs fois elle avait quitté la place, plusieurs fois elle y était revenue; et à présent, immobile et tapie contre le chambranle de pierre, si elle n'écoutait pas le discours, elle donnait, à coup sûr, toute son attention à quelqu'un des convives dont elle devait sans doute apercevoir le visage à travers un intervalle des rideaux.

— Encore de ce vin, chevalier de Jocet !

Quant à moi, pour celui-ci du moins, je suis tout à fait de l'avis des empereurs romains qui regardaient comme les meilleurs, parmi les vins que l'on connût alors, celui de Falerne, qui se tirait des environs de Naples; les vins grecs des îles de Chio et de Lesbos; et celui appelé Mamertinum, qui venait de Sicile, dans les environs de Messine. Eh! eh! à l'heure qu'il est, on fait meilleure chère à Messine qu'à Malte; les tables se ressentent là-bas de la pénurie du trésor, et l'on y sera bientôt réduit à la stricte mesure des ordonnances et des statuts. Un régime du temps des croisades! la règle de saint Augustin dans toute sa rigidité!

— M'est avis cependant, dit un autre interlocuteur, qu'on ne saurait faire mauvaise chère à Malte : le poisson y est délicieux, puis, en certaines saisons, il semble y pleuvoir des cailles et je ne sais plus quels autres oiseaux de passage; enfin, durant les années d'abondance, on a assez soigneusement rempli les celliers du Palais de France pour que la provision suffise aux années de disette.

— Véritablement, monsieur le chevalier, s'écria le premier, vous parlez de ceci comme les hommes bien repus qui ne comprennent pas en quittant la table qu'on puisse mourir

de faim. Des cailles ! du poisson ! des oiseaux de passage ! Mais c'est un ordinaire de sauvages que celui-là. Prenez-vous notre île pour une île déserte ? Et à quel régime de naufragés nous mettez-vous donc? Que ne parlez-vous également du miel de la Melleha qui est exquis? Par le Grand-Maître de Vignacourt, d'aquatique mémoire, l'eau qu'on boit dans la cité Valette est excellente aussi, n'est-ce pas ? — Le malheur est qu'elle s'échauffe un peu en venant jusqu'à la ville par l'aqueduc qu'a construit le digne Grand-Maître. Il vous fait beau, Monsieur, parler ici à la légère de ces sortes de choses, vous qui ne venez pas de quitter l'île il y a deux mois, mais qui arrivez, après un long séjour, de la Russie, qu'on dit être un véritable pays de Cocagne.

— La Russie ! Demandez ce qui en est au chevalier de Jocet qui y est demeuré plus longtemps que moi.

— Moi, répondit celui qu'on nommait le chevalier de Jocet, je suis Français avant tout, et je ne vois rien de mieux que la France.

— Est-ce depuis que les troupes françaises vous ont intercepté avec vos lettres? Et vous êtes-vous donc converti à la France durant le temps que vous avez passé au quartier général? En ce cas, Monsieur, dit le plus âgé des

quatre chevaliers qui portait la croix de commandeur, vous pouvez arriver à Malte comme en pays de connaissance, quoique vous en soyez absent depuis quatre années, car vous y trouverez des partisans des Français, aussi bien que des idées françaises.

— Ma foi, chevalier de Jocet, interrompit celui qui arrivait de Russie et avec un empressement qui voulait changer le tour que prenait la conversation, je ne m'attendais guère en mettant pied ce soir à Messine et dans cette hôtellerie à vous y rencontrer. Je vous croyais à Malte depuis longtemps, vous êtes parti de Saint-Pétersbourg bien avant moi !

— Eh ! mon dieu, les malheurs de la guerre, voilà ce qui m'a retardé.

— Ainsi donc nous voilà quatre à table; le chevalier de Jocet arrive d'Italie, moi de Russie, vous deux, messieurs, vous arrivez de Palerme où vous avez été dépêchés pour les affaires du prieuré : si l'Ordre ne réussit pas dans sa diplomatie, ce ne sera pas faute de diplomates qui courent le monde. Mais avouez qu'il est triste d'être à l'hôtellerie dans une province où nous avons notre Grand-Prieuré de Messine et dans une ville où l'Ordre possédait non seulement une maison, mais une

église dédiée à Saint-Jean, l'église de Saint-Jean de Malte !

— Hélas, dit le chevalier qui semblait partisan de la bonne chère, l'Ordre n'est près de rebâtir ni l'église ni le palais du prieuré; il y a bien d'autres brèches à réparer avant d'en venir à celles de Messine. Mais, vous qui arrivez de Russie, monsieur le chevalier, dites-nous donc si là-bas le vin de Tokai...

— Oh ! dites-nous plutôt, interrompit le vieux commandeur, comment le czar a reçu l'ambassade solennelle et les présents de l'Ordre; car, si je revois avant vous mon ami le bailli de Manosque, je lui conterai les détails de cette cérémonie dont il est, j'en suis sûr, fort curieux.

— La cérémonie a été fort belle et solennelle. Sa majesté impériale était sur son trône en grand uniforme; la couronne et le sceptre étaient posés à sa droite sur une table recouverte d'un tapis de velours couleur pourpre, galonné d'or; au pied du trône se trouvaient le grand-chancelier et le vice-chancelier de l'empire, et à quelque distance le haut clergé et le synode; les cinq premières classes de l'empire assistaient à cette audience. Mais d'abord l'ambassadeur extraordinaire de Son Altesse éminentissime le Grand-Maître

et de l'Ordre souverain de Malte, avait reçu tous les honneurs réservés à ceux des têtes couronnées et que l'Ordre est en usage de recevoir également dans toutes les cours; deux jours auparavant, il avait fait son entrée publique à Saint-Pétersbourg. Il s'avança donc alors accompagné du commissaire impérial et du Grand-Maître des cérémonies, et suivi de son secrétaire d'ambassade qui portait les lettres de créance, ainsi que de trois chevaliers d'ambassade qui tenaient trois carreaux de drap d'or sur lesquels étaient placées la cotte d'armes destinée à l'empereur, la croix du Grand-Maître Lavalette que nous avons tous vu suspendue dans notre Eglise Prieurale à l'image de la vierge de Philerme, enfin d'anciennes croix apportées de Rhodes à Malte et qui devaient être remises à sa majesté l'impératrice et à leurs altesses impériales ses fils.

Après les trois révérences d'usage, l'ambassadeur bailli de Litta....

— Je vous le donne pour un fin diplomate ce bailli Milanais, interrompit le chevalier gourmand, depuis nombre d'années qu'il est en Russie il y a pris goût ! l'empereur lui a affecté, nous avez-vous dit, pour son logement

d'ambassadeur un superbe palais, et je ne doute pas que la table....

— Poursuivez, poursuivez, disait le commandeur en arrondissant la main autour de son oreille comme pour mieux entendre. Hélas! que mon ami le bailli de Manosque n'est-il ici à vous entendre! il serait transporté d'aise! mais je n'oublierai pas un seul mot, le tapis de velours pourpre, les cinq premières classes de l'empire, les trois révérences d'usage...

— Après les trois révérences d'usage, l'ambassadeur parvenu au pied du trône, prononça avec un aplomb dont je n'aurais pas été capable un discours fort bien senti et fort approprié à la circonstance. J'en ai emporté une copie, mais qu'il me suffise de vous dire en deux mots que c'étaient d'abord des actions de grâce à l'empereur pour sa haute et généreuse bienveillance avec supplique de vouloir bien se mettre à la tête de notre institution et d'accepter le titre de protecteur de l'Ordre.

— Ainsi donc, messieurs, interrompit à son tour et avec un ton railleur le chevalier de Jocet, le Grand-Maître est désormais à Saint-Pétersbourg et Ferdinand de Hompesch n'est plus lui-même à Malte qu'une sorte d'évêque *in partibus!*

— *In partibus infidelium*, achevez, Monsieur, reprit le vieux commandeur, dans un pays d'infidèles! Le mot est vrai du moins pour beaucoup de chevaliers qui s'y trouvent. Je vous réponds, ajouta-t-il tout bas en se penchant vers le chevalier de Russie, que celui-ci est aussi de la faction.

Le chevalier de Russie qui tout à l'heure avait été favorable au chevalier de Jocet en détournant de lui une apostrophe du commandeur, cette fois se sentant froissé dans ses sympathies, jeta sur lui un regard froid et ne répondit mot. Il y eut un moment de silence.

— Eh bien! demanda le quatrième chevalier, que fit alors l'empereur? J'ai hâte d'arriver à la conclusion, car, au bout de tout cela, il y aura quelque banquet, et je serais curieux de connaître un menu impérial.

— L'empereur reçut les lettres de créance que l'ambassadeur lui présenta et les remit au grand chancelier en lui ordonnant de répondre en son nom, ce que fit en langue russe le prince de Bosborodko. Puis l'ambassadeur ayant pris la subreveste ou cotte-d'armes de Pierre d'Aubusson, s'approcha de Sa Majesté l'empereur, et passa sur son habit ce vêtement religieux et guerrier que le

grand-maître de la garde-robe fixa par des cordons. Il présenta ensuite la croix de la Valette, et Sa Majesté impériale la suspendit elle-même sur sa poitrine en se passant au cou l'antique chaîne d'or à laquelle elle était attachée.

« Alors l'empereur, étant sur son trône, conféra les marques distinctives de grand-croix de l'Ordre de Malte à Sa Majesté l'impératrice, à monseigneur le grand-duc, prince héréditaire; et, dans ce moment aussi, il reçut monseigneur le prince de Condé en qualité de grand-croix et de Grand-Prieur de Russie.

— Mais c'est une comédie passablement burlesque qu'a donnée là votre empereur de Russie jouant au Grand-Maître, dit encore le chevalier de Jocet; et ce vieil ambitieux de bailli de Litta devait bien rire en lui-même et du czar et de Ferdinand de Hompesch qu'il dépossédait ainsi sans plus de façons, quand il a placé subreveste et collier sur les épaules de Sa Majesté Paul Ier.

— Notre empereur, Monsieur, était votre empereur aussi, il n'y a pas longtemps : vous vous efforciez alors de seconder les vues et de vous faire bien venir du bailli de Litta que vous appelez aujourd'hui ambitieux, et il faut que votre conversion aux Français, ainsi que

le disait tout à l'heure monsieur le commandeur que voici, ait été bien prompte pour vous faire oublier que le bailli de Litta vous avait accordé sa confiance. Vos regrets du moins devraient vous servir d'excuse de n'avoir pas rempli le but de votre mission.

— Que voulez-vous ! répondit le chevalier de Jocet en se composant le visage, qui pouvait prévoir que les troupes françaises occupaient Ancône? J'étais déjà arrivé à Trieste, et, pour gagner au plus court, je me décide à quitter la voie de mer et à me rendre par terre jusqu'à Naples. Les dépêches qui m'avaient été confiées étaient si importantes! Le plus grand secret devait alors être gardé sur les mesures de l'empereur et la plus grande diligence m'était prescrite. La restitution des biens de Pologne augmentés d'un revenu de cent cinquante mille florins, l'érection d'un Grand-Prieuré russe, toute la faveur de Paul I[er] que cette grâce faisait prévoir, quelle bonne nouvelle pour Malte! mais j'ignorais que l'armistice entre les Français et le pape eût été rompu, que les troupes françaises se fussent emparées en courant d'Imola, de Forli, de Césane, de toute la Romagne, du duché d'Urbin, de la Marche d'Ancône, et qu'elles ne se fussent arrêtées qu'à Tolentino.

Aux environs d'Ancône, je fus pris par un parti et conduit auprès du général en chef. On m'objecta ma qualité d'émigré, on soutint que j'étais du nombre des quinze chevaliers qui nolisèrent, il y a quelque temps, un bâtiment Ragusais pour aller faire en France de la contre-révolution. Bref, on m'a retenu des mois entiers et voilà que j'arrive bien tardivement.

— On a enfin reçu les dépêches par une voie extraordinaire, observa le commandeur. Hélas! hélas! il est grand temps que l'on reçoive de Russie autre chose que des dépêches, et que l'argent dont on fait si grand bruit et dont le trésor a encore si peu profité, arrive enfin à Malte.

— Oh! dit le chevalier de Russie, ce sera bien autre chose que les trois cent mille florins dont parlait monsieur le chevalier de Jocet. Il s'agit maintenant non plus seulement de la formation d'un Grand-Prieuré, mais de la création d'une Langue russe, de soixante-douze nouvelles commanderies que l'on veut ériger en faveur des sujets Russes du rit grec. Les responsions au trésor seront énormes. Ce sera magnifique.

— Et fort difficile à arranger, dit le quatrième chevalier, car il s'agit là de schismati-

ques, et le pape n'y voudra peut-être pas donner les mains. Cependant ayons bon espoir!

— Quant à moi, Messieurs, reprit le vieux commandeur, Messine ne m'inspire que des pensées tristes et rien moins que des espérances. Tenez, quand je jette les yeux sur le détroit, je crois toujours voir apparaître les galères qui apportèrent...

— Quoi! les galères de Malte qui apportèrent, il y a quinze ans, des secours aux malheureux habitants! Oh! de l'histoire ancienne!

— Bien plus ancienne que cela! les galères de Rhodes qui apportèrent à Messine, il y a quelque deux cent cinquante ans, le Grand-Maître dépossédé, accompagné de ses chevaliers et d'une partie de son peuple. Oui, quand je jette les yeux sur ce rivage, je m'imagine voir arriver les galères de Villiers de l'Ile-Adam toutes teintes de noir, sans bannières ni gaillardets, avec un seul étendard à mi-mât, sur lequel l'image de Notre-Dame avec son fils mort entre les bras et cette devise : Mon seul espoir dans l'adversité* ! car ce fut de la sorte qu'elles abordèrent ici après la perte de Rhodes, sans saluer, sans sonner trompettes ni clairons, au milieu d'un triste ébahissement et du silence

* *Afflictis spes unica rebus*

de tout le peuple. Dieu fasse, Messieurs, que ce ne soient pas bientôt les galères de Malte avec les chevaliers de Malte dépossédés de leur île, comme autrefois, hélas! les chevaliers de Rhodes!

— Nous ne sommes plus au temps redoutable des Turcs, dit avec une gaîté contrainte le chevalier de Jocet.

— Et Dieu fasse aussi, poursuivit le vieux chevalier, que si le Grand-Maître assemble alors un chapitre général pour examiner si personne n'a trahi son devoir, et faire enquête de ce qui se sera passé, il puisse, comme Villiers de l'Ile-Adam, déclarer devant Dieu et devant tous les princes vivants qu'un pareil malheur ne peut être attribué au manquement d'aucun chevalier de l'Ordre.

En disant ces derniers mots, le commandeur arrêta son regard d'une façon assez marquée sur le chevalier de Jocet. Celui qui arrivait de Russie, devinant l'intention du commandeur, baissa les yeux; l'autre chevalier but un dernier verre de ce vin Mamertinum qu'avaient aimé comme lui les empereurs romains, maîtres de l'univers, et tous se levèrent en silence. Puis, après quelques paroles banales assez froidement échangées, ils se retirèrent en prenant congé du cheva-

lier de Jocet dans l'appartement duquel on avait soupé.

Quand celui-ci, qui était sorti pour les accompagner de quelques pas vers le degré, rentra dans le salon, ce fut en fermant derrière lui la porte avec fracas :

— On n'est pas plus stupide, s'écria-t-il enfin seul et avec l'expansion d'un homme qui se délivre d'une longue contrainte, on n'est pas plus stupide que ces chevaliers de Malte! quoi! un ambassadeur officiel auprès du czar, une entrée publique à Saint-Pétersbourg, une audience solennelle et puis des croix offertes, le titre de protecteur décerné à l'empereur! Mais que peuvent-ils faire de plus pour donner l'éveil au directoire qu'ils prétendent cependant se concilier au congrès de Rastadt? il ne manquait pour se déclarer tout-à-fait hostiles, que de mettre en avant le chef de l'émigration française, et n'ont-ils pas investi du Grand-Prieuré de Russie le prince de Condé! — ah! ah! ils la paieront cher leur ambassade à Saint-Pétersbourg et la protection de leur empereur de Russie! Dieu merci, le général Bonaparte arrivera à Malte avant les roubles de l'autocrate, et bien m'a pris d'avoir fait diligence, car après cette ambassade publique je n'aurais plus rien eu à

lui apprendre. Le général Bonaparte! Voilà, un homme qui pénètre d'un seul coup d'œil le fond des choses! à peine a-t-il eu jeté un regard sur mes dépêches : Le czar veut se saisir de Malte, a-t-il dit, mais je lui en éviterai la peine.—Ah! oui, j'ai bien fait, à Trieste, de quitter la voie de mer! ce damné commandeur avec ses regards obliques m'aurait-il deviné? au reste, peu m'importe! Le fait est qu'un homme comme moi, quand il est pris, c'est qu'il a bien voulu se faire prendre.

Là dessus il se promena quelque temps en silence d'un bout à l'autre de la pièce, mais bientôt avec une autre exclamation :

— Bravo, Montalan! il y a sept ou huit ans, qui t'eût prédit cette fortune! D'abord chevalier de Malte et neveu de Grand-Maître, puis durant ces quatre années mêlé à toute la diplomatie de l'Ordre en Europe; alors exilé de l'île, aujourd'hui j'y rentre en maître, en maître secret, car l'émissaire en chef du gouvernement français sera bien un peu le maître là-bas!

« Mais on étouffe dans ce salon; voyons donc quelle couleur ont de nuit les eaux du détroit, et si je n'aperçois pas, aussi moi, sur mer les galères en deuil, qui doivent bientôt ramener de Malte les chevaliers dépossédés.

En même temps il se dirigea vers le balcon.

Mais au même moment les rideaux s'en ouvrirent, une femme vêtue de blanc sous sa faldetta noire, la tête nue, car son manteau de soie était rejeté en arrière, pâle et les cheveux trempés des humidités de la nuit, parut debout sur le sueil :

— Oui, bravo, Montalan ! d'abord voleur et meurtrier, ensuite imposteur et faussaire, puis encore une autre fois assassin ! alors comme aujourd'hui lâche et infâme, mais de plus aujourd'hui espion et traître !

« Je suis Fleur-d'Épée, ajouta-t-elle, ne me reconnaissez vous-pas ?

Montalan avait d'abord reculé, il avait jeté sur cette femme un regard éperdu, mais se remettant bientôt :

—Vous ici, Fleur-d'Épée ! et depuis quand, ma mie, êtes-vous sortie du château Sant-Angelo ?

Et comme elle ne répondit pas :

— J'avais hâte d'arriver à Malte, mais je ne le pouvais, tant qu'a vécu feu mon oncle le Grand-Maître de Rohan. Vous savez un peu pourquoi. Lui mort, j'accourais. J'accourisa pour vous délivrer, car Ferdinand de Hompesch n'aura rien à me refuser, ni vous non plus, ma mie, du moins j'en ai confiance, et j'avais grande hâte de vous demander compte

d'un certain paquet que je vous ai laissé en mains. Mais quand je faisais ainsi vers vous toute diligence, voilà que c'est vous qui venez à ma rencontre! C'est tout à fait galant et je n'attendais pas moins de vous, ma chère belle.

« Oh! le Grand-Maître, reprit-il, vous eût ouvert la prison rien qu'à ma simple demande: c'est à moi, — pourquoi vous cacherais-je quelque chose, —que vont être remises les obligations de l'emprunt qu'il a signées. Qui tient la fortune d'un homme, tient en mains son honneur, et qui tient en mains l'honneur est maître de l'homme. Savez-vous qu'aujourd'hui je suis puissant, Fleur-d'Épée!

— Qui tient en mains l'honneur d'un homme en est le maître, c'est vrai! Mais du moins faut-il que cet homme ait de l'honneur: de ce côté donc je n'ai point prise à votre égard. Mais je tiens en mains votre vie, et c'est donc moi qui suis puissante sur vous, si puissant vous-même que vous vous disiez à cette heure.

Elle fit un pas vers lui :

— Que me parlez-vous du paquet que vous m'aviez confié? il s'agit bien, vraiment, de celui-là! vous en avez un autre sur vous, un paquet de dépêches, et c'est celui qu'il me faut. Il me le faut à l'instant même et ne tardez pas, je vous prie; voilà pourquoi je suis ve-

nue. J'aurais été plus loin, au bout du monde s'il eût été besoin ; mais le hasard a voulu qu'à Messine même, dans cette hôtellerie, au moment où j'y arrivais, j'ai entendu prononcer votre nom, le nom que vous avez volé, et je suis demeurée.

— Un paquet de dépêches et vous le voulez avoir? Mais vous venez trop tard, en vérité, beaucoup trop tard! puisque vous étiez derrière ce rideau, ma princesse, vous avez pu entendre ce que je disais aux chevaliers qui soupaient tout à l'heure avec moi : que je me suis laissé prendre par un parti français et que le général en chef m'a pris les dépêches de l'empereur de Russie. Laissez-le faire, elles lui profiteront mieux qu'à vous.

— J'ai entendu que vous avez menti à ces chevaliers ; car vous n'arrivez pas de Russie, vous arrivez de Malte.

— De Malte!

— De Malte, vous dis-je ; ne jouez pas l'étonnement! Et vous vous rendez à présent en Autriche. Vous portez sur le cœur un paquet de dépêches...

— Sur le cœur!

— Oui, comme se portent d'ordinaire les objets précieux ; à l'endroit où l'officier de la Gabrielli portait le collier de la vierge de Phi-

lerme, quand vous l'avez par derrière frappé, sur la route d'Aix, d'un coup de couteau; à l'endroit où Alain de Jocet portait ses titres de famille quand vous les lui avez volés dans la ville de Marseille.

A ce nom de la ville d'Aix, à cette désignation du premier coup qu'il croyait inconnu, et du collier précieux qui constituait son autre crime, Montalan devint pâle. Il quitta l'air dégagé qu'il avait voulu prendre, et jeta les yeux autour de lui à la manière des bêtes féroces quand elles se voient acculées. Fleur-d'Épée revit sur ce visage la même expression horrible qu'elle y avait vu se peindre au dernier moment de la lutte de cet homme avec Alain de Jocet.

— Vous cherchez du regard un couteau quelque part, continua la femme, car vous oubliez que vous avez au côté l'épée comme un gentilhomme; vous ne vous en êtes souvenu qu'une seule fois, sans doute, et pour assassiner Alain de Jocet. Mais vous ne me tuerez pas, moi, vous perdriez trop à ma mort. Vous perdriez, n'est-ce pas? le collier de la madone! car il est caché en un lieu sûr, et je ne le porte pas avec moi.

Montalan fit entendre un murmure de rage:

— Mais expliquez-vous, dit-il, que vous

faut-il ? quelle dépêche? Dieu me damne, si je vous comprends!

Puis aussitôt, se calmant :

— Ah! vous me ramenez à la vie en me disant que le collier est caché en lieu sûr! Vous savez donc que le paquet renfermait un collier? Vous me le rendrez, n'est-ce pas; Fleur-d'Épée? vous me le rendrez! Tenez, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle, j'ai toujours eu de l'amour pour vous, et quand il n'y aura plus de chevaliers dans Malte, ni de chevalerie de Malte, je vous en donne ma parole, eh bien! je vous épouserai.

Elle se recula de lui avec horreur.

— Ne m'approchez point! dit-elle, ne m'approchez point! pas un pas de plus, car moi aussi, voyez-vous, je porte un poignard, et je vous tuerais là, sur le carreau! Oh! mon Dieu! dit-elle en se couvrant convulsivement le visage avec une de ses mains, être obligée de parler à un pareil misérable et de l'envisager!

Puis s'adressant à lui :

— Çà, finissons-en. Vous êtes parti de Malte il y a dix jours, avec une députation dont le but est ostensible, mais vous-même avec une mission secrète. Vous devez vous arrêter à Vienne, vous avez une dépêche du Grand-Maître pour l'empereur d'Autriche.

C'est cette dépêche qu'il me faut remettre. Une trahison de plus, que vous importe ! vous en avez commis bien d'autres et vous n'êtes pas à cela près.

— Une dépêche du Grand-Maître ! une dépêche pour l'empereur d'Autriche ! et je suis parti de Malte et je dois m'arrêter à Vienne ! ma foi, je m'y perds, ou vous êtes devenue folle.

— C'est bien vous, dit-elle en accentuant chacun de ces mots avec le plus profond mépris, qui êtes le chevalier de Jocet, qui vous êtes fait chevalier d'Eglise, qui ne faisiez que d'arriver dans l'île et que personne ne connaissait dans Malte, sans doute parce que vous en étiez forcément absent depuis quatre années ? c'est bien cela, n'est-ce pas ? ou bien, avez-vous une autre fois encore changé de nom ?

Cette fois Montalan, le regard fixé sur elle, avait très attentivement écouté chacune de ses paroles qu'il semblait se répéter tout bas à lui-même, à mesure qu'elle les prononçait.

— Ah ! s'écria-t-il, maintenant je vous comprends.

— Au fait, continua-t-elle, un chevalier d'Eglise ne devrait pas porter l'épée : mais une fois hors l'île, le misérable n'y regarde pas de

si près, et la croix même de chevalier, ne la porte-t-il pas bien !

Mais lui, reprenant sa promenade d'un bout à l'autre de l'appartement, comme si Fleur-d'Épée n'eût pas été là, se disait ceci :

— Elle me confond avec mon frère, avec mon jeune frère, avec le cher Yves de Jocet, que Dieu damne, qui m'écrit depuis qu'il est à Malte des lettres si tendres, qui n'a jamais vu son frère Alain et qui meurt d'envie de le connaître; avec le chevalier de Jocet qui est bien chevalier d'Eglise, comme elle le dit, et qui n'est à Malte que depuis peu de temps, car il n'a songé à s'y rendre, m'a-t-il mandé, qu'après la mort de Charrette et la pacification de la Vendée, et encore il a été retardé : c'est bien cela ! — Ah ! ma foi, la chose est unique et excellente, et serait meilleure si elle pouvait me mettre sur la voie de cette dépêche. Une dépêche pour l'Autriche, une dépêche que cette femme serait allée jusqu'au bout du monde arracher de mes mains, une dépêche secrète du Grand-Maître confiée au plus nouveau des chevaliers, sans doute pour éloigner tout soupçon ! mais ce doit être un secret d'importance! y aurait-il aussi des intrigues de ce côté ? oh ! que la fortune me sert favorablement et quel rare moyen de me faire bien

venir du directoire, qui déjà me paie assez convenablement, et qui me paierait mieux encore! ce que c'est que le bonheur! moi qui ne prévoyais qu'embarras du côté de ce jeune frère, et voilà peut-être qu'il est venu juste à point pour accroître mon importance! Mais cette dépêche, que peut-elle contenir? allons, puisque cette femme est en train de me dire des vérités, elle me dira peut-être la vérité sur le seul point qui vaille.

Il revint vers elle.

— Vous parlez de dépêches! mais il y en a peut-être plusieurs sous le même pli, et Dieu sait de laquelle vous entendez parler.

— Ah! vous le savez mieux que moi, Montalan, n'essayez pas de feindre. Un homme de votre sorte connaît toujours malgré sceaux et cachets ce que renferme un pli qui lui est confié. Mais je le sais aussi moi, et vous ne m'échapperez pas: il s'agit ici de la dépêche que vous devez remettre à l'empereur en audience secrète, de l'acte signé de la main du Grand-Maître, par lequel il s'engage à livrer Malte à l'Autriche, dans certaines circonstances et moyennant certaines conditions.

Montalan fit un bond en arrière.

— Et c'est cet acte que vous voulez avoir?

dit-il en fixant sur elle des yeux qui brillèrent d'un éclat sauvage.

— Oui, répondit-elle, je le veux avoir et sur l'heure.

— Eh bien, ma mie, vous ne l'aurez pas.

Et il reprit sa promenade par l'appartement à pas précipités, qui trahissaient en lui une vive agitation intérieure.

A ce refus si net et qu'elle était loin de prévoir, Fleur-d'Épée se sentit terrassée. Guido lui avait dit pourtant qu'il y avait des secrets avec lesquels on était maître d'un homme, avec lesquels on le poussait jusqu'au bord de l'abîme et dans l'abîme même, s'il voulait résister ; elle avait sur celui-ci secret de vie et de mort, et cependant il résistait, Guido se serait-il tompé !

— Montalan, laissez donc alors ici l'habit, la croix et le titre de chevalier, et, par votre vie, ne revenez jamais à Malte.

— J'y reviendrai, ma toute belle, pour me faire rendre le collier.

— Oui, oui, revenez-y pour être solennellement et publiquement jugé et condamné; pour être traîné sur la claie pieds nus et la corde au cou devant l'église de Saint-Jean où vous ferez amende honorable; pour être ensuite pendu, comme assassin que vous êtes, au plus

haut gibet de la Florianne: car me voilà libre, Dieu merci, et je parlerai, je dirai tout.

— Et à la première parole que vous direz, vous serez de nouveau renfermée entre quatre murailles, et cette fois, je vous le garantis, vous n'en sortirez pas. Ce que n'a pas fait le Grand-Maître de Rohan, punir de mort un chevalier de l'Ordre, est-ce donc Hompesch qui l'osera? Vraiment oui! il ferait beau voir. Oh! je ne serai pas devant lui le neveu soumis qu'a vu Rohan, mais une puissance qu'il redoutera, vous dis-je, et qu'il traitera d'égal à égal.

— Infâme! murmura-t elle, assassin et faussaire, oublies-tu donc qui tu es?

— Assassin! mais qui donc a été puni du meurtre de ce soldat, est-ce moi, et n'est-ce pas vous? Faussaire! mais j'ai fait mes preuves devant messieurs les secrétaires de la langue de France, mes titres étaient en règle et j'ai de plus aujourd'hui quelque belle autre preuve vivante que vous verrez. Sacrilége! car vous avez dit ce mot aussi? mais depuis plus de quatre ans que vous avez en mains les perles de la madone, vous qui n'étiez pas sans connaître que c'est un bien d'église, vous êtes plus sacrilége que moi de les avoir retenues. Dieu merci, elles sont en lieu sûr,

vous avez bien fait de me le dire, et désormais vous ne pouvez plus les rendre à l'église : il est trop tard ! je savais d'ailleurs qu'elles n'avaient pas été rendues ; car si elles l'eussent été, j'en aurais été informé, j'avais pris mes mesures à cet égard.—Vous voyez bien, ajouta-t-il avec une familiarité hideuse, que, s'il y a sacrilége, nous sommes complices, Fleur-d'Épée. Mon Dieu, mon Dieu, parlez si vous voulez! mais qu'aurez-vous à dire et quelle preuve à donner? du scandale! en voulez-vous faire? Mais on n'en veut point à Malte, et pour l'étouffer on vous étouffera : vous devriez pourtant en savoir quelque chose.

Fleur-d'Épée jeta sur lui un regard de haine profonde.

— Il dirait vrai, le monstre, pensa-t-elle, il dirait vrai pourtant! mais heureusement Calcédonio est à Malte qui le reconnaîtra, Calcédonio qui parlera, Calcédonio qui sera mon vengeur, Calcédonio qui n'est pas mort du coup de couteau, comme Alain du coup d'épée, et qui déposera du meurtre et du sacrilége, Calcédonio dont cet homme ignore l'existence! Oh! vienne donc bientôt la justice du peuple qui ne sera pas sourde comme celle du Grand-Maître! oh! comme alors justice sera faite de cet exécrable monstre!

Elle arrêta encore les yeux sur lui.

— Mais Calcédonio reconnaîtra-t-il cet homme sur qui sept à huit années ont passé et avec elles le changement de ce qu'emporte la jeunesse? reconnaîtra-t-il le vagabond sans aveu et sans habits dans cet homme que voilà paré des modes qu'il a prises en parcourant l'Europe, les unes à l'émigration, les autres au directoire, et qu'il exagère avec une recherche inouie en plaçant par dessus le tout la croix de chevalier de Malte? Elle-même, si elle ne l'eût entendu nommer, et quoiqu'elle ne l'ait perdu de vue que depuis quatre ans, l'eût-elle reconnu sous ce nuage de poudre dont sa tête est couverte, dans cette immense cravate où se perd son visage, sous les bijoux et breloques dont il surcharge sa personne, à travers cette élégance d'emprunt qui lui est venue dans le ton et les manières par la fréquentation des cours où il s'est mêlé, et au contact des seigneurs qu'il y a pu rencontrer?

Elle eut comme un moment d'anxiété.

— Mais, oui, Calcédonio le reconnaîtra quand elle le démasquera, quand elle lui dira: Regarde! voilà le voleur et le meurtrier de la route d'Aix! Il la croira quand elle ajoutera: Voilà celui qui est l'assassin de ton ami, l'assassin d'Alain! Il le reconnaîtra, car alors il

sera pâle et hagard comme tout à l'heure ; et quand il reprend ainsi sa figure de crime, cette figure atroce qu'elle a tant de fois revue dans ses insomnies de la prison au château Sant-Angelo, celui qui l'a envisagée face à face une seule fois dans sa vie, en recevant le coup d'épée ou le coup de couteau, s'il n'en est pas mort, doit en avoir gardé l'ineffaçable souvenir.

Puis, comme rassurée par cet examen et sans rompre le silence qui durait depuis quelques moments, elle traversa le salon en se dirigeant vers la porte.

— A Malte donc, lui dit-elle, je vais vous y attendre.

— Et vous ne m'y attendrez pas longtemps, lui répondit-il.

Elle sortit le soir même de l'hôtellerie de la croix de Malte, car elle n'eût pas voulu vivre une heure de plus sous le même toit que cet homme. Le lendemain, comme elle s'éloignait de Messine sur le Spéronare qui la remmenait à Malte, elle aperçut de loin Montalan qui, debout sur le rivage, la suivait des yeux; mais lui-même, dès qu'il l'eut perdue de vue, s'embarqua bientôt sur un Scampavia qu'il avait frété et qui devait le conduire à Naples :

car il avait hâte à présent de rejoindre le jeune chevalier qui était d'église, et qui se nommait Yves de Jocet.

II.

Tandis que la plupart des chevaliers considéraient les arrangements définitifs et solennellement conclus à Saint-Pétersbourg par le bailli de Litta, comme une mesure de salut qui allait relever les finances et la prospérité de l'Ordre : il ne fallait cependant y voir qu'un de ces symptômes favorables pareils à ceux dont s'illusionne l'espoir des mourants, et qui ne sont autre chose que le pronostic fatal d'une fin imminente et prochaine.

L'Ordre ne devait retirer de cette démarche publique auprès du czar, que défaveur

marquée du côté de l'Espagne et qu'hostilité déclarée du côté de la France. Le cabinet espagnol fit savoir au sacré conseil que, bien qu'il ne désapprouvât pas formellement les tendances de l'Ordre vers un prince schismatique, puisqu'elles avaient pour but d'obtenir en Russie un établissement avantageux, il aurait néanmoins les yeux ouverts sur Malte en cette délicate circonstance. Quant à la France, elle ne pardonna pas l'ostentation qu'avait mise le bailli de Litta à rendre publique la faveur de l'empereur. Elle crut voir dans la publicité même de cette ambassade une bravade envers elle, à travers tout ce cérémonial un projet politique qui serait contraire à ses intérêts; et le nom d'un prince de la maison de Bourbon, placé à la tête du nouveau prieuré de Russie, ne semblait que trop justifier ses jaloux soupçons. Son ressentiment se fit voir aussitôt par la violence qu'elle mit au congrès de Rastadt, à demander la confiscation, comme propriétés nationales, de tous les biens de l'Ordre en Italie : et si l'Ordre échappa alors à cette mesure, ce fut grâce à l'intervention de l'empereur de Russie, qui, conformément à son titre de protecteur, protégea Malte en cette occasion. Car, ayant notifié à toutes les cours d'Europe qu'il regarderait comme lui

étant personnellement rendus tous les services que l'on rendrait à l'Ordre de Malte, les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse se montrèrent dans le congrès favorables aux droits des chevaliers en Italie.

Certes, si l'Ordre avait encore l'espoir d'obtenir en France des adoucissements au coup qui l'avait frappé, l'occasion de la paix conclue avec l'Espagne et de la paix qui se négociait à Rastadt avec l'Autriche devait lui être favorable par l'intervention, en sa faveur, de ces deux puissances. On semblait l'avoir compris à Malte ; car, au moment du bruit de paix avec l'Espagne, le chevalier d'Hannonville était parti avec des instructions ; et le chevalier de Truchses avait été envoyé au congrès de Rastadt, pour y représenter l'Ordre ; mais les termes du traité de Campo-Formio, qui n'admettaient à cette réunion que les plénipotentiaires de l'empire, servirent de prétexte pour en exclure l'envoyé de Malte : de sorte qu'il avait fallu recourir au Grand-Prieur d'Allemagne, à qui sa qualité de prince de Heitersheim donnait droit d'entrée, pour avoir au congrès un représentant des intérêts de l'Ordre ; et l'on avait donné pour coopérateur au Grand-Prieur, le chevalier de Bray, diplomate habile qui avait été pendant longues

années, conseiller d'ambassade de Malte, auprès de la Diète de Ratisbonne.

Néanmoins l'aveugle confiance que l'on mettait en la Russie devait faire échouer toute autre combinaison, celle d'un arrangement avec la France, comme celle d'un dédommagement de toutes les pertes éprouvées, dédommagement peut-être perfide, offert par l'Angleterre en échange d'un port à Malte et d'une citadelle qui lui donnassent un autre Gibraltar au milieu de la Méditerranée. Il en fut de même de la combinaison proposée par le prince de la Paix, et qui rentrait dans le projet du Maltais Vassali, puisqu'il s'agissait d'une trève avec le Turc qu'aurait conclue l'ambassadeur d'Espagne à Constantinople et qui devait faire de Malte l'entrepôt de tout le commerce du levant. Ce dernier arrangement avait été refusé, comme contraire à l'institution fondamentale, au moment même où l'Ordre, si essentiellement catholique, ouvrait cependant son sein à la Russie pour y introduire des schismatiques.

Quant au général Bonaparte, il n'avait pas eu besoin de l'ambassade du bailli de Litta pour être éclairé sur les projets de la Russie. Les dépêches qu'on avait saisies sur le courrier qui s'était laissé prendre à Ancône, et

dont il avait d'un coup d'œil pénétré le véritable sens, lui avaient suffi. Il rêvait dès lors sa fameuse expédition d'Egypte, et, la Russie maîtresse de Malte, l'expédition ne pourrait avoir lieu. Il faut donc qu'il s'empare de l'île.

Montalan, le faux chevalier, interrogé par le général français, lui donne mille renseignements et lui ouvre d'avance les portes du chef-lieu de l'Ordre; Montalan se met à la recherche de transfuges maltais, qui avaient été bannis de l'île après la conspiration de Vassali, ou qui avaient pris la fuite pour quelqu'autre crime. D'après leurs rapports, le général Bonaparte peut juger du mécontentement qui règne dans Malte et de la fermentation des esprits. La cessation de tout commerce par suite de la guerre européenne, les réductions que l'Ordre a été contraint de faire dans toutes les branches de l'administration publique, et qui ont laissé beaucoup de Maltais sans ressources, la déclaration même qu'il ne sera pourvu désormais à la vacance d'aucun emploi, le déficit du sacré trésor, tout cela a soulevé mille désaffections. La conspiration de Vassali est une preuve qu'on ne veut plus du gouvernement des chevaliers ; et l'empressement avec lequel une foule de jeunes gens maltais se sont portés à bord des trois fréga-

tes républicaines, l'*Artémise*, la *Diane* et la *Justice*, quand elles ont paru tout dernièrement devant Malte, la frénésie avec laquelle ils ont poussé les cris de Vive la liberté! sont un gage de ce que fera la population si une force imposante se présente devant l'île. D'ailleurs les motifs de guerre ne manquent pas : il existe un manifeste du Grand-Maître de Rohan, qui a déclaré ne devoir, ne pouvoir, ni ne vouloir reconnaître la prétendue république Française; plus tard, si l'on a reçu enfin dans l'île un simple chargé des affaires de France, c'est à la condition qu'il ne mettra les emblêmes de la république, ni à l'extérieur, ni même à l'intérieur de sa maison; si l'on a accueilli les vaisseaux français dans le port de Malte, c'est avec défense d'arborer les couleurs de la nation, dans la crainte, a-t-on dit, de collisions avec les navires des autres puissances qui étaient en guerre avec la France et se trouvaient en même temps au port, mais sans aucun doute pour en faire outrage à la France. On a accordé à l'Espagne, dans le temps de sa coalition avec les autres puissances contre la France, quatre mille fusils; on a autorisé, par des édits rendus publics, les Anglais à lever des matelots dans l'île; enfin on a permis à des chevaliers de recruter pour l'armée

de Condé et de noliser un bâtiment pour se transporter à Trieste avec leurs recrues. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut?

L'attaque elle-même? mais un Maltais, un ex-capucin nommé Zammit, en a publié à Paris, il y a déjà sept ans, tout un plan détaillé. Le général Bonaparte fera rechercher ce plan et le lira avec avidité; il y verra qu'il n'y a que deux moyens de s'emparer de Malte: par un débarquement et par une attaque de vive force, ou par des intelligences sourdes dans la place et par un coup de main; le dernier moyen seul est praticable. Ce n'est pas sur le courage de ces Maltais qui le flattent qu'il faut compter, mais sur leur trahison.

Alors le général envoie au directoire les dépêches saisies sur le courrier pris à Ancône; c'était le traité déjà signé pour la formation du Grand-Prieuré Russe, avec la minute, seulement, signée par le czar, d'un autre traité pour l'érection de soixante-douze commanderies nouvelles du rit grec. Bonaparte écrit en même temps: « Les chevaliers sont haïs à « mort des Maltais; l'Ordre, à bout de res- « sources, n'est pas en état de se mettre sur le « pied de défense. Malte tombera donc, rien « qu'à la vue de nos armes victorieuses, et, la « république une fois maîtresse de cette

« île, qui pourra lui contester l'empire de la « Méditerranée ? »

L'empire de la Méditerranée! le jeune vainqueur de l'Italie ne disait pas encore son secret, mais il flattait une pensée qui avait occupé quelque temps auparavant le gouvernement de France, celle d'avoir une position fortifiée au milieu de cette mer, d'où la France pût faire sentir son influence tout à la fois dans les eaux de la Syrie, de l'Archipel et de l'Afrique. Quoi de mieux que Malte pour la réalisation de ce projet qui rentrait dans l'utopie tant de fois rêvée d'une république universelle ? Malte, qui, placée à égale distance de l'Afrique, du levant et de l'Europe, semble le point où doit être scellé l'anneau de la chaîne qui réunira les trois grandes portions du globe !

Mais le directoire avait en ce moment changé de pensée, et, par un singulier retour, le ministre Charles de la Croix s'occupait alors d'assurer à l'Espagne la possession de Malte.

Cependant étaient survenus l'éclat et le ressentiment de l'ambassade du bailli de Litta, alors aussi de nouvelles instances de la part du général Bonaparte. Cette fois il dévoile toute sa pensée, la prise de Malte ne doit plus être le but d'un coup de main, mais la consé-

quence forcée d'une grande expédition qu'il a dans l'esprit, de l'expédition d'Egypte.

Quand il leva ainsi le dernier coin du voile, bien profond dut être l'étonnement du directoire: aussi voit-on ce pouvoir hésiter d'abord, mais bientôt céder ; et, soit qu'il veuille favoriser le vainqueur de l'Italie, ou l'éloigner et le perdre, toujours est-il que le général Bonaparte reçoit l'avis de tout préparer pour sa gigantesque entreprise et l'intimation en même temps de s'emparer de Malte.

Mais il n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour disposer de l'Europe selon la pensée qu'il avait conçue : s'il a eu hâte d'en finir avec l'Allemagne par un traité de paix, c'est pour ne pas laisser derrière lui un ennemi qui le rappelle; s'il abandonne à l'Autriche avec tant de facilité l'Istrie, la Dalmatie, les îles de l'Adriatique et la ville de Venise, avec une partie de ses États de terre ferme, c'est pour exiger qu'en échange, Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Cérigo avec les villes et ports de l'Albanie lui soient assurés, et par là, plus tard, ses communications aussi avec la France; s'il est entré à Venise, dont à présent il se défait de la sorte, c'était pour y trouver ce que la France, en proie à toutes les dilapidations, ne peut lui fournir des vaisseaux,

des matelots et de l'argent. Avant d'évacuer cette conquête, il aura fait transporter à Corfou, à Ancône et en France, toute l'artillerie, tous les vaisseaux qui sont à flot, tous les agrès nécessaires à la marine, toutes les munitions de guerre et de bouche qui se trouvent soit à Venise, soit dans les places de terre ferme, un matériel immense; et, avant même d'y entrer, un article secret du traité lui aura assuré trois millions en argent.

Maintenant qu'il est sûr du consentement du directoire, il fait passer à Toulon un de ces millions, afin qu'on prépare dans ce port une division de six vaisseaux. Il a déjà en son pouvoir Corfou et les autres îles, c'est-à-dire un des points d'appui sur lesquels il veut compter; mais il lui faut l'autre, il lui faut Malte. Alors il abandonne un autre million : une partie de cette somme fera dans l'île des partisans à la France, et paiera ses émissaires; l'autre servira à racheter les obligations que le Grand-Maître a souscrites pour les dettes de son élection, et livrera ainsi au parti français celui qui tient les clefs de la place.

Aussi voit-on à la même époque deux émissaires principaux se diriger vers Malte, Montalan d'un côté, et de l'autre un certain Poussielgue qui était secrétaire de la légation de

France auprès du citoyen Faypoult à Gênes, et dont la mission ostensible était d'aller inspecter les îles de l'Adriatique, nouvellement réunies au territoire de la république. Ce n'était pas à Montalan qu'avait été remis l'argent destiné pour Malte; il devait seulement attendre à Messine l'arrivée de Poussielgue et se présenter à Malte avec celui-ci : mais, à la nouvelle qu'il venait si fortuitement d'apprendre de Fleur-d'Épée, dans l'hôtellerie de la croix de Malte, il avait laissé là Messine et son rendez-vous, et s'était donc dirigé vers Naples, persuadé que s'il pouvait se saisir de l'acte dont était porteur le jeune chevalier de Jocet, et qui liait le Grand-Maître à l'Autriche, ce ne serait pas trop pour se le faire acheter qu'une partie du dernier million de Venise.

Cependant deux mois et plus s'écoulèrent, durant lesquels Fleur-d'Épée ne vit pas revenir à Malte le faux chevalier de Jocet. Mais à l'imprudente sécurité qu'il lui avait montrée, elle était certaine qu'il devait bientôt rentrer dans l'île, et cette certitude suffisait pour donner du calme à son attente. Depuis qu'elle avait perdu l'espoir de remettre à Guido, avec l'acte qu'elle était allée chercher en Sicile, un absolu pouvoir qui lui eût livré le Grand-Maître, elle s'était jetée tout entière dans les

idées et dans les plans de Guido qui seuls pouvaient désormais assurer sa vengeance, et elle en accueillait chaque nouveau détail avec avidité. Il semblait qu'elle voulût hâter la marche des évènements et avec elle la conclusion terrible et sanglante qu'elle y voyait. Elle qui avait été autrefois toute d'amour, semblait devenue toute de haine; et, à la voir ainsi, palpitante aux bruits de l'île, active à les accueillir, à les commenter, et à en calculer la portée, Guido s'applaudissait de la marche qu'il avait suivie, et d'avoir ainsi, par la confiance et l'initiation à ses plans, rendu Fleur-d'Épée à la réalité et à la vie.

Chaque jour il arrivait près d'elle avec de nouveaux détails, car, pour l'Ordre, tout annonçait que la fin des temps devenait prochaine.

Ainsi il lui avait appris, et ce fut grande joie pour eux, l'arrivée du citoyen Poussielgue.

— Sa mission était pour Corfou, mais il s'est arrêté à Malte ; il s'est servi de sa parenté avec un autre Poussielgue qui résidait depuis longtemps dans l'île, en qualité de gardien des ports, pour en tirer un prétexte de séjour ; et il a pris pied à terre chez celui-ci dont la maison est depuis longtemps un

point central pour les mécontents et d'autant plus à craindre pour l'Ordre qu'il est moins en évidence.

Et si Fleur-d'Épée demandait :—Avez-vous vu cet émissaire français ?

— Eh ! sans doute, répondait Guido, moi le premier. N'a-t-il pas des lettres de recommandation pour tous les chefs du parti, pour ceux qui peuvent favoriser les desseins de la France ? oh ! c'est un homme habile qui réussit ici à former de nouveaux liens et à obtenir de nouveaux adeptes. On se compte, on se classe, on s'organise : ce ne sont qu'assemblées clandestines, tenues par lui, où viennent réchauffer leur zèle tous ceux qui tiennent parti pour le système de liberté. Nous y voyons plus d'un chevalier.

Alors Fleur-d'Épée recommandait à Guido de se défier de ces chevaliers qui trahissaient le pouvoir et l'institution dont ils étaient membres : Guido devait s'en servir pour arriver à ses fins, pour connaître les délibérations du conseil et ce qui se passait dans l'entourage du prince, mais, le grand jour venu, les rejeter et les briser. Ce qu'ils veulent, qu'il en soit sûr, c'est servir leur passion, leur intérêt ou celui de la France, mais non pas la liberté Maltaise.

Un jour enfin qu'ils avaient encore parlé de Poussielgue :

— Ne m'avez-vous pas dit hier qu'il va bientôt partir ?

— Effectivement, et il n'attend plus qu'un autre émissaire dont il n'a pas dit le nom, qui devait l'accompagner à son arrivée dans l'île, et qui devra remettre au général Bonaparte les obligations que vous savez, car tous les créanciers du Grand-Maître ont été secrètement remboursés.

Une autre fois Guido vint lui annoncer une grande nouvelle : le bruit d'armes qui remplissait l'Italie, ce bruit auquel les souverains qui n'avaient pas encore été renversés se sentaient ébranlés, et descendaient quelques marches de leur trône, la main à leur couronne de peur qu'elle ne leur tombât du front ; ce bruit auquel les nations italiques s'agitaient dans une rumeur inconnue, aspirant, par dessus les monts, l'émanation des idées nouvelles, comme les cavales de Thessalie qui concevaient par delà les montagnes de Thrace rien qu'aux hennissements des chevaux Macédoniens, ce bruit devenait plus prochain. Malte, en écoutant bien, aurait pu l'entendre de l'autre côté de la mer. Les troupes françaises étaient entrées dans Rome et

la république romaine avait été proclamée du haut du capitole.

Mais cette nouvelle n'arriva que plus tard, et le temps du séjour de Poussielgue à Malte fut un temps d'incroyable agitation. Malte offrait à cette époque une division extraordinaire d'opinions et d'intérêts; il s'y manifestait une exaltation portée au plus haut degré chez les vieux chevaliers attachés à l'Ordre, et une exagération non moins forte parmi les novateurs.

— Oui, Messieurs, il y a trahison ! il faut le dire, si douloureux que soit cet aveu, il y a complot ici et trahison de la part de beaucoup de sujets maltais, et de la part de chevaliers mêmes : ce ne sont que réunions clandestines et conciliabules, tenus dans la maison de l'agent français ! c'est ainsi qu'on laisse s'étendre la contagion, et, quand on voudra y couper cours, il sera trop tard.

— L'agent français ! mais il est Maltais lui-même, et comme tel timide; mais il a rempli les fonctions de chancelier, auprès du chevalier de Seytre-Caumont dernier ministre du roi de France à Malte, et ce n'est pas là un titre qui puisse valoir au citoyen Caruson la confiance du directoire et le secret des conspirateurs. Non, sa maison n'offre pas

assez de garanties à l'endroit de la sûreté, de la discrétion et du dévouement, pour qu'elle soit devenue le point central des mécontents.

— Des mécontents, dites-vous? des factieux et des traîtres, dites leur vrai nom! Eh! quoi, monsieur le commandeur, parce que la maison de Caruson peut ne pas leur offrir toutes les chances favorables, n'allez-vous pas en induire que, ce point leur manquant, ils n'en ont pas un autre? n'allez-vous pas en conclure aussi peut-être qu'il n'y a ici ni Jacobins, ni trahison de longue main préméditée? Eh! morbleu, quand je parle de l'agent français, qui vous dit que j'entends nommer Caruson? A qui demandera: nommez donc cet agent? je répondrai: —Poussielgue! A qui demandera : Montrez donc la maison? je répondrai : — Voici celle du gardien des ports, de l'autre Poussielgue assez connu, je le pense, par sa haine contre l'Ordre, et chez qui l'émissaire du directoire, sous prétexte de parenté, est venu s'installer. A qui demandera le nom des traîtres, je répondrai:—Lisez la liste qu'on a saisie, la liste de ceux qui sont allés publiquement se faire inscrire chez l'agent français pour demander un changement de gouvernement.

— Ils ont prétendu, objecta faiblement le

commandeur, qu'ils s'étaient inscrits pour contribuer par un don patriotique à la descente que la France semble projeter en Angleterre.

— Et Poussielgue l'espion, s'écria le chevalier hors de lui, a prétendu aussi qu'il ne séjournait à Malte que par tendresse de parent et qu'il n'y passait que pour aller plus loin, pour aller établir des communications entre la république française et ses îles Adriatiques. Ah! par tous les saints du ciel, ceux qui ne veulent pas voir clair dans tout ceci sont aveugles à bon compte; et ils feraient mieux pour leur honneur, continua-t-il en jetant un regard irrité sur le commandeur, de s'en aller, eux aussi, débarquer en Angleterre, ce qui délivrerait l'île de leur présence.

— S'il y a dans l'Ordre des Jacobins, le mal vient de loin, reprit avec beaucoup de sang-froid le commandeur sans répondre à cette apostrophe, car il date de l'époque où le comte de Kollowrat vint dans l'île; j'avais bien prédit qu'il en arriverait mal.

Ceci avait trait au voyage qu'avait fait à Malte, vers le milieu de l'année 1785, le comte de Kollowrat, originaire de Bohême et bien connu comme un propagandiste zélé du maçonisme. Il était arrivé avec des lettres de recommandation pour le bailli de Hompesch,

alors ministre de la cour de Vienne, et pour divers membres influents de l'Ordre. Il ne tarda pas à trouver de fervents adeptes dans Malte, et il y forma une loge d'illuminés qui d'abord ne compta pas moins de quarante initiés, tous chevaliers profès. Le nombre allait croissant quand le secrétaire de l'inquisiteur dénonce le mal au Grand-Maître : c'était alors Emmanuel de Rohan, qui n'en tint compte. Le secrétaire envoie à Rome les preuves qu'il s'est procurées de cette association, et reçoit du saint père l'ordre de la dissoudre promptement. Nouvelle signification de ce secrétaire au Grand-Maître, qui lui répond que c'est à l'inquisiteur seul de communiquer avec lui, et qu'un secrétaire n'a devant ses yeux aucun caractère officiel. L'inquisiteur, blessé de la démarche de son subalterne, le soutient mal; celui-ci ne retire de son zèle imprudent que ressentiment de la part de son chef comme de celle du prince, et la mesure elle-même de dissolution de la loge ne s'exécute pas ou s'exécute avec la plus grande tolérance.

Telle était déjà la subversion des idées, en ce temps, qu'un Ordre religieux et catholique donnait l'exemple de la formation dans son sein d'une association clandestine réprouvée par l'Église. Etaient-ce les Francs-Maçons

d'alors qui étaient devenus les Jacobins d'aujourd'hui? fallait-il en effet chercher les traîtres, s'il y en avait, sur la liste de ceux qui s'inscrivirent pour le prétendu don patriotique? Ou bien faudra-t-il les voir parmi ceux qui accepteront, comme Bosredon de Ransijat, des fonctions dans l'île quand elle sera tombée au pouvoir des Français; parmi ceux qui, au mépris de leurs vœux, épouseront alors des Maltaises; parmi ceux qui, perdus de dettes et las d'être renfermés dans cette île, continuellement en présence de leurs créanciers, reposent leur espoir de délivrance dans la chute de l'Ordre et proclament à l'avance que l'institution de Saint-Jean est d'une absurde incompatibilité avec le siècle, et qu'elle est aussi inutile aujourd'hui qu'elle a pu être autrefois avantageuse?

Du reste, dès la fin de l'année 1797, toutes les menées du gouvernement de France étaient à Malte publiquement connues, et elles ne dataient pas d'hier: le plan d'attaque que, cinq années auparavant, le maltais Zammit avait publié à Paris, concordait alors avec le complot de Vassali et avec l'arrivée dans les eaux de Malte de l'amiral la Touche-Tréville, qui trouva le Grand-Maître de Rohan et l'île prêts à la défense. Les avis ne manquaient pas

à Malte; et, avant que n'y parût l'envoyé Poussielgue, il y avait eu des lettres du commandeur de Lieutaud au Grand-Maître et à plusieurs chevaliers pour les prévenir qu'un agent de Bonaparte et du directoire allait arriver dans l'île avec la mission d'en explorer l'état et de sonder les dispositions des habitants. Aussi plus d'un chevalier voulut-il s'opposer à son débarquement, et d'autres plus emportés parlaient-ils de le jeter du haut en bas des bastions de la cité Valette.

Certes, c'était alors ou jamais le moment pour le Grand-Maître Hompesch de réprimer la faction républicaine, de se déclarer ouvertement pour le parti des chevaliers de la langue d'Italie et des langues de France, dont le plus grand nombre était fidèle. Il devait intéresser la nation dans sa cause, et confondre ainsi ceux qui projetaient la ruine de l'Ordre. Mais ce mouvement qu'on attendait de sa part ne vint pas : soit crainte de la faction qui était devenue redoutable, soit tout autre motif qu'on ne pouvait comprendre, il avait accueilli gracieusement l'émissaire Poussielgue, et il s'était borné à répondre aux plus irrités qu'il saurait bien surveiller sa conduite.

Cependant le général Bonaparte hâtait avec

une prodigieuse activité les immenses préparatifs d'une expédition dont personne ne connaissait encore le but. Une fois déjà il avait envoyé l'amiral Brueys chercher à Corfou les vaisseaux de Venise qui y avaient été rassemblés, triste pronostic pour Malte si elle les vit passer sous ses yeux! Cette seconde fois l'amiral reçoit l'ordre de retourner à Corfou, et les instructions nécessaires pour s'emparer de Malte en revenant à Toulon.

Qu'on juge du désespoir de Fleur-d'Épée quand Guido, accourant auprès d'elle, lui annonça qu'on voyait poindre à l'horizon les voiles d'une escadre dont les vigies ne reconnaissaient pas l'étendard, mais que lui, Guido, n'a pas besoin de voir pour connaître.

Est-ce donc le moment déjà du soulèvement? Montalan, Montalan qui n'est pas dans l'île, va donc lui échapper! Ce fut pour elle une alarme terrible que Guido calma bientôt.

Le lendemain, à la pointe du jour, on pouvait distinguer de Malte les couleurs de la république française et une escadre en bon ordre, composée de quinze voiles de guerre, qui se dirigeait droit vers le port.

Aussitôt on dépêche à l'amiral deux chevaliers pour lui représenter que les statuts de l'Ordre, concernant la neutralité qu'il doit

garder entre toutes les puissances chrétiennes, et confirmés par un arrêté récent de la commission d'État, ne lui permettent point de recevoir à la fois dans les ports de l'île plus de quatre bâtiments de guerre de la même nation : mais on met à sa disposition tout ce que peuvent fournir les arsenaux, et tout ce qui peut être nécessaire pour un ravitaillement. La mer se trouvant en un calme parfait pendant trois jours, ce fut un prétexte à cette escadre de rester tout ce temps-là sur la côte. Cependant les gens qui connaissaient la mer, et il n'en manquait point à Malte, n'ignoraient pas qu'il s'élève toujours, le soir et le matin, quelques légères brises qui, sans mettre une escadre dans le cas de faire route, lui donnent au moins les moyens de s'élever, et de ne pas tenir précisément contre terre une position qui n'est jamais sans danger.

La seconde nuit que passa l'escadre française à la bouche du port, vers les dix à onze heures du soir, elle tira un coup de canon. C'était, selon toute vraisemblance, le signal qui devait déterminer un mouvement intérieur. Mais, soit que les précautions prises ou que le peu de force des Français rendissent les malveillants timides, tout resta dans l'ordre.

A ce coup de canon tiré de nuit, le gouvernement envoya demander à Brueys quel en pouvait être le motif. L'amiral, voyant par la tranquillité intérieure que ses forces n'avaient pas semblé suffisantes, prétexta que c'était le signal d'alarme d'un bâtiment qui s'était vu porter à terre par les courants. On parut se payer de cette raison; on parut croire que les chaloupes qui, la veille, avaient rasé le rivage comme pour l'explorer, n'avaient servi qu'à des promenades de délassement; mais on redoubla d'attention, et, le matin du quatrième jour, l'amiral français, jugeant sa tentative nulle et sa présence inutile, fit voile et s'éloigna de la côte.

Parmi les chevaliers, le vulgaire, qui ne voit jamais l'évènement que tel qu'il est, marqua sa joie, et fit trophée de la retraite de l'escadre. Mais ceux qui réfléchissent plus mûrement calculèrent la portée de cette démarche du directoire; ils jugèrent que les Français n'auraient jamais osé faire une pareille tentative avec de si faibles moyens, s'ils n'eussent été assurés d'un parti très imposant dans l'île; et ils comprirent que les racines de ce parti étaient plus profondes, plus étendues qu'on n'aurait pu se l'imaginer, et, par

conséquent aussi, qu'elles devaient être anciennes.

Ce qu'il fallait voir, en effet, dans l'arrivée de Poussielgue à Malte, c'était la présence d'un de ces émissaires précurseurs, par lesquels le directoire préludait d'ordinaire à ses trahisons; et dans l'apparition de l'escadre de l'amiral Brueys, la nue qui précédait l'orage et qui annonçait infailliblement le coup de foudre.

CHAPITRE III.

Un frère chapelain grec desroba un joyau en la chapelle de Nostre-Dame de Philerme, et tout aussitôt le bras lui sécha, et en fut estropié tant qu'il vécut. Il fut chastié d'un long bannissement, afin que le miracle parust plus longtemps.

(BAUDOYN, *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Hiérusalem*, liv. XIV, chap. X.)

I.

Après cette alerte qui fut vive, et durant laquelle Fleur-d'Épée vit sa vengeance prête à lui échapper ; quand cette crainte, qui s'éleva d'abord chez elle jusqu'au paroxisme, se fut évanouie, le contre-coup se fit sentir. Sa passion, si violemment mise en jeu par l'arrivée de l'escadre, se détendit ; il y eut en elle comme un affaissement; elle se trouva terre à terre, mesurant, pour la première fois peut-être depuis sa prison, toutes choses à leur hauteur, calme de toute la sécurité qui lui était revenue pour la vengeance, l'ajour-

nant à l'irrévocable moment qui ne tarderait pas, et bénissant Dieu de l'avoir reculé, puisqu'il avait en même temps retardé le retour de Montalan. Alors elle osa s'interroger elle-même, et considérer avec un regard que ne troublait plus le délire de sa raison, la plaie de son cœur où le souvenir d'Alain saignait toujours; et alors seulement, pour la première fois aussi depuis sa prison, elle se sentit volontiers aller aux larmes.

Le printemps était venu, mais dans ces latitudes peut-on appeler de ce nom la brûlante saison qui succède à l'hiver?

L'hiver lui-même n'est qu'un tiède printemps durant lequel les orangers gardent sur les branches leurs fruits qui ne s'y cueillent que février venu, et durant lequel, à Malte, on ne voit non plus jamais de glace. Une fois seulement pendant la première année du règne d'Emmanuel de Rohan, il s'en trouva, dans un des fonds de l'île, une feuille si mince, qu'on eut mille peines à la transporter jusqu'au palais du Grand-Maître, et ceux qui voulurent voir ce phénomène durent bien vite se hâter. Il n'y a donc à Malte que deux saisons, sans les intermédiaires, le printemps et l'été; comme il n'y a non plus que des jours sans les crépuscules du matin et du soir, des

jours et des nuits. C'est ainsi dans les régions du levant : le soleil s'élance dans son radieux empire dont il prend, d'un seul bond, possession, et après lui c'est la nuit noire. C'est ainsi qu'il en avait été dans la vie de Fleur-d'Épée : après un si beau soleil une obscurité subite et profonde, et elle y était demeurée. Mais cependant une sorte de crépuscule avait depuis quelque temps rendu les objets distincts devant ses yeux ; et ce qu'elle entrevoyait, c'était sa douleur immense, pour ainsi dire nouvelle, et sa perte irréparable.

On touchait donc aux premiers jours de l'été. Toutes choses dans la nature, s'épanouissant d'allégresse aux ardeurs de la saison nouvelle, semblaient, comme le soleil lui-même dans le ciel, s'élever et tendre vers quelque zénith ; elle seule se sentait morte et glacée quand toute créature de Dieu renaissait à la vie. En vain s'efforçait-elle par instants de relever les yeux et les bras vers la divine échelle que Jacob vit en rêve et le long de laquelle des anges descendaient et remontaient sans cesse ; hélas ! elle en est descendue et ne peut plus remonter, et tandis que tout là haut l'extrémité se perd dans un reflet des divines clartés, elle-même, aux derniers échelons, en-

trevoit déjà les ombres de la base et se sent refroidir aux ténèbres de la surface.

Jusqu'à cette époque elle n'était sortie de sa demeure que pour se rendre chaque jour à l'église prieurale de Saint-Jean, le visage toujours voilé, et toujours aussi, dans l'église, agenouillée devant la vierge de Philerme, non loin de la tombe du chevalier dom Garcez. Elle y voyait quelquefois revenir et prier une femme que, cinq années auparavant, elle y avait vue se courber avec larmes et sanglots, le jour où les ouvriers mosaïstes posèrent et scellèrent sous les yeux de Fleur-d'Épée l'écusson armorié au chevet de la tombe de dom Garcez. Chaque fois Fleur-d'Épée contemplait dona Olympia avec une indéfinissable curiosité. Cette tombe garde donc, elle aussi, un secret contre cette femme! mais la tombe est muette et dona Olympia le sait bien. Ce n'est plus du reste la femme accablée de douleur et de remords, pâle et exténuée, que Fleur-d'Épée vit un jour s'agenouiller avec désespoir sur ce pavé. Dona Olympia depuis lors, et on peut le voir, a fait sa paix avec Dieu, avec la madone, avec le souvenir de dom Garcez et avec sa conscience. Dona Olympia est remise en embonpoint, en repos et en sérénité. Cette seconde jeunesse qui revient quel-

quefois aux femmes, comme une journée d'été dans la saison d'automne, et qui alors encore éclaire des aspects charmants, lui est revenue avec le calme de son âme et sans doute avec la fin de ses regrets. Rien n'est beau comme ce qu'on aperçoit sous sa faldetta de ses bras et de ses mains quand elle égraine entre ses doigts son rosaire de corail ; rien n'est beau comme ce que l'on voit de ses yeux noirs et de sa grave pâleur d'Espagnole , quand elle élève son regard vers la madone. Puis, quand elle s'éloigne, après avoir baisé la balustrade d'argent et déposé son offrande dans le tronc de la vierge de Philerme , à la voir avec sa haute taille enveloppée de voiles noirs , avec la grandeur de son air et la solennité de sa démarche, menant après elle un bruit de chapelets, de rosaires et de vêtements de soie, on dirait la noble abbesse de quelque monastère royal : on le dirait, si ce n'étaient sa chaise, ses porteurs et sa livrée qui l'attendent à la porte de l'église, et dont le train dénote dans Malte la grande dame, la sœur du commandeur d'Alventosa.

Cependant , à cette époque des premières chaleurs , Fleur-d'Épée s'était prise à sortir quelquefois aussi vers le soir, et elle dirigeait volontiers ses pas vers les remparts du côté

de la mer. Ce fut d'abord comme un pèlerinage où elle prit une triste joie à rechercher son ancienne trace et celle des émotions qui, à ces mêmes places, lui affluaient jadis au cœur. La dernière fois qu'elle y vint, elle avait encore Alain. Que pensait-elle, et quels rêves de bonheur ! Chaque pierre de ces murs lui rappelait quelqu'une de ses pensées d'alors : ici elle avait songé à s'en aller de Malte, là au séjour de Béverlai, aux vergers du manoir, aux eaux vives qui la désaltéreraient; plus loin aux grands arbres dont l'ombrage rafraîchirait son front ; partout à l'amour d'Alain dont elle vivait alors enveloppée. Elle s'asseyait sur la plate-forme d'où l'œil aperçoit, au fond des cours du fort Saint-Elme, les casernes bâties par le Grand-Maître Pinto ; elle écoutait de là le bruit des armes, elle distinguait dans l'ombre l'uniforme blanc qu'Alain avait porté ; elle y demeurait de longues heures, et, plus d'une fois, lorsque les clairons du régiment de Malte lui jetèrent, au milieu du repos et de l'obscurité du soir, leurs derniers accents, il lui sembla comme autrefois que, porté sur cette plainte, un baiser d'Alain arrivait jusqu'à elle.

Quelquefois c'était la brise de mer qui lui apportait cette caresse. — O Méditerranée !

beau lac bleu qui t'endors sans jamais quitter la grève, immobile et réfléchissant le ciel comme la vie des heureux! tu ne connais donc pas les reflux de la grande mer océane! Cette île autour de laquelle les flots s'élèvent avec leur écume, qu'ils entourent de mille replis, au pied de laquelle ils bruissent de tous leurs gémissements, sera donc éternellement entourée de ce bruit de tourmente et d'amour! Pour moi donc, hélas! et pour moi seule, l'heure du reflux est arrivée! A présent, plus de mer amoureuse et caressante à mes pieds; mais, à sa place, le sable aride, le sable des grèves qu'elle a quittées, et je redemande en vain, isolée que je demeure, les murmures et les baisers de la vague qui s'est retirée loin de moi, et qui n'est déjà plus à mes yeux, tout aux extrémités de l'horizon, qu'une ligne d'azur perdue dans l'immensité du ciel!

Un soir elle s'était attardée sur cette plate-forme du rempart, et, sans qu'elle s'en fût aperçue, ce n'étaient déjà plus les heures de la soirée, mais celles de la nuit qui étaient survenues. La ville était devenue solitaire, et, par les rues que Fleur-d'Épée traversait à pas lents pour rejoindre sa demeure, aucun bruit ne se faisait plus entendre. Elle marchait,

recueillie en elle-même, la tête courbée sous les influences de cette nuit d'été, et les deux bras joints sur son cœur, comme pour y retenir la chère idole qu'elle invoquait. Tout à coup elle s'arrête, les bras lui tombent, une voix d'une angélique douceur a frappé son oreille, une voix qui part du palais que voilà, de ce balcon tout grand ouvert, où, derrière les rideaux qui retombent, on devine la clarté des bougies. Cette voix qui chante, c'est bien celle qu'elle a naguère entendue dans l'église de Saint-Jean, et qui depuis si longtemps y est demeurée muette.

Elle s'arrête, elle prête l'oreille, elle chancelle : cet air lui-même, c'est celui qu'Alain et elle avaient aimé à chanter ensemble, qu'eux deux seuls dans Malte devaient connaître, et qui l'a tant de fois obsédée dans la prison, air chéri, air fatal! Va-t-elle revoir la tache de sang? va-t-elle encore, oh! mon Dieu! comme dans la prison, recevoir au cœur le coup douloureux, le coup de glaive qui fait mourir?

Pâle, le cœur battant, l'âme en suspens, prête à s'évanouir, elle s'était appuyée contre le mur qui faisait face au palais. Cependant, après un repos qui ne fut que d'un instant, la voix reprit et chanta :

Ah ! quand, n'y prenant garde,
Ton regard si charmant
A son tour me regarde,
Me regarde longtemps,
Est-il, dans ce que garde
D'azur le firmament,
Quand ton œil me regarde,
Rien qui soit plus charmant?

Fleur-d'Épée défaillit, elle tomba à genoux sur le pavé, elle reposa sa tête et son front sur une borne de pierre qui se trouvait là.

— Alain, Alain, c'est bien l'air et ce sont aussi les paroles de ton lointain pays de Bretagne, les paroles que tu me chantais! Alain, vas-tu donc m'apparaître !

Mais en ce moment le rideau du balcon se souleva, une femme, dont elle ne put distinguer le visage, y parut, s'appuyant complaisamment sur le bras d'un jeune homme. Ce jeune homme, c'est un chevalier, celui qui a chanté, le beau Diacos sans aucun doute ! ils jetèrent un regard vers la voûte céleste où chaque étoile scintillait comme un œil de diamant, bientôt ils rentrèrent dans le salon, le rideau retomba et rien ne se fit plus voir ni entendre.

— Le beau Diacos ! répéta Fleur-d'Épée, et elle demeura longtemps le regard fixé vers le balcon avec une incroyable avidité.

Enfin, comme elle en détachait les yeux, elle aperçut auprès d'elle une vieille femme qui la considérait. C'était une mendiante qui s'était couchée en plein air et endormie contre la borne ainsi que le font en ce pays les pauvres gens, et que les exclamations de Fleur-d'Épée avaient peut-être réveillée.

— Ma mère, lui dit celle-ci, quelle est donc la femme qui demeure dans ce palais?

— Dona Olympia, répondit la vieille, dona Olympia de Séguardia, la sœur du commandeur d'Alventosa!

Fleur-d'Épée s'était relevée. Un moment immobile, elle écouta, sans paraître l'avoir compris, ce que lui avait répondu la vieille; mais aussitôt reprenant sa marche et s'éloignant à pas précipités :

— O mon Dieu, s'écria-t-elle sourdement, vous l'avez entendu : dona Olympia! dona Olympia qui aime et qui est aimée!

Puis, une fois qu'elle fut rentrée dans son logis, la même pensée occupa son esprit : — Dona Olympia est heureuse!

Alors et pour la première fois peut-être depuis bien des années, Fleur-d'Épée comprit qu'il y avait au dessus d'elle une région de bonheur, d'opulence et de splendeur dont elle était à jamais exilée. Ainsi, dans cette île,

il y a donc encore des femmes qui entendent à leurs genoux des paroles d'amour et qui se penchent vers leurs jeunes amants, avec des sourires et des baisers ; ainsi donc dona Olympia est de ce nombre ! quelle différence entre leurs deux destinées ! que n'a-t-elle pas fait cependant, dona Olympia? c'est elle qui la première a été coupable par haine contre la Gabrielli du vol énorme et sacrilège envers la madone de Philerme, et elle en a rendu le chevalier dom Garcez complice. Dom Garcez en est mort de regret sans doute, et dona Olympia vit, belle encore, heureuse et aimée d'un autre qui n'est plus dom Garcez. Oh ! oui, aimée du beau Diacos ! Et elle fait chanter pour elle cette voix qui n'avait jusque-là peut-être chanté que des louanges sacrées. Dona Olympia vole encore Dieu lui-même dans son église.

Mais elle Fleur-d'Épée, qu'a-t-elle fait pour être aujourd'hui déchue, condamnée à ne vivre que d'ombre et à ne sortir qu'en se voilant le visage comme une criminelle ?

Elle a aimé de toute la pureté et de toute la force de son cœur, sans vengeance alors contre personne, sans crime et sans sacrilège, celui que le ciel même avait créé pour son amour, et si elle a failli à cette destinée toute de jour et de lumière, c'est qu'un misérable

s'est jeté en travers de sa félicité, et d'un seul coup l'a frappée dans son amour, dans sa liberté, dans son honneur, c'est-à-dire, dans ce qui faisait sa vie.

Ainsi lui rentrait au cœur, avec le souvenir poignant de Montalan, l'ardeur de vengeance qu'elle avait un moment pu croire assoupie ; mais en même temps s'y joignait sans qu'elle pût se l'expliquer, un sentiment d'amertume et d'inexplicable envie contre dona Olympia.

Plus tard elle s'en rendit compte, et elle reconnut qu'il y avait dans le trouble où elle vécut ainsi trois jours durant, un pressentiment de l'évènement qui allait arriver dans sa vie.

Cependant, ni le lendemain quoiqu'il y eût fête, ni le jour qui suivit, elle n'ouït, à l'église prieurale de Saint-Jean, la voix qu'elle se croyait certaine d'y entendre.

Vers la fin de la troisième journée, comme elle était sortie un peu avant la chute du jour, et qu'ayant dirigé ses pas de ce côté du rempart qui domine le grand port, elle avait déjà dépassé le poste de combat de la langue d'Italie, à l'endroit, d'ordinaire isolé, où le rempart se rétrécit, vers la courtine de Notre-Dame de Liesse, il arriva que voyant venir un chevalier

à l'encontre d'elle, elle dut se ranger pour lui laisser place.

En ce moment, et par hasard, elle lève sur lui les yeux, mais que devient-elle, grand Dieu! ce chevalier qui passe, c'est lui, c'est lui-même, c'est bien lui, Alain, son cher Alain !

Elle a voulu jeter un cri, mais sa voix s'arrête et meurt inarticulée; l'œil fixe, les lèvres entr'ouvertes, elle demeure immobile et comme pétrifiée. Il s'éloigne, oh! c'est bien lui! même visage, même air, même taille, même démarche.

La commotion qu'elle en a reçue a été si forte, que tout, en elle, un moment a cessé de vivre: mais à présent que la réaction s'opère, il lui semble tout à fait qu'elle va mourir, elle s'affaisse sur le parapet du rempart.

— Mon Dieu, c'est lui ! mon Dieu, laissez-moi vivre !

Alors il lui sembla que son cœur se gonflait jusqu'à se rompre, un grand froid lui passa sur le visage, un sifflement inouï dans les oreilles, un nuage devant les yeux, une défaillance par tous les membres.

— Alain ! murmura-t-elle, Alain !

Et sans doute elle perdit le sentiment des choses, et ce fut long, car la nuit était venue quand elle revint à elle. Elle s'étonna, et se

relevant, pâle, la faldetta toute rejetée, les cheveux défaits, respirant à longue haleine, la brise plus fraîche, elle allait promener les yeux autour d'elle pour s'interroger elle-même, quand son premier regard rencontra avec effroi un homme qui, debout tout près d'elle, immobile et les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre qu'elle se tournât vers lui.

Dans sa terreur, elle ne put faire un pas pour reculer, mais elle rejeta en silence et lentement tout son corps en arrière.

— Ah ! s'écria-t-elle enfin et non sans frayeur dans son accent, ah ! Montalan !

Mais celui-ci, avec une amère confiance et un sourire seulement des lèvres :

— Oui, c'est bien moi, moi qui vous rends de nuit, aujourd'hui sur le rempart de Malte, la visite de nuit que vous m'avez faite, il y a quelque temps déjà, sur le balcon, à Messine.

Puis indiquant, d'un mouvement silencieux de la tête, la direction qu'avait prise en s'éloignant le jeune chevalier que venait de voir Fleur-d'Épée :

— N'est-ce pas, ajouta-t-il, qu'il est bien beau, mon jeune frère ?

Fleur-d'Épée se souvint, elle se rappela

qu'un chevalier, là, tout à l'heure, devant elle, avait passé, qui n'était autre que le beau jeune soldat qu'elle avait tant aimé, vêtu seulement d'un habit différent, de l'habit de chevalier.

— Votre frère! répéta-t-elle avec une expression où la surprise se mélangeait déjà de mépris.

— Eh! oui, vous dis-je! eh! ne le savez-vous pas? Rappelez-vous donc, je vous prie, que je suis le chevalier de Jocet. Que me fait ce nom de Montalan que vous vous obstinez à me donner! Je suis le chevalier Alain de Jocet, vous dis-je, reconnu comme tel par l'Ordre et par les Maltais, dans l'île et sur le continent. Dieu merci, j'ai fait mes preuves. A vous seule j'en avais promis une autre, une preuve vivante, et tout à l'heure vous l'avez vue, car ce jeune homme, lui aussi me reconnaît pour son frère ; et j'ai donc à présent, non pas seulement des preuves écrites, mais des preuves parlantes.

« Quoi, ma toute belle, vous n'y êtes pas encore! allons, allons! reprenons nos esprits. Par Saint-Yves de Bretagne, je vous croyais mieux versée que vous ne l'êtes dans la famille des Jocet. Cependant, je vous mets sur la voie. Quoi! ce nom d'Yves ne vous remet rien en

mémoire? N'avez-vous donc jamais ouï parler à quelqu'un d'un jeune frère ainsi nommé qui jusqu'alors vivait en Bretagne, d'un jeune frère qui devait être d'église et qui n'avait pu voir, par des motifs fort aisés à comprendre, son frère aîné qu'il mourait cependant d'envie de connaître?

— Quoi, le dites-vous bien? Yves de Jocet! Vous savez cela! — Yves de Jocet est effectivement en Bretagne et devait être d'église, et il n'avait jamais vu son frère. — Ah! depuis bien du temps je n'avais désormais pensé au jeune frère d'Alain. Il existe en effet, mais loin d'ici, bien loin de Malte. Dieu n'aurait pas permis qu'il vînt. On a prédit pour lui aussi qu'il lui arriverait malheur s'il passait jamais la mer. Pourtant, mon Dieu, serait-il vrai! Yves de Jocet! Mais non, vous dis-je, celui que j'ai vu, moi, celui que j'ai vu tout à l'heure, ce n'est pas Yves, c'est Alain de Jocet, Alain, vous dis-je, qui n'est pas mort, ou que Dieu lui-même a fait revivre d'entre les morts.

— Alain n'est pas mort! Ah! ma foi, Fleur-d'Épée, ma mie, s'écria Montalan avec un exécrable rire, si j'ai craint quelquefois un témoin de sa mort, c'était bien vous, et, sur ma parole, je ne m'attendais pas que vous

m'en donneriez ce soir le démenti. — Eh bien, non, vous avez raison, Alain de Jocet n'est pas mort, car Alain de Jocet c'est moi. Mais Yves de Jocet, aussi vrai que je suis là, c'est bien le chevalier que vous venez de voir passer tout à l'heure, et qui ressemble en effet à ce soldat du régiment de Malte dont vous parliez, qui lui ressemble à... à...

— A faire peur, Montalan ?

— Eh bien ! oui, à faire peur ! vrai, et pourquoi vous le cacherais-je à vous; quand je l'eus rejoint vers Rastadt, car vous m'avez fait courir jusque-là, quand je l'eus rejoint, qu'il fut prévenu, et qu'il arriva vers moi, les bras ouverts et en m'appelant son frère, je reculai de deux pas; je crus, tant la ressemblance est frappante, revoir ce soldat; je portai involontairement la main à mon épée.

— A votre épée ! c'est donc alors qu'il n'avait pas, lui non plus, la sienne au côté?

— Non ! il n'en porte pas : il est d'église. Mais tombez-vous des nues que vous ne sachiez cela, ma mignonne? Vous hantez la prieurale, et vous ne connaissez pas le beau Diacos ! On n'a d'yeux et d'oreilles que pour lui, m'a-t-on dit. Le beau Diacos ! c'est ainsi qu'on nomme mon jeune frère : c'est flatteur !

— Son jeune frère ! répéta à voix basse

Fleur-d'Épée et non sans horreur pour l'homme qui lui parlait ; mais en même temps une autre idée frappait son esprit : le beau Diacos !

— Du reste, la méprise ne fut que d'un instant : eh ! mais il ne suffit que d'un calcul de temps : quatre années depuis la mort du soldat, qui lui-même en avait passé trois au moins au service de Malte ; en tout, sept ans ! Vrai dieu, ma mie, la barbe aurait eu le temps de venir à votre galant ! et celui que vous venez de voir non seulement n'a pas l'âge du soldat de Malte que je rencontrai dans votre logis, il y a quatre ans, ce me semble ; mais il est peut-être même plus jeune que n'était, trois années auparavant, certain gentilhomme dont j'avais aussi fait la rencontre dans la ville de Marseille. D'ailleurs, à quoi bon? c'est assez jouer l'ignorance, et vous savez tout cela de reste.

Ce que disait cet homme s'était condensé insensiblement à l'état de nuage dans l'esprit de Fleur-d'Épée ; mais, au nom du beau Diacos qu'avait prononcé Montalan, un autre nuage aussi s'y était élevé, et, tous deux alors venant à se joindre, l'éclair en jaillit.

— Yves de Jocet ! s'écria Fleur-d'Épée.

Ce fut pour elle comme le ciel d'orage

quand il se déchire et que soudain il laisse voir une traînée de flamme : ce cri fut comme celui de la mère qui, du milieu de ses violentes douleurs, salue le nouveau-né.

Elle n'était plus au discours de cet homme qui parlait toujours, mais toute à la lumière qui s'était faite devant ses yeux. Yves de Jocet ! le beau Diacos ! Et de ces deux éléments divers qu'elle mélangeait à présent ensemble, une lueur soudaine s'élevait qui lui semblait monter jusqu'au ciel et devant laquelle elle allait volontiers tomber la face contre terre ; Dieu lui apparaissait comme aux jours de la terre promise, au milieu des flammes du buisson ardent.

Au bout de quelque temps, Montalan, las de parler sans qu'elle l'écoutât, eut un intervalle de silence durant lequel il la considéra avec un regard inexprimable ; puis, se rapprochant d'elle :

— N'est-ce pas, répéta-t-il, qu'il est bien beau, mon jeune frère ?

— Lui, votre frère ! Ah ! l'exécrable monstre que vous êtes ! Non ! vous n'oseriez pas le souiller de ce nom ! vous n'oseriez pas le lui entendre dire ! — Assassin que tu es, va-t-en te laver du sang d'Alain ! — Ah ! vous me faites horreur ! Yves de Jocet m'entendra, je

lui dirai : « Gardez-vous de cet homme, il cache un abîme de crimes sous sa croix de chevalier, il cache sous ses paroles de faussaire l'âme et l'extraction d'un misérable, et, dans le fourreau de son épée, les dernières gouttes du sang de votre frère, que je l'ai vu assassiner, de sa main, sous mes yeux. »

— Sous vos yeux et dans vos bras, vous pourrez ajouter cela. — Mais on n'aime jamais la veuve d'un frère, quand il y a eu du sang de ce frère sur elle. Il ne vous aimera donc pas, et vous, vous l'aimez déjà, ce jeune homme! C'est donc vous-même que vous punirez. — Mais d'abord il ne vous croira pas. Le meurtre du soldat de Malte est de votre fait : la punition du Grand-Maître de Rohan est là pour le prouver. — Oh ça! Fleur-d'Épée, ma mie, vous en serez donc toujours aux menaces avec moi? A Messine, vous êtes venue me menacer du Grand-Maître, du Conseil, de l'Égard, que sais-je encore! Je vous ai répondu ce que vous savez. Aujourd'hui, vous en êtes à me menacer de ce jeune frère, et je vous réponds ceci : Vous m'avez donné droit de vie et de mort sur lui, et je vous en remercie. Si vous lui parlez contre moi, si même vous lui adressez la parole, et je le saurais bientôt, je parlerai contre lui. Vous ne

ressusciterez pas Alain, et vous perdrez celui-ci.

— Je vous ai donné droit de vie et de mort sur Yves de Jocet, sur le beau Diacos! A qui donc parlez-vous à cette heure? Me trompé-je, ou vous ai-je bien entendu?

— Vous ne vous trompez pas, et vous m'avez fort bien entendu, car à présent vous m'écoutez. N'êtes-vous pas venue jusqu'à Messine pour m'épier et pour me dire que le chevalier de Jocet, celui qui est d'église et nouveau venu dans l'île, venait d'en partir avec une mission secrète, et qu'il portait sur lui un acte d'importance suprême qu'il devait remettre à l'empereur? Ne m'avez-vous pas dit mot à mot quels étaient les termes mêmes de cet acte?

Fleur-d'Épée ne répondit rien, mais elle eut un frisson devant le calme de Montalan, comme devant un péril qu'on ne connaît pas encore, mais dont on sent l'imminence.

— Que vous ai-je dit, moi? continua-t-il: que vous n'auriez pas cet acte, et j'ai dit vrai; que vous ne m'attendriez pas longtemps à Malte, et m'y voici. Mais je comptais revenir tenant en mes mains l'acte dont il s'agit, et je ne l'ai pas; et voilà néanmoins ce qui me donne pouvoir de vie sur ce jeune homme, et pouvoir

de silence sur vous-même. Comprenez-vous à présent, Fleur-d'Épée, pourquoi je vous ai d'abord remerciée ?

Puis, comme elle ne répondit rien encore, il ajouta ceci :

— Ah! faut-il donc tout vous dire? Eh bien! je ne l'ai pas cet acte, parce que mon jeune frère ne l'avait plus; et lui-même ne l'avait plus, parce qu'avant même de partir de Malte, il l'avait livré à une personne que je sais. Autrement j'y aurais mis bon ordre, et j'avais fait toute diligence pour atteindre le jeune homme avant qu'il n'arrivât à Vienne. Cependant j'arrivais trop tard. Oh ! il m'a épargné les questions, il était si malheureux, si désespéré, il avait un secret qu'il ne pouvait confier qu'à son frère, il voulait se tuer. Je l'ai prié d'attendre. Comme pas un de la députation n'avait connaissance de ce message secret, nous sommes allés avec les autres jusqu'à Rastadt, et nous sommes revenus ensemble. Vous m'aviez dit vrai, le jeune homme ignore de quelle importance était le pli dont il était porteur. Il croit n'avoir manqué qu'à son devoir; mais il a compromis plus que la vie du Grand-Maître. Celui-ci pense que son acte est entre les mains de l'empereur d'Autriche, et l'empereur, de son côté, attend

encore le messager. Au premier mot de ma part, le Grand-Maître se fera justice.

— Le Grand-Maître, interrompit Fleur-d'Épée avec une résolution qu'elle n'avait point dans l'âme, ne pourra faire un procès devant l'Égard au chevalier Yves de Jocet, pour un manquement qui, dévoilé dans son but, perdrait infailliblement le Grand-Maître lui-même.

— Non, le Grand-Maître ne fera pas de procès. Personne que vous n'aime le bruit, ma toute belle. Mais le Grand-Maître, en vertu de l'obédience, fera partir de l'île le jeune chevalier de Jocet; il lui donnera quelque mission pour Trieste, par exemple; et comme du même coup le chevalier Yves de Jocet a livré le secret de l'empereur, il se rencontrera à Trieste quelqu'un pour le recevoir au débarquement, quelqu'un en dignité, le prévôt Maffei peut-être; il se trouvera aussi que le chevalier Yves de Jocet sera venu en Autriche, tout exprès, pour y faire de la propagande révolutionnaire, et, sans autre explication, le prévôt Maffei le conduira sous forte garde dans quelque bonne forteresse, comme en possède l'Autriche, et qui, pour leur parfait silence, valent, je vous le jure, la prison des Plombs

que j'ai vue de mes yeux dans la ci-devant seigneurie de Venise.

Il s'arrêta un moment, puis, jetant un coup-d'œil en dessous sur Fleur-d'Épée, comme pour jouir de l'effet de ses paroles :

— Du moins, reprit-il, si je ne tiens pas l'acte, je tiens le secret. C'est à vous que je le dois, et voilà pourquoi je vous ai tout à l'heure remerciée. Mais vous ne me demandez pas à qui il a livré son message avant de partir de Malte ? — Je vous ai promis de tout vous dire ! —Il l'a livré et remis tout scellé, comme il était, à une femme qui est ici l'âme et la tête de la brigue d'Espagne, et qui avait donc un intérêt immense à s'en saisir ; il l'a livré par amour, poursuivit-il en appuyant sur ce mot comme pour en faire un poignard et l'enfoncer dans le cœur de Fleur-d'Épée, il l'a livré à une femme qui l'aime ! Et si vous voulez en savoir plus long, allez demander le reste à dona Olympia.

Dona Olympia ! Ah ! oui, le misérable dit vrai, dona Olympia aime le beau Diacos, et elle en est aimée. L'autre soir, Fleur-d'Épée les a entendus quand ils chantaient d'amour ensemble ; elle a entendu Yves de Jocet adresser une à une à cette femme les paroles de ce même air qu'Alain, hélas ! savait aussi. Mais

les derniers mots, sans doute, ils les ont dits bien bas, car elle ne les a pas entendus; et quand ils ont paru sur le balcon, le regard qu'ils ont élevé vers le ciel était bien celui qu'y jettent les heureux, comme pour mesurer la distance qui les sépare de Dieu.

Cependant Montalan parlait encore :

— Vous le voyez bien, vous auriez tort de vous heurter à moi : à Messine, il y allait, je vous l'ai dit, de votre perte; aujourd'hui, je vous le prouve, il y va de votre perte encore, et, de plus, de celle de ce jeune homme. Ainsi donc vous ne parlerez pas. Et pourquoi, d'ailleurs, m'en voudriez-vous? Serait-ce à cause de ce soldat qui vint s'enferrer de lui-même au bout de mon épée? Eh! mon Dieu! quatre années ont passé, et vous avez bien eu le temps d'oublier ces amourettes de garnison! Serait-ce à cause de la prison? Hélas! il y avait raison d'État, je l'ai moi-même entendu dire à feu mon oncle, le Grand-Maître de Rohan, qui n'était, il faut l'avouer, quoique je n'aie pas à m'en louer, rien moins qu'un tyran. D'ailleurs, ma toute belle, si vous aviez si fort à cœur votre galant en uniforme, en voici un autre tout pareil que je vous présente à sa place, un autre qui lui ressemble traits pour traits, non pas à faire peur, ainsi que vous

l'avez dit, mais à faire plaisir, en vérité ; et qui, en outre a le mérite, c'en est un grand, de n'avoir pas quatre années de plus, mais trois années de moins, et qui vous fera plus honneur que le premier, par saint Jean ! car celui-ci porte, non pas l'uniforme des soldats de Malte, mais l'habit de chevalier. — Ah ! le sang est beau dans la famille des Jocet ! Mon jeune frère est d'une figure à ravir, et, de plus, comme disent les vieilles dames, fait à peindre ! Et puis, tenez, rien n'est jeune et charmant comme les expansions de ce beau Diacos ! J'en sais quelque chose, moi qui suis son frère, son frère qu'il aime tant ! Heureuse et bien heureuse la femme qui sera aimée de lui ! Fleur-d'Épée, je vous conseille d'en essayer.

Ici Montalan se tut, soit qu'il attendît une réponse de Fleur-d'Épée, soit qu'il voulût observer l'effet de ses paroles ou leur laisser le temps de pénétrer dans son esprit ; mais bientôt il reprit :

— Allons, Fleur-d'Épée, nous ferons notre paix, n'est-ce pas ? et vous me rendrez ce bijou, ce bijou que vous savez ? ce n'est pas qu'il vaille grand prix, mais autant vaut-il qu'il soit entre mes mains que dans l'endroit où vous le tenez caché. Car vous le tenez caché, n'est-

ce pas? Vous me l'avez dit à Messine ! d'ailleurs ne me l'eussiez-vous pas dit, je devrais le savoir : il ne vous a point été pris dans la prison, car il eût été rendu à la vierge de Philerme ; d'un autre côté vous ne l'avez pas livré vous-même, et sans doute non plus vous ne l'avez pas jeté dans la mer, puisque vous en voulez faire une preuve contre moi. Ainsi donc il est en lieu sûr.

Le silence que garda Fleur-d'Épée lui sembla une confirmation de plus.

— Serait-ce par hasard, Fleur-d'Épée, qu'il vous resterait des scrupules, et que vous vous fassiez un épouvantail de ce mot de sacrilège ? Eh bien ! sachez-le, — car je n'ai pas perdu mon temps à Rastadt, j'y ai eu plus d'une entrevue avec les plénipotentiaires du directoire, — sachez que ce n'est pas à l'église de Saint-Jean que vous ferez tort, en me le donnant, mais aux Français qui vont venir. Oui, ils seront ici, avant qu'il soit peu de temps, maîtres de Malte, et maîtres aussi de l'église de Saint-Jean, maîtres donc de son trésor. Ah ! si la ville est bonne à prendre et bonne à garder, il leur fera bon aussi mettre la main sur le trésor de l'église de Saint-Jean. Quelques perles de plus ou de moins y prendront-ils garde ! Morbleu, que je me suis applaudi

d'avoir causé jadis de tout cela avec le vieux bailli de Manosque! Combien de questions ne m'ont-ils pas faites sur le nombre, la valeur et la richesse des objets précieux que renferme Saint-Jean de Malte! mais j'ai eu réponse à tout, je savais tous les objets d'or et d'argent, je leur en ai énuméré toutes les pierreries, j'ai compté tous les joyaux, j'ai dit toutes les richesses. Aussi il faut voir comme le directoire en est alléché ! si quelque jour Malte est prise par messieurs les Français, elle le devra peut-être à l'avidité qu'ils ont de son riche trésor, auquel ces imbéciles de chevaliers n'osent toucher, même de la pensée, malgré leur ruine ; et qu'ils feraient bien mieux de vendre et de convertir en écus d'or pour se mettre sur un bon pied de guerre, payer de bons soldats et se bien défendre. Mais, Dieu merci ! ils n'en feront rien. Après tout à chacun sa part ! aux Français la leur, à nous deux la nôtre, n'est-ce pas, Fleur-d'Épée ?

Cette fois elle jeta sur lui un regard de profond mépris.

—Vous me direz, n'est-ce pas, et le ton de sa voix suppliait, ce que sont devenues les perles de la madone ?

Fleur-d'Épée hésita une minute, mais

comme poussée par un mouvement qu'elle ne put retenir :

— Allez le demander, lui répondit-elle, à doná Olympia.

Montalan la regarda avec ébahissement :

— A dona Olympia, se répéta-t-il à lui-même? dit-elle vrai et serait-il donc possible!

Puis, voyant bien qu'il n'obtiendrait rien d'elle cette première fois, il lui dit un adieu qu'elle ne lui rendit pas, et il s'éloigna dans la même direction qu'avait précédemment suivie le beau Diacos.

A peine eut-il disparu qu'un autre homme sortit d'une guérite en pierre qui se trouvait à cet endroit sur la courtine. Les remparts de Malte en sont ainsi semés, mais un grand nombre, comme il arrive en temps de paix, étaient vides de sentinelle. Celle-ci se trouvait de l'autre côté de Fleur-d'Épée, mais trop loin d'elle pour qu'on y fût à portée de la voix : cet homme c'était Guido.

— Ah! Calcédonio, dit-elle, en se suspendant à son bras, vous venez bien à point : soutenez-moi, mon ami, pour que je regagne la maison, car je me sens toute défaillante.

Hélas ! à Guido toute estime et toute confiance, tout ce qui peut se donner de saint et de tendre, excepté l'amour.

— Fleur-d'Épée, s'écria Guido, que se passait-il donc, et que vous disait ce chevalier ! cette voix, dont quelques éclats sont venus jusqu'à moi, oh ! cette voix ne m'est pas inconnue et me reporte à un étrange et bien fatal souvenir.

« Fleur-d'Épée, je vous avais suivie ce soir, pardonnez-moi, je le fais ainsi chaque fois que vous sortez à ces heures où vient la nuit, j'ai tant d'inquiétudes et tant de crainte que quelque malheur ne vous arrive ! — Je vous avais suivie, et, vous ayant vu prendre la direction du poste d'Italie, j'ai coupé par un aûtre chemin et je vous attendais vers la porte de Marine, bien sûr alors de vous y voir passer. Enfin, comme vous ne veniez pas, je me suis avancé à votre rencontre. Au détour de la courtine, je vous ai vue tout affaissée sur le parapet : un homme, un chevalier qui me tournait le dos était là, et semblait vous contempler. Je me suis jeté sans qu'il me vît dans la guérite que voilà. J'étais tout près de vous. Il vous parlait bien vivement. Au moindre geste d'insulte, je me serais jeté sur lui. Fleur-d'Épée, que vous disait-il donc?

— Venez avec moi jusqu'au logis, Guido, le temps viendra bientôt, où j'aurai à vous raconter d'étranges choses.

II.

Le lendemain vers le milieu du jour, dona Olympia était assise dans un des salons de son palais de la Strada-Forni, qui avait été aussi le palais de son frère, le commandeur d'Alventosa. Rien de si légitime que cet héritage, car les statuts qui voulaient que la dépouille, c'est-à-dire la fortune de tout chevalier mort, fît retour au sacré trésor, avaient permis que les membres de l'Ordre pussent disposer, par testament, des maisons qu'ils bâtiraient dans la cité Valette. Ce fut là une des mesures que prit le Grand-Maître

Pierre de Monte, pour favoriser la transmigration du couvent, quand il fallut, malgré bien des résistances, faire quitter aux chevaliers la résidence de la cité Victorieuse, pour venir habiter la ville qu'avait fondée le grand la Valette.

Mais si les statuts n'exceptaient de la dépouille que les maisons bâties dans la cité Valette, il se trouvait mille arrangements pour frustrer du reste le sacré trésor. On le devinait dans le palais de dona Olympia, à la somptuosité qui n'y avait en rien changé depuis la mort de son frère le commandeur. Bien des chevaliers avaient recours à ces arrangements, et l'on sait qu'un grand-maître, le grand-maître espagnol Jean de Homédès, ne craignit pas, à cet égard, de se montrer publiquement prévaricateur : Jean de Homédès, le seul peut-être indigne de ce haut rang, qu'ait eu à sa tête, durant sept cent cinquante ans d'existence, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; le seul avec celui que la langue d'Allemagne venait cependant de donner à l'Ordre, et qui régnait aujourd'hui !

Dans le désastre et la ruine qui avaient frappé les chevaliers des langues de France et d'Italie, ceux d'Espagne n'avaient en rien souffert : et la magnificence qu'ils étalaient

encore, semblait une insulte à la ruine de leurs frères. Quelques-uns cependant s'étaient montrés généreux et secourables; mais leurs prétentions à absorber dans leur sein toutes les dignités qui étaient l'apanage des trois langues de France et les premières de la Religion, avaient exaspéré contre eux les chevaliers des trois langues dépouillées. Parmi ceux-ci, le plus fécond en récriminations était bien le vieux de bailli de Manosque.

Nul mieux que lui ne connaissait et ne savait rappeler plus à propos toutes les mutineries, les querelles, les actes d'insubordination, et les prétentions qu'avaient soulevées dans le couvent les chevaliers des deux langues de Castille et d'Aragon. Leur orgueil depuis la donation de Malte, faite à l'Ordre par Charles-Quint, leur tyrannique prétention, sous Jean de Homedès, de tout soumettre à l'ascendant de la maison d'Autriche, leurs irrévérences envers les deux plus glorieux Grands-Maîtres Villiers de l'Ile-Adam, et Parisot de la Valette, leur turbulence sous leurs successeurs, jusqu'à en venir à des prises d'armes : il n'ignorait de rien. C'étaient eux qui sur la vieillesse du grand la Valette ne craignirent pas de semer, contre l'illustre vieillard, des pasquinades par la ville; et comme

quelques-uns avaient été pour ce fait privés de l'habit, ils se mutinèrent ensemble, allèrent en grosse troupe au palais, parlèrent au Grand-Maître lui-même audacieusement et sans respect, jetèrent par les fenêtres l'écritoire du conseil, dont se servait le vice-chancelier pour écrire la publication des sentences, après cela se dispersèrent, et les plus coupables s'enfuirent en Sicile.

Voilà leurs faits, dans les temps de force; qu'attendre donc de ces chevaliers d'Espagne, dans le temps de faiblesse où en étaient venues les autres langues?

De là des réflexions bien amères pour le bailli de Manosque. Verrait-il de ses yeux passer aux langues de Castille et d'Aragon la dignité de Grand-Commandeur qui appartenait à la langue de Provence, celle de Grand-Maréchal qui était à la langue d'Auvergne, celle de Grand-Hospitalier qui était à la langue de France; et, avec ces dignités, les beaux privilèges qui y étaient attachés : la surintendance de l'artillerie et la présidence du trésor, la garde de l'étendard et le commandement en mer sur l'amiral même de la Religion, la juridiction du grand hôpital de Saint-Jean.

— Messieurs, disait-il souvent aux cheva-

liers d'Espagne, souvenez-vous que les premiers hospitaliers ne possédaient point de biens uniquement attachés à telle ou telle langue, mais que tous furent d'abord en commun, et consacrés en totalité et indistinctement aux besoins des hospitaliers et à ceux des pauvres et des malades; souvenez-vous que les trois langues de France ont fourni à elles seules les deux tiers du revenu du commun trésor, et cela pendant des siècles; souvenez-vous que la langue d'Angleterre ayant été éteinte par le schisme, non seulement on conserva son nom dans l'Ordre où elle fut toujours représentée, quoiqu'absente, aux élections des Grands-Maîtres, mais que dans la nouvelle ville on lui réserva son poste de combat sur le môle, du côté du Bourg, et dans l'église de Saint-Jean, sa chapelle, comme aux autres langues, sans qu'aucune osât jamais, dans la crainte de se manquer à soi-même, s'emparer du titre de Grand-Turcopolier qui avait appartenu au chef de la langue éteinte.

« Mais le Grand-Maître, ajouta-t-il, se le réserva dans ses attributions pour le donner honorifiquement à quelqu'un de ses premiers officiers, afin que le souvenir n'en mourût pas : jusqu'au jour où nous avons vu la nouvelle langue bavaroise venir aux lieu, place et digni-

tés de la langue Anglaise, et encore s'est-elle appelée langue Anglo-bavaroise, de la moitié du nom de la première. Cependant, Messieurs, il y avait alors deux cent quarante-huit ans depuis le schisme et la perte des biens d'Angleterre; tandis qu'il y en a six à peine depuis que nous avons perdu nos biens en France: ne vous hâtez donc pas de nous dépouiller si vite de nos dignités. Laissez passer la rébellion de France, nous recouvrerons là-bas ce que nous y avons perdu, et peut-être avant qu'il soit peu.

Tel était encore l'espoir du bailli de Manosque, telles étaient ses préoccupations et ses plus vives alarmes : les prétentions des langues d'Espagne. Ni lui, ni les autres anciens dignitaires de l'Ordre n'auraient pu croire que l'existence même de l'Ordre fût en péril, et que le commandement de s'emparer de Malte fût déjà donné au général Bonaparte, et signé par le Directoire (1).

Mais quels que fussent les griefs du bailli contre ceux d'Espagne, ils n'allaient pas jusqu'à l'éloigner des habitudes de confiance et d'intimité qu'il avait prises depuis longtemps chez dona Olympia, et il continuait de s'y rendre invariablement chaque jour.

A voir passer le vieux seigneur, nul dans

Malte ne pouvait s'apercevoir des changements survenus dans sa fortune : c'était toujours le même soin dans sa personne, la même recherche de linge, la même propreté de vêtements, le même œil de poudre sur ses cheveux, le même jonc à pomme d'or ; mais l'on savait qu'il y avait eu de grandes réformes dans sa maison, et que de tous ses gens il n'avait plus auprès de lui qu'un seul vieux et fidèle valet de chambre. Du reste, jamais une plainte ne lui échappait ; et ce respect de silence qu'il se gardait à lui-même, avait conservé entier celui que chevaliers et Maltais lui portaient.

— Monsieur le bailli, lui disait ce jour-là dona Olympia, mais avec plus d'intérêt qu'on n'en met à une conversation ordinaire, puisque nous sommes ici seuls, répétez-moi donc ce que vous me disiez l'autre soir du monastère de Sixène, au royaume d'Aragon.

— Eh ! Madame, ce n'est pas seulement à Sixène en Aragon, où à Algaira en Catalogne, ou bien à Hévora en Portugal que se trouvent des maisons de dames chanoinesses de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Nous en avions deux en France dans la province de Quercy, et une autre dans la ville de Toulouse ; de plus, dans ces dernières années, quand

monseigneur le feu Grand-Maître de Rohan réunit au nôtre l'Ordre de Saint-Antoine de Vienne, il consentit à céder la maison abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné, et le montant de son revenu, pour en doter un chapitre de chanoinesses maltaises : il avait en vue d'être agréable à la reine de France, car c'était une fondation que notre infortunée reine désirait ardemment.

Le bailli fit un profond soupir et reprit :

— L'institution des religieuses damoiselles de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem est soumise aux preuves nobles comme la nôtre, elle est aussi ancienne que la nôtre, et remonte aux temps de la Terre-Sainte, c'est-à-dire...

— Le costume de ces dames chanoinesses est fort beau, n'est-ce pas, monsieur le bailli? La robe en drap rouge avec la croix octogone en toile blanche sur le cœur et en or sur la poitrine, le manteau noir à bec, à manches ouvertes sans plis, couvrant les épaules et l'avant-bras, et orné sur l'épaule gauche de la croix de toile blanche à huit pointes, en signe des huit béatitudes. Un anneau d'or au doigt, sur lequel la croix de Malte est émaillée de noir et de blanc...

— Oh! si vous m'en parlez, belle dame,

pour les magnificences, c'est à Sixène en Aragon, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, qu'il faut surtout les rechercher. Le monastère fut fondé....

— Passons outre sur la fondation, monsieur le bailli, sur la reine Sancha, femme d'Alphonse II roi d'Aragon, qui y prit l'habit ; sur la princesse Blanche, fille de Jacques II d'Aragon, qui y fut professe...

— Professe et Grande-Prieure, et c'est depuis elle que la Grande-Prieure a toujours conservé sept religieuses autour d'elle, dont l'une est la Custode qui reçoit les étrangers et leur fait les honneurs ; l'autre est la Camérière qui sert la Grande-Prieure en sa chambre ; l'autre la Coupière, qui lui sert à boire et fait la crédance; l'autre, la Répostera, et ainsi de suite pour les différents offices domestiques. Le monastère est un lieu spacieux et ceint de murailles en forme de forteresse. Je le tiens du commandeur d'Alventosa lui-même, feu votre cher frère. Mais la Grande-Prieure a son palais à part et en dehors, et il est accommodé de salles et de chambres tapissées selon la saison, et fort magnifiquement ornées. Le fond de la grande salle est relevé de quelques degrés couverts de tapisseries d'Alexandrie et de vingt-cinq ou trente carreaux de velours

cramoisi, où les dames assistantes de la Grande-Prieure siègent, avec toute gravité, autour d'elle. Elles sont en tout environ soixante, qui doivent être de maisons notoirement si nobles et si illustres qu'elles n'aient pas besoin d'en faire des preuves.— Je n'aime pas cela. Les preuves ne sont jamais de trop que pour ceux qui ne les peuvent fournir. — Quand la Grande-Prieure meurt, on lui fait des obsèques fort solennelles pendant sept jours; puis après, l'on rompt le sceau de ses armes.

— Non, monsieur le bailli, non, ne parlons pas de la mort, mais bien plutôt de l'élection de la Grande-Prieure.

— L'élection se fait de l'autorité du Grand-Maître qui met l'élue en possession, et à qui elles offrent à chaque mutation un vase d'argent en reconnaissance de supériorité. Le Grand-Castellan d'Emposte ou un commandeur de l'habit se trouve à Sixène au temps de l'élection, il mène l'élue en la soutenant par dessous le bras jusqu'à son siége, et la met en possession de l'église et du palais. Elle a le titre de seigneurie et porte la grande croix de l'Ordre en sautoir sur la poitrine; elle parcourt ses terres avec ses dames assistantes; elle se trouve aux chapitres provinciaux de

l'Ordre en Aragon, elle y a sa séance et sa voix après le Grand-Castellan d'Emposte, et sa portion canonielle qu'on lui envoie de l'église cathédrale. Elle a dix prêtres pour son église et un prieur, auxquels elle donne l'habit d'obédience. Elle pourvoit aux bénéfices dans toute l'étendue de ses terres ; chaque jour on distribue aux pauvres des aumônes que l'on fait doubles aux religieux ; enfin ces dames font leur service en grande parade et tout d'une même façon depuis quatre cents ans : elles assistent au grand office, ayant chacune un long cordon sur leurs manteaux, et à la main un sceptre d'argent.

— Un sceptre d'argent ! répéta dona Olympia ; puis, sortant de dessous quelque dentelle son bras, dont la forme et la blancheur étaient parfaites, elle le croisa distraitement sur l'autre, et demeura quelque temps ainsi plongée dans les idées que ce récit lui faisait naître.

— Monsieur le bailli, sauriez-vous me dire si le prieur de Sixène officie avec la mître et la crosse?

— Je le crois, répondit le bailli de Manosque, je le crois. C'est un privilège que possèdent les prieurs de quelques maisons de notre Ordre, notamment celui du Bailliage de Saint-

Jean de Corbeil, en l'Ile de France, et je ne doute pas que le monastère dont nous parlons....

— Ne m'avez-vous pas dit, l'autre jour, monsieur le bailli, qu'il y a aussi un gouverneur au monastère de Sixène et que c'était toujours un seigneur de qualité?

— Sans doute! Ce fut la reine Sancha qui dota cette maison de plusieurs juridictions, dont elle tient encore neuf, et d'un gouverneur qui est communément un des principaux barons d'alentour; on l'appelle le *Justitia major*.

— Eh! bien, monsieur le bailli, je ne vous ai pas entretenu de tout cela sans dessein. Sachez donc que je suis à la veille, moi qui vous parle, de devenir Grande-Prieure de Sixène.

Le bailli de Manosque la regarda à deux fois, et comme elle soutint ce regard avec une assurance triomphante :

— Expliquez-vous de grâce, dit-il, car vous me voyez anéanti du fait que vous me dites là. Vous, Madame, Grande-Prieure de Sixène! Ce n'est pas que vous ne soyez de naissance à prétendre à ce haut rang, mais jusqu'à ce jour vous n'êtes pas encore chanoinesse, et vous ne faites partie, que je sache, en aucune autre manière de la maison de

Sixène pour y être élue Grande-Prieure.

— On m'y fera recevoir et élire d'autorité, comme le fut autrefois la princesse Blanche d'Aragon, dont vous parliez tout à l'heure, et celui qui sera alors Grand-Maître de Malte n'aura garde de me refuser l'investiture; car c'est moi qui lui aurai placé le barreton sur la tête.

— D'honneur, reprit le bailli d'un air de surprise croissante, vous avez là un langage si entortillé que je ne me crois pas fait pour le deviner!

— Eh! bien, alors je m'explique: Ferdinand de Hompesch est au moment d'être dépossédé et déposé. Je puis vous dire cela à vous, monsieur le bailli, qui ne lui avez pas donné votre voix.

— Il était en effet le premier de sa maison, murmura le bailli de Manosque, qui ait pu faire les preuves de Malte! Mais comment, et pourquoi serait-il déposé? Il est vrai que les chevaliers espagnols se mutinèrent, il y a deux cents ans, contre le Grand-Maître Jean de la Cassière, sous raison qu'il dormait toujours au conseil, et ne semblait veiller autre part que pour tourmenter les chevaliers; il est vrai qu'ils en vinrent jusqu'à l'emprisonner, et à le conduire devant le Pape: mais Rome

leur donna tort. D'ailleurs, nous ne sommes plus au temps de la Cassière. Son altesse Éminentissime ne sommeille pas, que je sache, au conseil, et ne tourmente personne, pas même les Jacobins français qui fourmillent dans l'île.

— Non, mais ses adversaires ne sommeillent pas non plus. Tant pis pour lui s'il s'est fait élire à l'encontre des langues d'Espagne, qui portaient le prince de la Paix! tant pis pour les chevaliers de France, s'ils sont ennemis de ceux d'Espagne, et ennemis du gouvernement français! l'Espagne est à présent étroitement unie à la France, et ni les chevaliers de la langue d'Aragon, ni ceux de Castille, ne prendront les armes contre une flotte française, s'il en paraissait quelqu'une devant l'île.

— Eh! mon dieu, madame, à qui le dites-vous? on l'a bien vu quand l'amiral Brueys a paru devant Malte, avec des intentions assez peu déguisées : une grande portion de la partie espagnole n'a pas rougi de déclarer qu'en cas d'attaque de la part des Français, elle ne pouvait prendre part à la défense, attendu que le gouvernement d'Espagne est l'allié de celui de France.

— C'est qu'ils savaient bien que Brueys

leur était favorable. Mais Brueys reviendra. Ce qui a été manqué alors réussira cette fois. Il y aura un mouvement à la faveur duquel Hompesch sera déposé. Car cette fois aussi, il y aura des motifs valables et des preuves à l'appui.

— Mais quels motifs, mais quelles preuves ?

— Des preuves de trahison, peut-être ?

— Ah ! vraiment, voilà du neuf !

— Qu'il vous suffise, monsieur le bailli, de savoir que je sais où les prendre, que je les ai en mains, que c'est moi qui donnerai ainsi l'investiture de Malte au prince de la Paix, et lui qui me donnera en échange celle de la maison de Sixène. C'est déjà tout convenu !

— Fasse le ciel, s'écria le bailli, que je ne sois pas destiné à voir dans notre Ordre une pareille tentative, qui ne serait, hélas ! rien moins qu'une révolution !

— Il n'y aura jamais de révolution à Sixène, monsieur le bailli, et bientôt le séjour de Malte ne sera plus tenable pour les chevaliers des langues de France. Moi Grande-Prieure, il me faudra un gouverneur, homme de naissance et de qualité, pour mes neuf juridictions; il me faudra de plus un prieur

pour mon église. — J'ai fait mon choix, et faut-il vous le dire?

Le bailli prêta l'oreille d'un air chagrin.

— Le gouverneur, qui porte le titre de *Justitia-major*, ce sera vous! le futur Prieur de notre Eglise, ce sera votre jeune protégé, le chevalier Yves de Jocet!

Cette déclaration ne produisit pas l'effet qu'en avait attendu dona Olympia.

— Quoi, dit-elle, me refuseriez-vous?

Et baissant les yeux, elle joua un attendrissement léger, mais qui ne sortit pas de la dignité, en un mot, tel qu'il convient aux personnes de haut rang, qui ne doivent pas s'affliger comme le commun des mortels.

Le bailli de Manosque, après quelque silence, lui répondit d'un ton paisible:

— Je ne serai jamais d'Espagne, madame, quoique je sois le plus humble de vos serviteurs, et je n'irai jamais sans doute à Sixène. Je suis bien vieux. Je dois vivre ce qui me reste de jours et mourir à Malte. Il y aura bien encore un dernier coin non rempli, dans l'église de Saint-Jean, pour que j'y trouve la place de ma tombe. Tout ce que je désire, c'est d'y reposer pour toujours et de fermer les yeux avant que les révolutions ne gagnent aussi notre île. Voyez-vous, j'ai déjà trop vécu,

je ne comprends plus les idées d'aujourd'hui, ni le langage qu'on parle ici. On dit la chevalerie, au lieu de la religion de Saint-Jean ; l'état, au lieu de l'Ordre, et les chevaliers, au lieu de s'appeller frères, s'appellent collègues. C'est tout un nouveau monde. Quant au jeune chevalier de Jocet, faites-en un prieur si vous voulez, mais d'abord, quelque chose de plus qu'un Diacos, car il n'est encore que Diacos : d'un jour à l'autre, il peut laisser là l'Eglise, et vouloir prendre l'épée. Cela s'accorderait assez avec ce qu'il m'a dit il y a peu de temps....

— Oh ! je sais ! des raisonnements d'enfant.... il est mauvaise tête comme son frère, il est....

— Comme son frère ! oh ! pour Dieu, ma belle dame, n'établissez jamais entr'eux deux aucun point de comparaison. Comme son frère ! oh ! que non pas ! il s'est un peu façonné, ce frère, m'a-t-on dit, mais que doit-il être encore ! si vous l'aviez vu arriver dans l'île ! on ne saurait s'imaginer quel debut fut le sien. Aussi devint-il bientôt la fable de tout l'Ordre. — Quel air quelles façons ! quel langage ! — Au lieu que celui-ci a tout à fait la tournure et les manières d'un gentilhomme,

avec l'air et le langage de l'extrêmement bonne compagnie.

Ils en étaient là de leur entretien : et dona Olympia, un peu découragée de ses premières ouvertures au bailli, était bien aise de voir le propos se tourner d'un autre côté, quand on vint lui annoncer que le chevalier de Jocet attendait, dans le premier salon, l'honneur d'être admis près d'elle.

— Lequel des deux frères ? demanda le Bailli.

— Celui qui porte l'épée.

— En ce cas, belle dame, je m'esquive : car je me soucie fort peu de la rencontre.

Et, lui baisant alors la main avec une grâce toute charmante, il se leva, raccommoda sa coiffure et son jabot dans le trumeau et sortit par une autre porte, avec une démarche qui voulait être furtive et hâtée, mais qui trahissait chez le bailli de Manosque l'effort des ans.

Le chevalier qui parut à sa place dans le salon contrastait étrangement par ses allures avec le vieux seigneur; tout d'abord il se laissa bruyamment tomber sur un siége, à côté de dona Olympia : puis, sans l'avoir à peine regardée, et promenant les yeux de tous côtés :

— Parbleu, dit-il, vous avez là une garni-

ture de cheminée superbe. Ces cabinets de la Chine sont charmants, et ces consoles et ces coins de jaspe aussi ! moi, je suis fou de ces sortes de choses : tout cela est d'une cherté et d'un rare....

— Mais oui, répondit négligemment dona Olympia, tout cela est assez bien choisi.

— Comment donc ! reprit le chevalier, il y a un goût divin dans cet arrangement. Voilà des magots de la tournure la plus frappante ! entre autres celui-ci : il ressemble comme deux gouttes d'eau à ce benêt de bailli de Manosque qui sort d'auprès de vous.

— Ah ! paix monsieur, fit dona Olympia, d'un air sérieux, vous avez donc aperçu tout à l'heure monsieur le bailli de Manosque ?

— Eh ! eh ! l'ai-je vu ? dit le chevalier en s'armant d'une lorgnette qu'il braqua effrontément sur dona Olympia. Mon Dieu, non, je ne l'ai pas vu. Il n'y a rien de si bourgeois et de si plat que d'avoir la vue bonne. Tous les gens d'une certaine façon clignotent et ne voient point à quatre pas. Eh! sans cela, il n'y aurait pas moyen d'y tenir, il faudrait saluer tout le genre humain.

Il y avait dans l'attitude, dans le son de voix, dans les propos de cet homme quelque chose qui soulevait le cœur de dona Olympia.

On eût dit un laquais vêtu des habits de son maître, et qui tranchait du seigneur. En un clin d'œil, elle eut fait dans sa pensée le rapprochement des deux frères :

— Ah ! pensa-t-elle, que le bailli de Manosque a bien raison et quelle différence !

Mais lui se penchant vers elle tout d'un coup :

— En vérité, vous avez là, dit-il en y portant la main, un tour de gorge d'un travail miraculeux !

— Cessez, monsieur, dit en se reculant vivement dona Olympia, vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien ! — Êtes-vous donc venu ici avec le dessein de m'offenser, et dois-je sonner mes gens pour qu'on prévienne en bas vos porteurs et votre chaise ?

— Oh ! oh ! vous le prenez sur de grands airs, Sénora ; c'est que vous avez la fraîcheur de la dévote la plus reposée ! Mais rassurez-vous ; je vous jure que je suis le garçon de Malte le plus respectueux ; au fait, si c'était au lieu de moi mon jeune frère, vous ne feriez pas tant la courroucée.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda dona Olympia avec une froideur de regard et une hauteur qui eussent interdit le plus audacieux.

— Eh! je veux dire qu'il est votre amant et que vous faites en cela, comme pour tout ce qui vous entoure, preuve de bon goût. Il est fort gentil cavalier, mon jeune frère, et les femmes aiment toujours ces sortes de visages. Oh! vous n'êtes pas ici la seule.

— Monsieur, répondit-elle avec le plus profond mépris, la calomnie est atroce et je ne m'attendais pas que des rapports d'aussi facile explication seraient ainsi dénaturés par vous. Vous devriez vous rappeler que la mère du feu Grand-Maître de Rohan, votre aïeule à vous-même et celle de votre jeune frère, était fille d'un grand d'Espagne et propre sœur de ma mère; et qu'ainsi votre frère m'appartenait d'assez près pour qu'en votre absence de l'île ce fût à moi à l'accueillir. Mais brisons là dessus, monsieur! une femme comme moi est si fort au dessus de pareille insinuation qu'elle peut se dispenser d'y répondre. Néanmoins vous me ferez plaisir de ne jamais reparaître devant moi.

En même temps dona Olympia avec une dignité fort tranquille, étendit le bras vers le cordon de la sonnette. Mais celui à qu'elle s'adressait l'arrêtant :

— Ne brisons rien, lui dit-il, pas même ce cordon de sonnette, car vous êtes en grande

colère sans vouloir qu'il y paraisse, ou plutôt veuillez bien me rendre compte de ce que vous avez brisé. Si vous n'aimez mon jeune frère, du moins est-il qu'il vous aime.

— Il vous l'a dit ?

— Non, je suis fâché de vous répondre ainsi, non, il ne me l'a pas dit ! mais à cet âge ce n'est que pour la femme qu'on aime qu'on se résigne à se perdre d'honneur ; et lui s'est résigné à vous livrer un message qui lui avait été confié sous le sceau du secret et du serment, c'est-à-dire à vous livrer son honneur.

Dona Olympia écoutait maintenant très attentivement, sans plus songer à sonner ses gens.

— Oh! je sais, dit-elle, une plaisanterie dont vous faites en vérité trop d'état ! nous avions gagé, l'abbé Garcez et moi, que monsieur de Hompesch entretenait à Vienne une correspondance de jeunesse. L'abbé se porta fort de faire donner à votre frère le prochain message. C'était ménager un agréable voyage à un si jeune homme. Je lui demandai avant qu'il partît de me laisser voir sur la dépêche le cachet du Grand-Maître...

— Et ce cachet vous l'avez brisé, madame, car le pli que vous avez rendu à mon jeune frère était vide, il ne le connut que le lende-

main en mer; et ce message du Grand-Maître était non pas à l'adresse d'une femme, comme il vous plaît de le dire, mais à l'adresse de l'empereur d'Autriche; et l'acte que renfermait le pli, vous en saviez l'importance et le vouliez avoir, mais je le veux avoir aussi moi. Car je sais ce qu'il vaut et c'est pour que vous me le rendiez que je suis venu, pour que vous me le rendiez sur l'heure.

— L'empereur d'Autriche! un acte d'importance! mais vous me dites là, monsieur, des choses de l'autre monde.

À ce moment Montalan quitta tout à fait sa figure et son langage d'emprunt, et soit que ce fût terreur du visage qu'il prit alors ou bien étonnement des paroles qu'il prononça, dona Olympia devint pâle et tremblante :

— Oui, le message était pour l'empereur; oui, l'acte était d'importance, et voici ce qu'il contenait.....

— Mais les sceaux étaient intacts, balbutia dona Olympia, et votre frère lui-même ignorait, il ignore encore.....

— Mon frère ignore et moi je sais, ne m'interrompez pas, je sais ce que renferme l'acte : une promesse du Grand-Maître de céder Malte à l'empereur d'Autriche, sous certaines conditions qu'il est inutile de vous rappeler, car

vous les connaissez comme moi et moi comme vous, vous le voyez bien !

Dona Olympia demeura interdite.

— Et vous avez pris cet acte pour en faire une autorité au prince de la Paix dont vous souteniez ici la brigue à la mort d'Emmanuel de Rohan et que vous vous flattez, on connaît à Rastadt toutes les secrètes prétentions de l'Espagne, que vous vous flattez encore d'élever sur la ruine de Hompesch. Vous agissez pour l'Espagne, moi pour la France; vous pour vos intérêts, moi pour les miens. Mais je suis fort contre vous, vous avez cet acte et vous allez me le rendre.

— Monsieur, monsieur, dit en se levant dona Olympia, voudriez-vous donc vous porter à des violences !

« Mais au fait, continua-t-elle en se rasseyant, vous prétendez m'effrayer et vous ne réussirez pas. Vous êtes fort contre moi, dites-vous, mais je ne vous comprends pas ; je suis, moi, plus forte que vous dans Malte. Que m'importent ce message et cette histoire que vous en faites ! Si votre frère a été coupable, vous ne le trahirez pas, je pense ; et devant qui l'accuseriez-vous? devant le Grand-Maître? la chose serait unique ! m'accuseriez-vous peut-être, moi? et de quel méfait, je vous le demande,

et sur quelles preuves? J'ignore de tout ceci, monsieur, sachez-le bien! Si vous élevez des chimères, gardez-vous de m'en occuper; et s'il y a lutte ici, entre la France et l'Espagne, entre vous et moi, l'Espagne aura l'avantage: tenez-vous-le pour dit.

Montalan se leva à son tour et demeura en silence, cependant il pensait ceci :

— Voilà ce qu'elle devait me répondre et ce que j'avais prévu. Voilà pourquoi ma première visite n'a pas été pour elle. C'eût été inutile. Le coup était bien monté. Cet abbé Garcez dont elle parle n'est-il pas frère de son ancien amant, du défunt chevalier dom Garcez? n'était-il pas de la brigue des chapelains conventuels qui a porté Hompesch au magistère? Il est donc encore plus dévoué à cette femme qu'au Grand-Maître, puisqu'il a trahi le secret du Grand-Maître pour le lui livrer. Un bel ami pour mon jeune frère! N'était le dernier mot de Fleur-d'Épée, je ne serais pas même venu trouver cette femme. Mais il y a dans tout ceci quelque secret que j'ignore. Essayons donc à tout hasard le pouvoir de l'autre demande sur elle, dans les mêmes termes que je la posais à Fleur-d'Épée, lorsqu'elle m'a renvoyé, pour les renseignements, à dona Olympia.

— Ainsi, laissa-t-il tomber, vous ne voulez

pas me remettre l'acte dont vous vous êtes saisie en abusant de l'amour et de l'inexpérience de mon jeune frère ?

La sœur du commandeur d'Alventosa porta les yeux sur lui, ne répondit pas et détourna dédaigneusement le regard.

— Eh ! bien, alors, demanda-t-il en revenant vers elle et en la regardant profondément, vous voudrez peut-être bien me faire savoir ce que sont devenues les perles de la madone de Philerme ?

Dona Olympia tressaillit ; tout son visage prit une expression étrange de consternation et d'effroi ; son regard demeura fixé sur Montalan, mais il passa par toutes les nuances de l'étonnement, de la frayeur et de la défaite; ses lèvres, entr'ouvertes pour quelques paroles, se refermèrent ; son corps, soulevé par un mouvement galvanique, retomba sur les coussins ; ses mains, d'abord levées pour se joindre, s'écartèrent l'une de l'autre et les bras lui retombèrent comme brisés. La foudre fût tombée à ses pieds qu'elle n'eût pas donné d'autres signes d'épouvante et de renversement. Enfin elle fit entendre un cri étouffé et se laissa aller à la renverse sur le siège où elle était assise. Ses membres étaient agités d'un tressaillement convulsif et une sorte de hoquet

s'échappait douloureusement de sa poitrine.

Montalan lui-même, effrayé de l'effet qu'il avait produit, la contemplait silencieusement ; mais, comme elle revenait à elle, lui-même reprenant bientôt son sarcasme :

— Vous faut-il respirer de l'eau des Carmes? Irai-je chercher dans votre cabinet de l'eau de la reine de Hongrie, ou des gouttes du général de Lamothe, ou des gouttes d'Angleterre? Est-ce à mon tour à présent de sonner vos femmes et d'appeler vos gens?

Mais elle d'une voix étouffée et d'un geste désespéré :

— Assez, dit-elle, assez! que voulez-vous? que voulez-vous de moi? cet acte? vous l'aurez! il est là, là dans ce meuble. Ouvrez le tiroir que voilà! Et ce coffre, oui, prenez ce coffre! l'acte est dedans.

Montalan avait ouvert le tiroir du meuble et pris le coffre qu'il y avait trouvé; puis après l'avoir examiné :

— Mais la clef y manque, Madame?

Dona Olympia se souleva par un effort inouï; d'une de ses mains elle écarta d'abord les cheveux mouillés de la sueur froide qui lui couvrait les tempes, puis de l'autre cherchant dans son sein une clef d'or qu'elle en retira, elle ouvrit elle-même le coffre :

— L'acte, le voilà, dit-elle en se laissant retomber comme brisée, prenez-le.

Montalan ne se le fit pas dire deux fois, il prit l'écrit du Grand-Maître, le considéra, le lut, le mit dans sa poitrine, et puis replaçant le coffre vide sur le meuble même où il avait été renfermé :

— Adieu, dona Olympia, lui dit-il, adieu pour aujourd'hui, car ce n'est pas, je vous le promets, la dernière visite que vous recevrez de moi.

Puis, comme il traversait l'enfilade des salons de ce splendide palais :

— Tout ceci est à moi, se dit-il, je sais les mots qui ont pouvoir sur cette femme, qui brisent les serrures et qui ouvrent les portes, des mots magiques, en vérité, et dont moi-même je ne comprends pas encore la puissance! Mais leur effet est prodigieux : en un tourne-main cette femme a été bouleversée. Elle avait le visage décomposé comme une morte. Aujourd'hui je me suis fait donner l'acte, demain je me ferai donner de l'or, après demain le palais; aujourd'hui son ambition, demain sa fortune. — Je suis le maître ici. — Au bout de tout cela, j'aurai le secret de ces mots et sans doute aussi, avec le secret, le collier même de la madone.

—Ma foi, ajouta-t-il en descendant l'escalier d'honneur, je dois des remerciements à cette pauvre Fleur-d'Épée pour la nouvelle arme qu'elle m'a mise en main.

Puis, quand il eut dépassé le seuil et qu'il se trouva à l'air libre, il promena autour de lui un regard de domination.

— Maintenant, se dit-il encore, ce n'est plus de ce palais qu'il s'agit, mais de Malte, où me voici maître désormais plus que le Grand-Maître lui-même.

CHAPITRE IV.

Toutefois, le très-illustre seigneur Grand-Maistre, ne voulant estre surpris, mais comme prudent et sollicitif des affaires de sa religion et de son peuple, ayant eu nouvelle que le Turcq préparait une armée, à toute diligence fait réparer et fortifier sa ville, nettoyer et parfondir les fossés; et pour inciter de plus en plus les ouvriers à despescher l'œuvre, ledit seigneur les allait voir trois ou quatre fois le jour.

(*Relation du second siège de Rhodes en* 1485, *par* Jacques *Bastard de* Bourbon, *commandeur de Saint-Maulvis, Doysement et Fontaynes, au prieuré de France.*)

I.

Quant à dona Olympia, après qu'il l'eut quittée, elle se sentit au fond d'un abîme. Elle comprit la profondeur de sa chute et son anéantissement. Ce secret fatal qu'ils n'avaient été que trois au monde à connaître, elle, dom Garcez et le frère de celui-ci qui n'était alors que Diacos à Saint-Jean de Malte, quelle bouche avait jamais pu le dévoiler à cet homme? Dom Garcez était mort, le Diacos était devenu chapelain conventuel; mais ce qui n'avait autrefois été chez ce dernier que l'imprudence d'un enfant, quand il remit au

chevalier, son frère aîné, et pour quelques heures seulement, l'inestimable collier de la madone, était devenu un crime aux yeux de l'homme qui avait grandi, car le collier se trouva perdu. Ont-ils eu assez de remords, de larmes et de prières en expiation de cette faute! N'a-t-elle pas usé de ses genoux le marbre de la tombe du chevalier? Cette tombe ne lui répond-elle pas du silence de l'ancien Diacos? N'est-il pas autant qu'elle-même intéressé à l'inviolable et profond secret? Dieu enfin avait oublié leur sacrilége et leur avait pardonné, car la paix était rentrée dans leur âme.

Mais, de quelque part que la connaissance lui en soit venue, l'homme ou le démon qui était là sait tout. Il savait le secret du Grand-Maître, et de plus encore il connaît celui de la tombe. A chaque effort que fait pour en douter dona Olympia, les paroles qu'il a dites et le regard dont il les a appuyées, lui rentrent comme un couteau d'airain dans le cœur. Elle se sent mourir : la clarté du jour se ternit. Ce qui faisait sa joie, ses espérances et sa vie, ne lui apparaît maintenant que pâle et décoloré comme le spectre fatal des jours heureux qu'elle ne ressaisira plus.

Oh! son bonheur de tout à l'heure à tout

jamais évanoui! Oh! son repos, sa considération, son honneur à jamais compromis! car cet homme est implacable, et il a dit qu'il reviendrait. Oh! ses beaux rêves et son ambition, ce royaume monastique dans l'évêché de Lérida, cette abbaye de Sixène et ces honneurs de reine, car rien n'y manquait, pas même le sceptre d'argent, qu'ils sont bien loin perdus! Quelle funeste obscurité succède à une si belle clarté! et à présent qu'elle est si profondément déchue, comme elle estime à leur niveau et à leur prix tous ces biens haut placés, dont tout à l'heure encore elle ne connaissait pas la valeur!

Cependant, par intervalles et comme un éclair dans la lugubre nuit qu'elle voyait s'épaissir autour d'elle, un souvenir qui lui semblait lumineux traversait son angoisse: le souvenir du beau Diacos. — Son âme, peu faite à être remuée aussi puissamment, n'avait-elle pas éprouvé à la présence de ce jeune homme un frémissement inconnu, avant-coureur certain de la passion qui allait sans doute éclore? Mais Dieu sait qu'elle est innocente, et que l'homme de tout à l'heure a menti quand il lui a parlé en termes odieux, de ses rapports avec Yves de Jocet.

Puis, quand ses yeux vinrent à tomber sur

le coffret ouvert qui était demeuré là sur ce meuble, elle comprit que mille maux incalculables, que tout son avenir s'en était échappé, et qu'il ne lui restait pas même au fond l'espérance de le ressaisir. Son anneau d'or venait de tomber dans un gouffre; mais ce n'était pas l'anneau que les anciens jetaient dans la mer pour conjurer la mauvaise fortune, c'était l'invisible talisman qui, jusque-là, l'avait faite heureuse; et maintenant elle se sentait vulnérable de toutes parts. Son ancien amour pour dom Garcez, son crime envers la madone, sa déloyauté envers Yves de Jocet dont elle avait soustrait le message, toutes ses fautes lui revinrent au cœur avec un accablant sentiment d'amertume, mais au dessus duquel dominaient encore le sentiment de son péril et l'indicible terreur de ce détestable chevalier qui était venu la braver.

Cependant, la veille au soir, quand une fois de retour au logis Fleur-d'Épée se trouva seule avec Guido, elle fut vingt fois au moment de lui tout raconter, et les infortunes de ce jeune soldat de la compagnie Colonelle qui avait été son compagnon et son ami, et les crimes de Montalan et les dangers qui menaçaient aujourd'hui le jeune chevalier d'église Yves de Jocet. Mais une double hési-

tation la retint; il fallait avouer à Guido qu'elle avait gardé, et qu'elle tenait encore en son pouvoir le fil de perles de la madone. Toutes ses raisons de vengeance contre Montalan, avec ce seul moyen d'y parvenir qu'elle eût en mains, n'eussent pas triomphé de l'inflexibilité de Guido; il lui eût sans doute fait un reproche de n'avoir pas rendu non seulement aujourd'hui même, mais quatre années auparavant ce précieux trésor à l'église de Saint-Jean, et d'avoir ainsi troublé les derniers jours de leur bienfaitrice commune, la Gabrielli. Ah! ce collier de la madone, elle le lui rendra, mais quand elle s'en sera servi pour le passer au cou de Montalan, et le faire ainsi traîner sur la claie devant l'église prieurale, puis ensuite pendre, l'infâme qu'il est, au plus haut gibet de la Floriane. L'autre hésitation venait d'un instinct tout féminin qui reculait maintenant à déclarer à Guido la présence dans Malte du jeune chevalier d'église, de ce beau Diacos qu'elle avait aperçu le soir même, et qui était si parfaitement ressemblant de visage à son frère, qu'Alain semblait revivre en lui, Alain, et Guido le savait, qu'elle avait tant aimé!

Puis, que pouvait à cette heure Guido contre Montalan? Si Guido s'attaquait de front à

un chevalier, pouvait-il espérer quelque triomphe de la justice du Grand-Maître? et quelle serait cette justice à l'égard d'un membre de l'Ordre? Fleur-d'Épée songeait à elle-même, à son emprisonnement de quatre années, et elle frémissait. N'était-il pas à craindre que, l'attaque engagée, Guido ne disparût de ce monde par les criminelles menées du faux chevalier de Jocet, devenu plus hardi par le succès de ses crimes, en même temps que plus redoutable par la position même qu'il s'était acquise. D'ailleurs une fois l'éveil donné à Montalan, et l'officier de la Gabrielli reconnu par l'assassin de la route d'Aix, ne devait-elle pas craindre que Montalan lui-même ne s'éloignât de l'île; et avec lui, tout son espoir et son seul moyen de vengeance?

Ainsi donc elle ne confiera pas encore ce qu'elle sait à Guido, mais elle activera les passions politiques du jeune Maltais; elle partagera ses ferveurs de liberté; elle écoutera avec lui les bruits qui viennent de France; elle hâtera de ses vœux l'apparition de l'armée libératrice et la venue du grand jour où il faudra bien dans Malte laisser passer la justice du peuple. Enfin, là où Guido voit l'avènement d'une ère nouvelle pour son île, et sans

doute celui de son amour, elle voit, elle, l'avènement de sa vengeance et le seul moyen de se l'assurer.

Toutes ces pensées lui venaient alors au milieu d'une clarté nouvelle qui lui inondait le cœur, comme on voit mille parcelles de poussière s'agiter dans la trombe d'or que trace au milieu des lieux obscurs le soleil quand il y pénètre. La clarté dans son cœur, c'était l'apparition qu'elle avait eue du jeune frère d'Alain, ou plutôt d'Alain lui-même, jeune et charmant, tel qu'elle l'a tant aimé, tel que depuis elle l'a tant de fois revu dans ses rêves. Mais aujourd'hui ce n'est pas un rêve ; les élancements et les troubles de son cœur lui rappellent trop bien la commotion qu'elle y a sentie.

La nuit se passa pour elle dans une fièvre où des lueurs, comme phosphorescentes, retraçaient à chaque instant devant ses yeux l'image chère. Mais il y avait des intermittences d'ombre où elle mesurait avec angoisse une crainte terrible qui se dressait dans son esprit. Yves de Jocet est livré, non seulement sans défense, mais à cœur ouvert, à un misérable qu'il appelle son frère et qui se fera un jeu cruel de le perdre dès que son intérêt l'y poussera. Montalan le lui a dit à elle-même et

l'a menacée sur le rempart de perdre à tout jamais, rien que pour se venger d'elle, le jeune chevalier de Jocet. Ne lui a-t-il pas parlé de le faire emprisonner en Autriche dans quelque forteresse?... Oh! la prison, la prison! elle en connaît les tortures, et Dieu, dans sa justice et dans sa bonté, en préservera le frère d'Alain. Il y périrait, lui, si jeune et si plein de vie, et si baigné de lumière qu'il était quand elle l'a vu dans ce rayon du couchant qui se reflétait sur lui. Aux beaux comme aux divins, il faut une auréole, une auréole d'air libre, de soleil éclatant et de lumière dorée. Ah! Montalan lui-même en aurait compassion! Montalan, l'horrible monstre qui a tué Alain de Jocet après lui avoir pris tout ce qu'on peut prendre, rang, noblesse, vêtement, fortune, nom, plus que la vie, Montalan n'aura pitié de rien. Il tuerait ce jeune homme rien que sur une parole qu'elle lui adresserait, rien que pour avoir l'écrit du Grand-Maître, rien que pour avoir les perles de la vierge de Philerme : mais ce joyau, elle le tient encore. Elle a bien fait de ne rien confier à Guido.

Quand Fleur-d'Épée réussissait à chasser cette crainte de son esprit, ce n'était que pour se tourner vers une autre anxiété : le beau Diacos aime dona Olympia et il en est aimé!

Une fois retombée sur cette pensée, elle y demeurait longtemps comme pour s'y engourdir, dans la crainte qu'au premier mouvement elle ne sentît quelque trop poignante douleur. Dona Olympia ! mais n'a-t-elle pas eu sur le rempart un mauvais sentiment contre cette dame? Qu'a-t-elle donc dit à Montalan? oh! mon Dieu, elle lui a dit en deux mots le secret de la Gabrielli : qu'il eût à demander compte à dona Olympia du collier de la madone.

En ce moment, Fleur-d'Épée se repentit amèrement de ces paroles dont elle n'avait pas été maîtresse : et le regret qui lui en vint au cœur eut quelque chose de pénétrant comme un remords.

Dès l'aube, elle se rendit à l'église prieurale ; elle y retourna trois fois dans le jour, et chaque fois les stations furent longues. Que faisait-elle cependant à sa place habituelle dans la Prieurale? Priait-elle Dieu devant l'autel de la Vierge miraculeuse? Couvrait-elle de son regard la tombe du chevalier dom Garcez, attendait-elle peut-être que le beau chevalier d'église vînt à passer? Hélas ! elle-même le savait-elle? Mais dans ce nouveau jour qui succédait en elle à la nuit si longue, à ce débrouillement du chaos où la lumière se faisait, il n'y avait que la solennité du temple pour

qu'elle pût écouter en elle-même, et il n'y avait que l'immensité de Dieu à qui elle pût confier les espérances, les vœux, les craintes et le bonheur de son âme.

Cependant à l'heure où vient le soir et où la lueur des lampes d'or et d'argent qui pendaient du haut des voûtes, devenait visible comme autant d'étoiles dans la profondeur des chapelles solitaires, et remplaçait la lumière du jour qui s'en allait, Fleur-d'Épée fut rappelée à elle-même et distraite de ses pensées par le bruit que fit une femme en s'approchant de l'autel de Philerme. Cette femme n'était autre que dona Olympia qui s'agenouillait précisément encore sur la tombe de dom Garcez, mais non plus dona Olympia, calme, tranquille, et s'épanouissant avec sérénité dans sa dévotion, telle enfin que Fleur-d'Épée l'avait retrouvée; c'était dona Olympia, la femme des anciens jours, pâle, exténuée, fatiguée de larmes, telle que Fleur-d'Épée l'avait vue la première fois qu'elle vint à cette même place, quatre années auparavant, se courber avec des sanglots étouffés devant la madone et sur la tombe qu'on achevait alors de sceller.

Un profond mouvement de surprise et d'attention absorba toutes les facultés de Fleur

d'Épée. Pourquoi donc pleurait cette femme, belle, riche, honorée et heureuse? Est-ce quelque ancien remords ou quelque nouvelle faute? Puis, malgré la grande affliction qu'elle laissait voir, elle se prit à l'envier. Cette femme connaît quel est le regard d'Alain quand il exprime la tendresse, sa parole quand il parle d'amour, car elle aime le chevalier de Jocet et elle en est aimée!

En ce moment, Fleur-d'Épée, détournant les yeux, les reporta involontairement dans le temple. Comment pleurer dans une pareille église? Il y avait eu fête ce jour-là et il n'y a que l'église pour avoir un lendemain à ses fêtes. La Prieurale avait donc gardé tout son vêtement de splendeur. L'air était imprégné du parfum des fleurs, auquel se mêlait celui des cires odorantes, de l'aloës et de l'encens qui avaient brûlé dans le temple durant les offices du jour. A la clarté des lampes, le pavé, uni comme une glace, renvoyait çà et là par flaques le miroitement des lapis, des agathes, des onyx, des sardoines et des chrysobérils dont il est incrusté dans toute son étendue; de tous côtés reluisaient sur un fond Turquin les arabesques en dessins de tapisserie et dorées à l'or de sequin, dont la fantaisie et la richesse du grand-maître Cotoner ont revêtu tout l'inté-

rieur de Saint-Jean. Tandis que les splendeurs du chœur s'enfouissaient dans l'ombre, une des douze statues de vermeil qui représentaient les saints apôtres, rayonnait encore de quelque reflet, au seuil et sur les degrés; en face, dans la chapelle dédiée à la conversion de Saint-Paul et qui était à la langue de France, scintillait quelque repli de la tenture à fond d'or, ce riche présent d'un grand-prieur de France, Pierre de Cluys; mais dans la chapelle même de la vierge de Philerme, éclairée qu'elle était toujours de tant de cierges et de tant de lampes, ce n'étaient sur la balustrade et sur le parement d'autel qu'avait donné jadis Léon Strozzi, grand-prieur de Capoue, sur les tablettes du lavabo, sur les bâtons de bannières, sur les croix, sur le tabernacle qui étaient en or fin, autour de la miraculeuse image, ce n'étaient que diamants blancs et de couleur, rubis du Mogol, opales de Hongrie, topazes jaunes du Brésil, émeraudes et saphirs, sans parler des améthystes de Sibérie, des grenats de Bohême et de Lydie, des hyacinthes d'Orient, des aiguemarines, tourmalines, chrysolites et turquoises de vieille roche qui étaient là en plus grande profusion qu'en aucune autre chapelle des langues et que dans le sanctuaire même de l'église.

Au regard que Fleur-d'Épée jeta autour d'elle, elle comprit d'un seul coup-d'œil toute cette prodigieuse magnificence qu'elle avait peut-être vue bien des fois sans s'en rendre compte. Mais comme elle reportait les yeux sur l'image de la madone, elle fut moins frappée de la richesse qui l'entourait que de ce qui lui manquait : le fameux fil de perles du chevalier d'Orléans. Tout aussitôt, de l'image à la tombe de dom Garcez, de la tombe à la femme qui s'y tenait agenouillée, ce ne fut qu'un même regard et une même pensée. N'a-t-elle pas dit la veille à Montalan de s'en aller demander à dona Olympia ce qu'étaient devenues les perles de la madone? Aujourd'hui, voilà dona Olympia tout en larmes : Montalan lui en aurait-il donc demandé déjà compte?

En ce moment, l'aiguillon de remords qui, durant l'insomnie de la nuit précédente, s'était présenté au cœur de Fleur-d'Épée, y pénétra avec une vive amertume. Elle avait trahi sans but utile, et par une imprudence inconsidérée, le secret des soupçons de la Gabrielli; elle avait, par un seul mot bien condamnable, compromis la sûreté de dona Olympia, et livré peut-être le bonheur de cette femme à l'infâme Montalan, qui n'était pas homme à laisser tomber un pareil mot. Ce fut donc avec

un nouveau sentiment pour dona Olympia qu'elle continua à la considérer : elle pouvait suivre à présent, par l'intuition qui lui venait, chaque parole de prière sur ses lèvres, chaque élan vers le ciel, chaque brisement vers la tombe du chevalier. Mais entre elles deux se dressait encore, Fleur-d'Épée le sentait bien, le souvenir charmant du jeune chevalier de Jocet. D'ailleurs, toute la Prieurale en était remplie : il était dans le vague mélange de tous les parfums dont l'air était imprégné; il était dans le vague soupir qui remplissait le temple comme celui d'une harmonie qui expire, ou d'un chant qui va naître, chant divin que va peut-être élever la voix du beau Diacos! Heureuse dona Olympia qui peut le voir et lui parler à toute heure, tandis qu'elle, Fleur-d'Épée, il lui faudra peut-être encore des semaines et des mois avant qu'elle puisse laisser là son voile et le mystère dont elle s'enveloppe, reprendre son nom et la fierté de sa vie, et, lorsque justice aura été faite de Montalan, dire au chevalier Yves de Jocet : « C'est moi qu'aimait votre frère Alain; c'est moi qui ai reçu son dernier souffle et son dernier regard; moi qui ai souffert à cause de lui, et moi qui l'ai vengé! »

De même que, tout à l'heure, la tombe de

dom Garcez lui avait fait reporter sa pensée sur dona Olympia, et comprendre les périls de cette femme, de même, en ce moment, le souvenir d'Alain de Jocet lui fit sentir plus vivement le péril que courait Yves de Jocet, Yves de Jocet qui se livrait en frère et avec tout abandon au faux chevalier, et qu'elle ne pouvait elle-même prévenir de son danger. Elle sentit son cœur se glacer d'épouvante. Heureuse, ah! oui, bien heureuse dona Olympia qui peut lui parler sans crainte! Cependant, sous le regard de Fleur-d'Épée, la prière de celle-ci se prolongeait; mais, avant qu'elle fût finie, Fleur-d'Épée, dont la terreur une fois éveillée avait eu le temps de prendre mille formes, s'était déjà arrêtée à un parti.

Enfin, dona Olympia se releva: tout, dans son air, dans sa démarche, trahissait, comme dans sa prière, une secrète angoisse et un profond abattement. Elle traversa à pas lents l'enfilade des chapelles latérales à ce côté de la nef; et elle avait déjà dépassé celles qui, dédiées à saint Jacques, à saint Georges et à saint-Sébastien, appartenaient à la langue d'Auvergne, à la langue d'Aragon, à la langue de Castille, quand, parvenue à l'endroit qui sert de vestibule à l'oratoire de saint Jean et qui demeurait sombre et dépouillé d'orne-

ments, car il était réservé à la langue éteinte d'Angleterre, dona Olympia se sentit retenir et solliciter par un coin de son habit. Tout aussitôt elle s'arrêta ; et, prenant dans son aumônière une pièce d'or, et se tournant vers la femme voilée qui la retenait ainsi :

— Tenez, pauvre femme, lui dit-elle, priez Dieu pour moi, car je suis bien malheureuse !

Fleur-d'Épée considéra avec étonnement la pièce d'or qui lui tombait dans la main ; mais tout aussitôt, la prenant entre ses doigts et la rendant à dona Olympia :

— Ce n'est pas cela, Madame, et vous vous méprenez, lui répondit-elle. Je ne veux pour aumône de vous que deux minutes d'entretien.

Puis, baissant encore la voix :

— Il s'agit du chevalier de Jocet !

— Du chevalier de Jocet ! Quoi ! vous a-t-il parlé ? demanda dona Olympia avec un visible effroi. Que vous a-t-il dit ? Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! le chevalier de Jocet !

Et comme elle paraissait prête à défaillir, Fleur-d'Épée, lui montrant du doigt le seuil de l'oratoire de saint Jean :

—Asseyons-nous sur cette marche, madame, lui dit-elle; aussi bien vous voilà toute chancelante, et vous ne sauriez écouter de-

bout ce que j'ai à vous dire. Ce sont choses sérieuses et qui vous importent autant qu'à moi.

Elles s'assirent donc sur la marche de pierre, la grande dame auprès de la femme voilée à qui tout à l'heure elle avait laissé tomber une aumône. Un seul mot, le nom du chevalier de Jocet, avait comblé toute distance entre elles. Il y a des secrets ainsi, devant lesquels disparaît entre deux femmes toute différence de rang.

— Il s'agit du chevalier Yves de Jocet, reprit Fleur-d'Épée ; lui que vous aimez aujourd'hui, comme moi j'ai jadis aimé son frère.

Dona Olympia se retourna lentement vers Fleur-d'Épée, et, sans répondre à ce qui avait trait au sentiment qu'elle pouvait éprouver elle-même :

— Quoi! dit-elle, vous avez pu aimer le frère aîné d'Yves de Jocet ! Ah ! je ne croyais pas qu'un pareil homme eût jamais pu mériter l'amour d'aucune femme !

— Le frère aîné d'Yves de Jocet était alors aussi charmant que peut l'être aujourd'hui le jeune chevalier d'église ; il était digne de tout amour. Mais il n'était pas de la croix et de l'habit des chevaliers de Malte. Un homme, le plus scélérat qui soit au monde, l'avait dé-

pouillé de son présent et de son avenir, et l'avait réduit à prendre en échange le sort qui l'attendait lui-même, le misérable, l'habit de soldat dans le régiment de Malte. Ce fut un enchaînement d'aventures rempli d'une fatalité étrange, et qui se termina par la mort du jeune soldat. Il fut lâchement assassiné par le chevalier, je veux dire par le faux chevalier qui était entré dans Malte et dans l'Ordre de Saint-Jean, avec le nom et les titres de celui à qui il avait indignement et effrontément volé ces titres et ce nom, et que, trois ans après, il tua, ainsi que je vous le dis, devant moi, d'un coup d'épée. L'assassin se nomme Montalan, et c'est le même qui est aujourd'hui chevalier de justice et d'épée, et qui se fait appeler du nom de sa victime, le chevalier Alain de Jocet.

— Que me dites-vous là! se récria dona Olympia, et comment voulez-vous que j'ajoute foi à pareil conte? Non, non, le chevalier Alain de Jocet n'est que trop réellement chevalier d'épée et chevalier de justice, de justice, ô mon Dieu! ce n'est pas un intrus dans la religion de Saint-Jean, ainsi qu'il vous plaît de le dire, pauvre femme qui vous méprenez. Oh! non, car il sait des secrets qui touchent au cœur de l'Ordre, et qui lui donnent droit de

vie et de mort, hélas! sur des personnes qui se croyaient hier encore bien haut placées au dessus de tous.

— Il n'a droit en ce moment de vie et de mort que sur Yves de Jocet qu'il appelle son frère et que je veux sauver de lui, moi qui n'ai pu sauver l'autre. Oui, vous dis-je, j'ai vu tuer sous mes yeux le jeune soldat de la compagnie Colonelle par celui qui se faisait passer à sa place pour le neveu du Grand-Maître, je l'ai vu tuer par celui qui lui avait pris son rang et qui porte aujourd'hui son nom! Des contes? Par quoi donc faut-il vous jurer de la vérité de mes paroles?

Fleur-d'Épée parut à travers sa faldetta regarder en face dona Olympia qui secoua cependant la tête en signe d'incrédulité.

— Eh! bien, dit-elle en étendant le bras dans la direction de la chapelle de Philerme, j'en jure, me croirez-vous peut-être, j'en jure par la tombe de dom Garcez, sur laquelle vous avez tant de fois prié et pleuré, et par le secret dont le faux chevalier de Jocet est venu vous demander compte aujourd'hui.

Dona Olympia poussa un cri étouffé, et se laissa aller à la renverse contre la porte grillée de l'oratoire.

— Ah! cette femme aussi, murmura-t-elle,

cette femme aussi connaît le secret ! et moi, mon Dieu, qui depuis tant d'années me suis crue à l'abri ! moi qui étais hier encore si confiante dans mon pardon !

Fleur-d'Épée laissa passer ce mouvement de désespoir, et quelque temps après elle reprit d'une voix tranquille :

— Oui, je connais le secret, mais je suis seule à le savoir. L'homme qui vous en a parlé ce matin ne connaît ce qu'il a pu vous en dire que par moi, et il ne vous en a dit que ce qu'il en connaît. Mais vous-même ne lui auriez-vous pas avoué quelque chose, et donné là dessus quelque détail ?

Au signe de tête que fit dona Olympia, Fleur-d'Épée comprit qu'il n'y avait pas eu d'aveu.

— Ainsi, reprit-elle, l'homme vous a demandé ce qu'étaient devenues les perles de la madone ? Je pensais bien que vous auriez tout nié. Il ne vous a rien dit de plus ? et vous ne lui avez donné aucun éclaircissement ?

— Aucun, répondit enfin dona Olympia, il ne m'a rien dit de plus, non, rien que je sache. Quant à moi, je ne pouvais plus parler, je ne pouvais donc pas lui répondre. Voyez plutôt, je peux à peine à cette heure me faire entendre de vous : et ce matin, au premier coup, au premier choc, le cœur m'a

manqué, j'ai cru que j'allais mourir. Oh! je mourrai de tout ceci !

— Ainsi donc il s'en est allé, et il vous a quittée sans plus d'insistance?

— Hélas! il a eu pitié de l'état où il m'a vue. Il m'a quittée, mais en me disant qu'il reviendrait. Il reviendra demain, ce soir peut-être! qu'en sais-je rien? il reviendra avec cet affreux secret et son horrible regard! L'alarme où je vis est continuelle, et j'aime mieux mourir que de supporter plus longtemps cette angoisse.

— Vous parlez de mourir! Me donneriez-vous, non pas votre vie, mais quelque chose que je vous demanderais, si je vous donnais, moi, le moyen de vous délivrer sans crime de cet homme, de lui fermer la bouche, et de vous en rendre libre comme auparavant.

Dona Olympia leva les bras avec élan vers le ciel, mais elle les laissa aussitôt retomber avec désespoir.

— Comme auparavant! hélas! Dieu lui-même aurait-il ce pouvoir?

— Je vous dis que je l'ai, moi! Dieu qui a mis leur contre-poison à côté des plantes mortelles, peut bien avoir placé sur mes lèvres le contre-poison du mal que je vous ai fait par les paroles de cet homme. Moi, vous dis-je, qui

lui ai enseigné les paroles qu'il vous a dites, et auxquelles il ne peut encore rattacher aucun sens, moi je peux aussi vous apprendre des mots que vous lui opposerez, et avec lesquels vous le rendrez muet et craintif à jamais devant vous.

L'accent avec lequel s'exprima Fleur-d'Épée parut rendre quelque confiance à dona Olympia. Tout en se défendant d'aucune espérance possible, la malheureuse femme ne demandait qu'à se rattacher à quelqu'espoir qui pût la soulager de sa torture. — Elle se pencha vers Fleur-d'Épée, en avançant la main comme pour lui écarter sa faldetta :

— Mais qui donc êtes-vous, vous qui me parlez de la sorte, et qui savez de telles choses? vous qui auriez un pareil pouvoir, et qui me rendriez à la vie, au moment où j'en suis venue de désespérer du pouvoir de Dieu même ?

Fleur-d'Épée, d'une main, retint son voile contre son visage; de l'autre, elle écarta le bras de dona Olympia.

— Peu vous importe qui je suis, répondit-elle, vous ne me connaissez pas! mais je ne dois montrer mon visage à personne, j'en ai fait vœu, jusqu'au jour où je pourrai le montrer à tous : Dieu fasse que ce soit bientôt !

Elle se tut un moment, puis elle reprit :

— Me jurez-vous de me donner ce que je vous demanderai en échange des paroles que je vais vous apprendre et qui auront le pouvoir de vous délivrer de cet homme? par quoi me le jurez-vous?

— Ah ! répondit dona Olympia, partout ce qu'il y a de saint au monde et de sacré dans le ciel.

— Jurez-le-moi, dit Fleur-d'Épée, par mon serment de tout à l'heure, par la tombe de dom Garcez, et par l'image de la madone.

Dona Olympia parut saisie d'un invincible effroi. Les yeux fixés avec terreur sur la femme voilée qui était à son côté, elle leva lentement la main, et l'étendant enfin vers la chapelle de Philerme :

— Je le jure, dit-elle.

— Eh ! bien, reprit aussitôt Fleur-d'Épée, ce que je veux de vous, c'est l'acte secret signé par le Grand-Maître, que vous vous êtes fait donner par Yves de Jocet, et qui, remis encore à temps à l'empereur d'Autriche, sauvera le Diacos de l'homme qui se dit son frère.

— Je ne l'ai plus, l'homme dont nous parlions me l'a demandé ce matin ; je le lui ai donné, ou il me l'a pris, je ne sais, mais il l'a emporté, en me disant avec menace qu'il reviendrait.

Fleur-d'Épée se leva par un mouvement désespéré.

— Eh! bien, qu'il revienne et qu'il vous perde, que m'importe à moi! insensée que vous êtes qui lui avez livré avec cet acte le pouvoir de perdre Yves de Jocet! J'étais bien folle, mon Dieu, d'espérer de vous rien de bon. Après avoir enlevé d'abord cet acte au jeune chevalier de Jocet, vous deviez le remettre ensuite aux mains de son plus cruel ennemi. Cela devait être ainsi! Ah! vous n'aimez pas ce jeune homme, autrement vous auriez eu l'instinct de son danger. Mais vous n'avez pensé qu'à vous, et c'est vous qui l'aurez perdu.

Fleur-d'Épée n'eut pas plutôt achevé ces mots qu'elle retomba sur la marche de pierre qui formait le seuil de l'oratoire de Saint-Jean. La vérité lui entrait au même moment dans l'esprit et lui fermait la bouche. Non, ce n'était pas dona Olympia, c'était elle-même qui avait livré Yves de Jocet au pouvoir de son ennemi; c'était elle qui avait appris à Montalan de quel acte était porteur le jeune chevalier de Jocet, c'était elle qui l'avait mis sur ses traces, c'était elle ensuite qui avait adressé Montalan à dona Olympia, en donnant à celui-ci le fatal pouvoir de tout obtenir,

avec les mots qu'elle-même lui avait appris.

Elle se voila le visage de ses deux mains, mais elle ne put comprimer un gémissement si douloureux, que dona Olympia dut en tressaillir. Ainsi donc et sitôt, Fleur-d'Épée elle aussi devait éprouver qu'on pouvait bien pleurer dans une pareille église.

Les deux femmes demeurèrent longtemps immobiles et en silence; et si quelqu'un des prud'hommes qui avaient la surveillance et la garde de Saint-Jean vint alors à passer de ce côté de l'église, il dut les croire, à leur attitude, bien profondément absorbées dans leurs prières.

Enfin, Fleur-d'Épée reprit la parole :

— Il n'y a plus qu'un moyen pour le sauver, dit-elle à dona Olympia : c'est de gagner du temps.

Alors elle lui fit promettre qu'elle écarterait Yves de Jocet de celui qu'il appelait son frère, mais sans lui rien communiquer de tout ceci; car, si l'homme de ce matin se sentait deviné, il accomplirait la menace qu'il avait faite, et perdrait infailliblement le jeune chevalier. Il fallait de plus que dona Olympia empêchât, par tous les moyens possibles, Yves de Jocet de se faire chevalier profès, car le peuple, pensa Fleur-d'Épée, épargnera

sans doute, s'il y a un massacre, les chevaliers qui ne seront encore que novices. Enfin, elle se fit donner la promesse que, si le parti d'Espagne triomphait dans Malte, car il n'y avait, en dehors du parti populaire, que celui-là qui eût quelque chance, et dona Olympia en était l'âme, on lui abandonnerait alors, pour qu'il fût livré à la justice du bras séculier, le misérable qui se faisait appeler le chevalier Alain de Jocet.

Si tout à l'heure dona Olympia avait hésité à lever la main devant l'obscur et l'inconnu, ce fut résolument cette fois qu'elle jura de tenir cette triple promesse.

Et Fleur-d'Épée, se penchant alors vers elle, lui dit les quelques mots qui devaient rendre muet le dangereux Montalan; puis, levant à son tour la main : — Je jure, par Notre-Dame de Philerme, dont la miraculeuse image est là-bas sur son autel, de vous rendre, si vous préservez Yves de Jocet de ce péril, et si vous l'empêchez de faire ses vœux de chevalier profès, je jure de vous rendre le collier de la madone que vous avez tant pleuré, et de vous relever du sacrilége.

Les deux femmes se séparèrent. — Chez Fleur-d'Épée, l'exaltation était tombée, mais une sorte de joie calme y succédait, l'avenir

lui souriait à travers toutes les précautions qu'elle venait de prendre et à travers un bienfait... Chez dona Olympia, un rayonnement d'espoir éclaircissait les sombres nuages de sa douleur. Ces mots que venait de lui apprendre la femme voilée auraient-ils leur vertu? N'importe, c'est une arme entre ses mains, et du moins elle ne demeurera pas sans défense. Vienne à présent le frère aîné d'Yves de Jocet lui redemander ce que sont devenues les perles de la madone, elle lui répondra : « L'officier de la Gabrielli n'est pas mort du coup de couteau qu'il reçut d'un assassin aux environs de la ville d'Aix, et j'attends pour vous satisfaire sa prochaine arrivée dans Malte. »

Tel était en ce moment le sentiment de son danger chez dona Olympia, qu'elle n'arrêta sa pensée ni sur les horribles détails qui concernaient le frère d'Yves de Jocet, ni sur la femme mystérieuse qui les lui avait appris : mais plus tard, ils lui revinrent un à un à l'esprit; le souvenir de cette femme s'y joignait sans cesse ; et n'étaient les mots qu'elle avait retenus et qui devaient avoir en effet sur Montalan une force magique de répression, elle aurait volontiers regardé comme un rêve et le récit et la rencontre de la femme voilée dans l'église de Saint-Jean.

II.

Il y eut alors un intervalle de quelques semaines qui fut rempli, pour Fleur-d'Épée, d'un bonheur qu'elle seule put connaître. Tout concourait à l'évènement qu'elle hâtait de ses vœux : s'il était vrai que l'écrit lui-même, signé par le Grand-Maître, lui eût échappé et qu'elle n'eût pu le livrer à Guido, du moins, par la confiance de Montalan dans l'avenir, cet acte ne pourra jusque-là lui servir d'arme contre Yves de Jocet ; et, d'ailleurs, entre les mains de Montalan lui-même, comme en celles de Guido, il ne pourra servir que les intérêts

de la faction républicaine. — Montalan allait donc hâter l'arrivée des armes françaises dans l'île, et devenir ainsi l'agent de sa propre perte. Car si, d'un côté, le renversement du pouvoir des chevaliers le devait livrer à la discrétion de Fleur-d'Épée, de l'autre, si les chevaliers n'étaient pas renversés, et que les prévisions de Guido fussent trompées, il n'y avait qu'un Grand-Maître espagnol qui fût possible dans Malte, et dona Olympia, devenant toute puissante, aurait trop d'intérêt à tenir son serment pour y manquer, elle livrerait donc alors Montalan à Fleur-d'Épée. Enfin, il n'y avait pas jusqu'à l'amour de dona Olympia pour le jeune chevalier d'église, amour dont Fleur-d'Épée ne doutait pas, qu'elle n'eût fait servir à ses projets, car elle en avait fait une égide pour Yves de Jocet qui le préserverait d'abord de tout engagement définitif dans l'Ordre, et un jour de la fureur populaire, si elle dépassait toute limite et s'attaquait à la vie des chevaliers profès. En même temps aussi les insinuations de dona Olympia écarteraient le jeune chevalier du scélérat auquel il donnait le nom de frère, et le mettrait à l'abri de toute démarche périlleuse, sans que Fleur-d'Épée courût le risque, en avertissant elle-même le beau Diacos, d'at-

tirer sur lui l'horrible effet des menaces que Montalan lui avait faites.

Cependant elle apercevait quelquefois le jeune chevalier de Jocet, et chaque fois un rayonnement lui en vint au cœur dont s'éclaira sa vie présente, sa vie passée. Elle le contemplait en ces occasions avec avidité, avec amour, avec effroi. C'était Alain lui-même qui revivait dans son jeune frère avec une ressemblance si parfaite, que le cœur de Fleur-d'Épée, comme ses yeux mêmes, s'y laissait tromper. Oh! que n'eût-elle pas donné pour voir, comme le voyait sans doute dona Olympia, ce regard s'animer pour elle, cette bouche lui sourire, et ce front s'éclairer d'amour. Il lui semblait que le chevalier d'église devait la deviner sous son voile, quand toute son âme se portait vers lui, et que, défaillante devant cette apparition si chère, elle murmurait : Alain, c'est moi!

Puis elle revenait à elle-même avec des attendrissements, des regrets et des transports que rien ne saurait rendre. Elle se prenait à regretter le temps où elle chantait au théâtre, et où elle était alors divinisée chaque soir. Oh! la foule, la foule immense qui s'attachait à chaque parole de son chant, et dont elle tenait l'âme suspendue à ses lèvres, la foule qui battait des mains, la foule qui l'idolâtrait; et dans

cette foule peut-être, le jeune chevalier qui l'aurait contemplée. Mille émanations du passé qu'elle avait cru perdues, lui revenaient à la fois. On eût dit la sève qui, longtemps comprimée, monte tout à coup dans les rameaux d'un arbre et fait revivre tout un verdoyant feuillage que l'on avait cru mort. En une journée, toute la morte saison est réparée, et voilà que les fleurs s'épanouissent déjà en même temps que les feuilles. Mille joies nouvelles s'épanouissaient dans son cœur, elle avait besoin de l'ouvrir pour les répandre au dehors, elle les jetait à la solitude et au silence qui, pour elle, étaient peuplés de la chère vision.

« — Oh! je t'aime, je t'aime d'un amour immense qui n'a pu s'éteindre dans le sang et qui a survécu à la mort; je t'aime comme une mère, car tu es jeune; comme une sœur, car j'ai aimé ton frère; comme amante, car toi c'est lui, et lui m'aimait! je t'aime d'un amour ineffable pour toute langue humaine, car tu es une apparition bien aimée d'une autre vie que j'ai vécu, que j'ai laissée derrière moi et dans laquelle, toi aussi, tu m'as aimée. Je te connais mieux que personne au monde et tu m'appartiens tout entier. Ton regard, qui nage dans le bleu sombre de tes yeux, et

son doux reflet sur tes joues charmantes, c'est à moi ! Ton front si noble et si triste, et ta jeune bouche adorée, et toute cette divine beauté que Dieu a mise sur toi, c'est à moi ! Toutes tes impressions me sont perceptibles. Toute ta vie d'enfant, je la connais. Les noms qui te furent familiers, l'abbaye de Saint-Jacut dans les dépendances de l'évêché de Dol, et ton manoir de Béverlai, et les tendresses que te disait ta mère, je les sais toutes. Toutes tes sensations, je les devine en te voyant, ainsi que l'on connaît le temps par les nuages du ciel : je sais, quand tu es triste, de quelle douleur sont baignées tes tristesses ; je connais tes abattements rien qu'à l'ombre qu'ils marquent sous tes yeux, tes juvéniles ardeurs rien qu'à ton regard qui se remplit de soleil ; car toi aussi, tu as une autre existence derrière toi ; mais tu l'as oubliée, et de nous deux il n'y a que moi qui me souvienne.

« Je me souviens que tu t'es mis à genoux tout près de moi ; j'ai respiré ton souffle, je connais le son de ta voix, quoique tu ne m'aies jamais parlé ; et je sais, enfant, comment tu t'endors d'amour sous les baisers d'une femme.

« A lui je disais : Vous ! A vous je dirai : Toi ! Lui m'avait élevée jusqu'à sa hauteur,

comédienne que j'étais alors et femme de théâtre; mais j'ai dormi quatre ans dans un sépulcre de pierre, et je me suis purifiée dans la mort. Pécheresse qui sors des limbes et qui monte au ciel, je me trouve à présent au niveau des anges, ô cher ange qui t'es laissé voir! »

C'était une coutume à Malte où la dévotion napolitaine se trouve avec autant de degrés en plus que le soleil lui-même en marque de plus sur la latitude entre Naples et Malte, c'était une coutume, quand un moine sortait du sacré tribunal de pénitence, de voir nombre de femmes, agenouillées aux abords, se précipiter et baiser la main du moine, la main qui venait de bénir et d'absoudre. Plus d'une fois, le chevalier Yves de Jocet, quoiqu'il ne fût qu'à peine d'église, sentit, quand il traversait vers le soir les chapelles latérales de Saint-Jean, une femme lui saisir la main et la porter à ses lèvres. Il connut à la même expression passionnée que c'était chaque fois la même femme, et malgré lui, peut-être, il y songea.

Oui, qu'il en garde un souvenir de tendresse voilée, que ce soit un de ceux qu'il chérira dans le vague et dans le mystère de son âme, qu'il retrouvera le matin dans ses

rêves de jeune homme, qu'il poétisera plus tard dans le lointain du passé et qui pendant de longs intervalles oublié, vivace et nouveau par instants, reviendra comme un parfum perdu dont on retrouve l'odeur, lui jeter du trouble aux yeux, une vive rougeur aux joues et un prompt saisissement au cœur, mêlé d'amertume et de quelque ineffable regret ! Quant à elle qui n'a dans le passé qu'un bonheur perdu, dût-elle jamais n'y ajouter que celui-là, elle en conservera le souvenir, elle aussi, avec l'amertume qui en demeure et qui peut-être elle-même est déjà un bonheur.

Cependant le général Bonaparte pressait avec toute l'activité de son génie un armement dont le déploiement extraordinaire tenait en suspens l'Europe, et auquel, pour faire prendre le change aux esprits, il donnait le nom d'armée d'Angleterre. A Marseille, à Toulon, à Gênes, à Civita-Vecchia et en Corse, d'immenses préparatifs touchaient à leur fin ; des vaisseaux de guerre et des bâtiments de transport avaient été réunis sur tous ces points, et des corps de troupes y avaient été concentrés. Enfin, après avoir tout prévu, tout réglé, tout combiné, le général Bonaparte était parti de Paris dans la nuit du 3 mai et s'était rendu à Toulon, pour s'y embarquer sur le

vaisseau l'*Orient*, que commandait l'amiral Brueys.

Depuis la fin de l'année 1797, il était publiquement connu que ces préparatifs n'étaient pas sans renfermer une menace contre Malte. Mais que faisait le Grand-Maître? on n'avait vu, durant les quelques mois de son règne, et dans d'aussi graves conjonctures, Ferdinand de Hompesch rassembler le conseil qu'à de rares intervalles et pour l'occuper d'objets sans importance. Il ne pensait qu'à se montrer dans les fêtes de campagne; il y paraissait avec les insignes de la souveraineté, il y distribuait l'or que ses familiers avaient emprunté pour lui à un intérêt si cher, et rentrait au palais radieux des vivat que sa présence et l'affabilité de son abord excitaient dans le peuple. Ses préoccupations les plus graves avaient été d'accorder le titre de cité au village, où, n'étant encore que Bailli, il prenait sa villégiature, et imitant en cela ses prédécesseurs dom Pinto et Emmanuel de Rohan, de donner son nom au casal de Zabbar. C'était ensuite de recevoir l'épée et l'estoc bénit que le pape lui envoyait par un légat, honneur autrefois réservé à quelques valeureux Grands-Maîtres, mais désormais passé à l'état de coutume et destiné à procurer une

mission lucrative à quelque prélat favorisé par la cour de Rome; c'était aussi d'inaugurer la bibliothèque et d'y faire transporter les livres, jusque-là disséminés dans divers bâtiments de l'Ordre; c'était enfin d'envoyer la croix de Malte à un nouveau grand duc dont venait de s'accroître la famille impériale de Russie : mais de ce qui était des mesures sérieuses que devaient faire naître des circonstances aussi graves, il ne s'en préoccupait aucunement.

Ce n'est pas qu'à la première tentative de l'amiral Brueys sur Malte, le Grand-Maître n'eût donné quelques signes de vigilance; il avait réuni le corps des chasseurs Maltais, il avait fait des dépenses considérables, donné les ordres nécessaires et maintenu tout le monde à son poste; mais, le danger disparu, il était rentré dans sa somnolence réelle ou cette fois forcée, et semblait ne pas croire qu'une attaque fût possible. A ceux qui lui en représentaient l'imminence, il répondait par l'exemple même de l'apparition de Brueys devant Malte : on avait alors crié aux armes! on s'était mis en mesure de défense, mais l'amiral français, ainsi que l'avait prouvé l'évènement, n'avait eu d'autre projet d'hostilité que celui que lui prêtaient les imagina-

tion exaltées. L'Ordre, épuisé d'argent, ne pouvait renouveler chaque jour es frais qu'entraîne un armement ; et puis, ajoutait-il, les Français ne sont pas si fous que de venir répandre inutilement leur sang sous les remparts inexpugnables de Malte.

A ceux qui lui représentaient que les assurances pacifiques renouvelées chaque jour par les plénipotentiaires français à Rastadt, n'étaient que mensongères et ne tendaient qu'à entretenir une sécurité qui rendait plus facile la prise de l'île, à ceux qui ajoutaient que, depuis quatre mois, il avait sous les yeux les préparatifs de toutes sortes qui se faisaient dans les ports de la Méditerranée, sa réponse habituelle était : Je suis informé de tout, ma prévoyance s'étend à chaque objet, on peut demeurer tranquille.

D'un autre côté il ne manquait pas de chevaliers qui, tenant à leur gloire et à leur état, ne se fissent un devoir de remettre sans cesse sous les yeux du Grand-Maître l'activité et les progrès d'une faction scélérate, dont le poison subtil avait gangrené une partie de la cité et circulait déjà dans la campagne. — A chaque avis nouveau, Hompesch, louant affectueusement le zèle de quiconque l'informait de quelques détails assurait qu'il avait

pourvu à tout, qu'au moment nécessaire ses moyens se déploieraient et que les menées criminelles seraient déjouées et punies.

Quels étaient donc les moyens qui donnaient tant de confiance au Grand-Maître? était-il d'accord avec la cour de Londres pour voir arriver au moment décisif une flotte anglaise qui, dissipant l'armée française, laisserait au gouvernement de Malte le moyen de comprimer et de punir les traîtres de l'intérieur? ou bien, les Russes seraient-ils à proximité de soutenir par leurs cohortes un État qu'ils commençaient à alimenter de leurs finances? Voilà ce que l'on se demandait.

Mais le secret du chef n'était pas là, il était sans doute du côté de l'Autriche, dont Malte était désormais l'affaire; c'était à l'Autriche qu'il importait de profiter des circonstances qu'elle avait sous les yeux pour en venir à ses fins, et se rendre maîtresse de l'île. Cependant, vers ces derniers temps, le Grand-Maître ne pouvait cacher la terreur que lui inspirait la faction. Lui seul pouvait savoir quelle mystérieuse menace lui était venue de ce côté, et quel fatal pouvoir, en lui liant les mains, le rendait inactif.

On voit surtout les marques de cette frayeur

à l'occasion d'une dépêche que le bailli de Schenau lui fit parvenir de Rastadt par un courrier extraordinaire; elle était écrite en chiffres et portait ce qui suit :

« Je vous préviens, Monseigneur, que l'expédition considérable qui se prépare à Toulon regarde Malte et l'Égypte. Je le tiens du secrétaire même de M. Treilhard, l'un des ministres de la république française au congrès. Vous serez sûrement attaqué. Prenez toutes les mesures pour vous défendre comme il faut. Les ministres de toutes les puissances amies de l'Ordre, qui sont ici, en sont instruits comme moi; mais ils savent aussi que la place de Malte est inexpugnable, ou du moins en état de résister pendant trois mois. Que Votre Altesse Eminentissime y prenne garde! il y va, Monseigneur, de votre propre honneur et de la conservation de l'Ordre, et si vous cédiez, sans vous être défendu, vous seriez déshonoré aux yeux de toute l'Europe. »

Quel était donc en Autriche, à Rastadt, l'opinion sur le compte de Hompesch pour qu'un membre de l'Ordre crût devoir ainsi le rappeler à son devoir! et pour qui connaît le profond respect avec lequel les chevaliers, même

ceux de la grande croix, écrivaient à leur chef, quel sens n'y a-t-il pas dans une phrase aussi hardie que celle-ci : « Si vous cédiez, sans vous être défendu, vous seriez déshonoré aux yeux de l'Europe entière. »

Mais cette dépêche d'une telle importance, que le zèle des agents de l'Ordre à Rastadt ne crut pas superflu de la faire parvenir en toute hâte et par deux voies différentes, ne servit en rien les intérêts de l'Ordre. Le Grand-Maître se refuse à en faire part non seulement à la congrégation d'état, qui avait été établie pour surveiller les affaires de France, mais encore au Conseil complet, en qui reposait le gouvernement de l'Ordre et de l'île. Hompesch craint d'augmenter l'inquiétude et la fermentation des esprits ; il craint de mettre aux mains les chevaliers des deux opinions : on a vu une preuve de la violence à laquelle ils pouvaient se porter, lors de l'apparition de Brueys, quand l'agent du gouvernement français à Malte, le citoyen Caruson, ayant refusé de s'expliquer sur son entrevue avec l'amiral qu'il était allé visiter à son bord, grand nombre de chevaliers jurèrent sa perte, et menacèrent de le jeter à la mer, lui et ses partisans. Hompesch ne redoute rien tant que le

bruit et les divisions, il ensevelira dans l'ombre et le silence du secret cette terrible dépêche. En vain le commandeur de Royer qui était alors chargé de la correspondance de France, et par les mains duquel venait de passer l'alarmante nouvelle, presse-t-il le Grand-Maître de prendre en personne la défense de la place.

— Monseigneur, lui dit ce fidèle chevalier, il n'y a plus qu'à renfermer dans l'intérieur des fortifications toute la population de l'île avec ses richesses, à vous bien approvisionner de vivres et de munitions et à fermer les portes.

Hompesch ne peut se résoudre à ce parti qui demande une certaine vigueur dans l'attitude; son esprit semble en proie à mille craintes, que ne peut comprendre le commandeur.

— Mais qu'en sera-t-il si les Maltais de la campagne, attachés comme ils le sont à leurs habitudes et à leurs maisons, nous opposent une formelle résistance?... Qu'en sera-t-il, si, une fois renfermés avec nous, et assiégés comme nous, ils tournent contre nous-mêmes leurs armes?...

Ainsi Hompesch, dans chaque Maltais, ne voit déjà plus qu'un ennemi prêt à se lever

contre lui. En vain le commandeur de Royer cherche-t-il à le faire revenir de ce qu'il regarde comme de vaines appréhensions, le Grand-Maître ne peut se rendre à son avis ; il tiendra la dépêche secrète, il n'assumera aucune responsabilité, il s'en rapportera uniquement pour les mesures de défense de l'île au parti que prendra la congrégation de guerre. Cette congrégation avait été récemment instituée. Elle avait charge de pourvoir à la défense de l'île, et se composait de quatre chevaliers. Soit manque de lumière, soit obéissance à de perfides suggestions, elle s'était arrêtée, en cas d'attaque, à un plan qui, au lieu de concentrer tous les moyens de défense entre les fortifications, devait disséminer les forces en dehors de la place, le long du littoral, et devenir funeste à l'Ordre. En vain le commandeur de Rosan, officier d'artillerie du plus grand mérite, avait-il déjà supplié le Grand-Maître de modifier un système de défense qui était marqué au coin de l'incapacité ou de la trahison ; en vain lui avait-il remontré qu'une suite de tours mal construites, et de batteries éparses le long des côtes, défendues par une milice inhabile aux armes, étaient bonnes tout au plus contre une descente de pirates, mais ne pourraient rien con-

tre le débarquement d'une armée; en vain lui avait-il représenté qu'en cas d'attaque le seul parti était de se borner à la défense de la place et des forteresses qui l'environnent : Hompesch avait été sourd. Au commandeur de Rosan, comme plus tard au commandeur de Royer, et comme à bien d'autres, il répondit qu'il n'assumerait aucune responsabilité. Il en devait cependant peser une bien terrible sur son nom, si, faute d'énergiques moyens de défense, Malte tombait au pouvoir de la flotte qui était déjà sortie du port de Toulon.

Vingt-cinq mille hommes de troupes choisies y avaient été embarqués sur les bâtiments réunis pour l'expédition. Ce noyau devait se renforcer successivement des hommes et des vaisseaux qui avaient été échelonnés dans différents ports de la Méditerranée. A la hauteur de Bastia, l'escadre fut rejointe par la division de Corse, plus loin par celle de Gênes, et plus tard par celle de Civita-Vecchia. Elle avançait ainsi, se grossissant toujours et poussée par des vents favorables. La Sicile, qui la vit passer, en trembla pour elle-même; mais les destinées de cette flotte formidable étaient ailleurs. Elle ne s'arrêta en Sicile que pour s'y refaire d'eau et de vivres; elle remit ensuite voiles au vent, et ce fut en bon ordre

qu'elle s'éloigna de cette île en se dirigeant sur Malte.

Qui le croirait? à Malte on ne s'occupait alors que de la Russie. On y avait dernièrement et définitivement accepté l'offre de l'empereur pour la fondation de soixante-douze commanderies du rit grec. Le pape avait donné son adhésion, le conseil de l'Ordre avait accordé sa sanction, toutes les formalités étaient accomplies; les dépêches, les bulles et les décrets du conseil étaient signés, scellés et prêts à partir, quand parut en vue de l'île l'avant-garde de la flotte française qui était grosse de ruine pour l'Ordre de Saint-Jean, et qui allait mettre à néant une institution qui avait brillé trois cents ans en Syrie, deux cent vingt-cinq ans à Rhodes, et deux cent soixante-huit ans à Malte, sans un seul nuage, jusque-là, qui eût terni sa gloire.

CHAPITRE V.

De laquelle armée, c'est à savoir de celle qui a esté devant Rhodes, je Merry-Dupuis, gros et rude de sens et de entendement, je veuille parler et descrire au plus brief que je pourray et au plus près de la vérité, selon ce que j'ai peu voir, et aussi à pareillement en ce que j'en ai ouy parler, raconter et tesmoigner à plusieurs qui y ont esté présents et qui ont tout veu, tant chevaliers qu'autres gens de la ville.

(*Relation du siège de Rhodes en* 1480, *par* Merry Dupuis, *témoin oculaire.*)

1.

Cette avant-garde, formée par la division de Civita-Vecchia, se montra au nord-ouest de l'île. Elle resta en panne tout le jour, et ne fut rejointe par le reste de la flotte que le lendemain au soir.

Dans l'intervalle, quelques chaloupes ayant pris l'entrée du port pour s'y rafraîchir de vivres, on remarqua qu'elles portaient des échelles le long du bord. Aux questions que firent les curieux, il fut répondu que ces échelles étaient destinées à l'assaut d'Alexandrie. Le Grand-Maître s'empara avec triom

phe de cette réponse qui lui fut rendue, pour justifier l'inertie où il était resté plongé; et, tandis que la faction ne déguisait pas sa joie, et que le grand nombre des chevaliers et des Maltais fidèles s'interrogeaient avec anxiété, Ferdinand de Hompesch répétait à tout venant qu'ainsi se vérifiait aujourd'hui ce qu'il avait dit depuis longtemps, que les Français n'avaient pas de projets hostiles contre Malte, car, de leur aveu même, ils ne songeaient qu'à l'Égypte.

A l'appui de ces paroles on vit rentrer au port, sans avoir été inquiétée par la flotte française qu'elle dut traverser, l'escadre de la Religion composée du vaisseau le *Saint-Zacharie*, et des deux frégates la *Sainte-Élisabeth* et la *Sainte-Marie*. Elle avait été avertie du danger par le Spéronare qui reconduisait à Rome le nonce du pape; et, contrairement aux ordres qui lui avaient été expédiés de se refugier à Messine où à Naples, elle rentrait au port de Malte comme pour se livrer à l'ennemi qui allait s'emparer de la ville.

Cependant la division de Toulon, complétée par celles de Gènes et de Corse, était venue opérer sa jonction à deux lieues de Malte avec l'armement de Civita-Vecchia; de sorte que, le 9 juin 1798, le soleil, en paraissant

sur l'horizon, éclaira de ses premiers rayons, aux yeux des Maltais stupéfaits, une flotte immense qui, pareille à une grande île mouvante, semblait s'avancer contre leur île pour l'anéantir.

Cette flotte, de près de cinq cents voiles, et montée par quarante mille hommes de troupes, se composait de quatre cent cinquante bâtiments de transport, bricks, corvettes, chaloupes canonnières, sans compter plusieurs autres petits bâtiments de guerre, de dix-huit frégates et de quinze vaisseaux de ligne, dont l'*Orient*, vaisseau amiral, commandé par Brueys, était à trois ponts et portait Bonaparte.

Du haut des bastions, du haut des maisons, du sommet des églises, une population immense, plongée dans la stupeur, contemplait un spectacle que n'avait jamais vu Malte. L'abattement et la consternation se montraient sur la plupart des visages, et s'accrurent encore quand on connut que le bailli de Latour-du-Pin s'apprêtait à exécuter quelques dispositions de défense prescrites par la congrégation de guerre.

Au lieu de se décider de suite au seul parti qui pût, ou sauver l'Ordre ou le faire succomber avec honneur, le Grand-Maître, pour lors,

attéré et confondu, s'occupa, du fond de son palais, à des pourparlers qui laissaient au parti intérieur le temps de s'agiter, de porter partout la confusion et le désordre, et aux Français tout le temps aussi et toute la facilité de préparer leurs projets, et de les mettre à exécution sans obstacles.

D'ailleurs, fallait-il de grandes connaissances en tactique pour juger que sept à huit mille hommes dont se composaient toutes les forces de l'Ordre, qui n'avaient jamais vu le feu, et dont les deux tiers n'étaient que de la milice, ne pouvaient tenir la campagne contre quarante mille hommes qui venaient de faire la loi à l'Europe? et n'était-ce pas assez de cette certitude pour faire abandonner le projet de tenir la campagne, retirer la population avec les ressources en bétail, en grains et en fruits de toute espèce, dans la fortification immense de la Cotonère, transporter sur les remparts de cette fortification toute l'artillerie des côtes, et faire en sorte que les Français n'eussent trouvé que le rocher stérile dans toute l'étendue de l'île abandonnée? Mais ce plan ne devait pas être suivi. Parmi les habitants des quatre cités ou quartiers qui sont renfermés dans la ligne des fortifications de la ville, tous ceux qui pouvaient porter les armes avaient

été distribués en vingt-quatre compagnies, fortes chacune de cent cinquante hommes, avec trois chevaliers à leur tête, et destinées à la défense des points les plus vulnérables. Le nombre de cette milice pouvait s'accroître des hommes de la campagne et se monter alors à dix mille, car tout Maltais en état de servir était soldat et obligé de marcher à la première réquisition. Mais les cadres n'étaient pas remplis.

Le commandement des troupes de La Valette appartenant de droit au maréchal de l'Ordre, et celui des milices de la campagne au sénéchal, le bailli de Loras eut le premier, et le bailli de Rohan le second.

Quatre lieutenants-généraux furent nommés pour servir sous les ordres du sénéchal : c'étaient les baillis de Clugny et Thomasi pour la terre, le bailli de Suffren-Saint-Tropez et le chevalier de Sobirats pour les côtes.

Les gardes du Grand-Maître, commandés par le chevalier de Guron de Rechigne-Voisin, étaient destinés à la défense du palais magistral et du fort Saint-Elme. Le régiment des chasseurs Maltais, fort de six cents hommes, et commandé par le bailli de Neveu, fut partagé entre les trois forts principaux, Manoël, Tigné et Ricasoli. Le château Saint-

Ange sous les ordres du commandeur de Castellanne, et l'enceinte de la Cotonère sous le commandement du bailli de Latour-du-Pin-Montauban, furent confiés aux compagnies des vaisseaux et des galères. La difficile entreprise de s'opposer à la descente de l'ennemi fut réservée au régiment de Malte, que de récentes et malheureuses économies, peut-être de perfides conseils, avaient dernièrement fait réduire à sept cents hommes; ils devaient être renforcés de douze compagnies des milices de la campagne, et protégés par le feu des redoutes et des tours du littoral, que servaient deux cent cinquante canonniers des vaisseaux et des galères. Le reste des canonniers et des troupes de milice devaient être répartis au besoin dans les autres cités, ouvrages et forts. Enfin, les bastions et les cavaliers devaient être gardés par ceux des chevaliers qui n'avaient de commandement ni dans les forts ni dans les troupes, et qui formaient un corps d'élite sous les ordres du commandeur Caamano et des chevaliers Desbruss et Ascona.

Malgré ces préparatifs de défense, les habitants ne pouvaient revenir de l'émotion que leur causait l'immense appareil de guerre qui se déployait le long de leurs côtes. Malte n'avait jamais vu, pas même au temps de Soli-

man, une flotte aussi nombreuse et aussi imposante; l'horizon se montrait obscurci par une foule de bâtiments de tout genre et de toute grandeur, dont les mâts réunis offraient l'apparence d'une forêt. Les mieux instruits de ce qui se passait dans la ville répondaient à peine aux questions, ou, s'ils y répondaient, c'était par monosyllabes, tant leur préoccupation était grande du côté de la mer.

— Qui commande le fort Saint-Elme?

— Le chevalier de Gournay.

— Et le fort Manoël? Et le fort Tigné?

— Le bailli don Rodrigue Gorgao, le bailli de La Tour-Saint-Quentin.

— Qui commande la Cité Victorieuse?

— Le chevalier de Gondrecourt.

— Et la Florianne, et l'île de Comino, et l'île de Goze, par qui sont-elles commandées?

— Par le bailli de Belmont, par le chevalier de Vallin, par le commandeur de Mesgrigny.

Chacune de ces réponses se faisait attendre et ne se donnait que distraitement. Il y eut dans la journée un mouvement de la flotte qui fit croire un moment qu'elle allait s'éloigner; mais le général Bonaparte, qui était passé du vaisseau *l'Orient* sur une frégate, et qui avait côtoyé à une demi-portée de

canon toute la partie orientale de l'île pour faire ses observations, arrivé devant le port de la cité Valette, envoya une chaloupe à terre avec une lettre pour l'agent consulaire de la République, le citoyen Caruson. C'était l'ordre de demander au Grand-Maître, de la part du général en chef, l'entrée du port pour toute l'escadre, afin de s'y approvisionner d'eau.

L'agent consulaire s'empressa de se rendre au palais magistral. Hompesch, que l'apparition de la flotte avait frappé de terreur, sembla, depuis cette visite du citoyen Caruson, avoir perdu la tête. Il répondit cependant au consul qu'il ne pouvait accorder cette demande; qu'elle était contraire aux statuts de l'Ordre, confirmés eux-mêmes par le traité d'Utrecht, et d'après lesquels, en temps de guerre et pour l'observation de la stricte neutralité entre les puissances chrétiennes, l'Ordre ne pouvait recevoir à la fois dans le port plus de quatre bâtiments de guerre appartenant à la même puissance. Néanmoins il ajouta qu'il allait en déférer au Conseil.

Le Conseil se réunit à six heures du soir, et tout d'abord, sans préparation et la consternation peinte sur le visage :

— Voici, s'écria le Grand-Maître, un stra-

tagème imaginé par les Français; c'est un piége qu'ils nous tendent pour s'emparer de l'île.

Alors il exposa la demande du général en chef, et la délibération commença.

Au milieu de la confusion générale, le bailli Vento des Pennes, qui était d'un caractère ferme et décidé, fit entendre son opinion : que l'article XIII du traité d'Utrecht était formel, et qu'il n'y avait pas même urgence de réunir le conseil, puisque le Grand-Maître n'avait qu'à s'en tenir à la lettre des statuts.

La plupart des membres applaudissaient à cet avis, quand le vieux commandeur de Vargas, lieutenant du pilier de Castille, élevant sa voix de fausset :

— Au nom des intérêts de l'Ordre, s'écria-t-il, ne précipitons pas notre délibération. Considérons dans quelle circonstance alarmante se trouve l'Ordre, en face d'une escadre aussi formidable, et prenons garde aussi que l'Espagne, qui, dans ce malheur des temps, est devenue en grande partie notre seule ressource, et qui est en termes d'amitié avec la France, ne prenne en mauvaise part le refus que nous ferions à son alliée. Je serais d'avis...

On ne lui en laissa pas dire plus long, des

interpellations injurieuses, des cris, des apostrophes l'interrompirent :

— A bas le traître ! A bas le démagogue ! A bas le jacobin !

Mais le vieux commandeur, faisant tête à l'orage et dominant le tumulte autant qu'il le pouvait, assurait qu'il n'avait en vue que de conserver Malte pour servir d'asile commun à tous.

— Je suis loin de le désirer, fit-il enfin entendre ; mais, si Dieu permet qu'en punition de nos méfaits nous perdions notre île, j'aurai toujours ma commanderie en Espagne pour y passer le peu de jours qui me restent à vivre, tandis que vous autres, Messieurs, victimes de vos principes d'impolitique intolérance, je ne sais pas où vous trouverez un refuge.

A ces paroles succéda un bruit confus de mille opinions diverses qui se résumèrent enfin à celle-ci : que si Bonaparte persistait dans sa demande, il fallait lui répondre qu'on ne pouvait transgresser les lois du port * .

* Paroles précises, transcrites du manuscrit original où fut minutée cette importante délibération: *Persistendo Buonaparte nelle avanzate dimande, responder si dovesse di non potersi trasgredire le leggi del porto.*

C'était peut-être le moment, puisque la défense était prise au dépourvu, de chercher à se rendre favorable le général en chef, de dépêcher vers lui une députation de quelques chevaliers marquants, pour lui représenter l'impossibilité où se trouvait l'Ordre de transgresser ses propres lois, et la nécessité où l'on se mettrait, en recevant aujourd'hui dans le port la flotte française, de l'ouvrir dès demain à la flotte anglaise. Si l'on avait joint à ces raisons toutes les excuses et toutes les offres de service possibles, peut-être Bonaparte, dans la crainte de compromettre par un retard son succès en Egypte, se fût-il contenté de recevoir hors du port son approvisionnement d'eau. Malte était sauvée. Au lieu de cela, le Grand-Maître chargea verbalement l'agent consulaire de porter au général en chef le résultat de la délibération du conseil ; et, comme le citoyen Caruson demandait qu'au moins on lui donnât une copie de cette délibération, le Grand-Maître s'y refusa sous prétexte que ce n'était pas l'usage.

Cependant les chefs de la faction n'avaient pas été depuis le matin sans parcourir la ville dans tous les sens. Ils allaient de maison en maison, de groupe en groupe, ils s'assuraient de leurs partisans. Guido surtout semblait se

multiplier. La tête perdue d'enthousiasme, l'œil en feu, la chevelure en désordre, il ne quittait les uns que pour s'adresser à d'autres.

— Eh ! quoi, Maltais, leur disait-il, vos yeux resteront-ils éternellement fermés à la lumière ? quoi ! la grande nation vous tend les bras, elle vous offre l'indépendance qu'elle a donnée à tant d'autres pays; ses victoires, qui jettent l'épouvante dans l'âme de tous les tyrans, font déjà pâlir l'assemblage monstrueux de quelques aristocrates, sous qui vous gémissez ; déjà ses armes, après avoir fait la loi aux puissances les plus formidables de l'Europe, se sont avancées par des conquêtes journalières jusqu'aux extrémités de l'Italie, les voici devant vous, et vous restez là dans la stupeur! O nation opprimée et qui mérite de l'être puisqu'elle est incapable de faire un effort pour acquérir sa liberté et vivre indépendante ! levez-vous, voici l'instant, sortez de l'esclavage! cette flotte innombrable qui arrive des rivages français vous apporte le don précieux de la souveraineté du peuple. Profitez de ce grand bienfait. Si vous perdez encore cette unique occasion, jamais vous ne la retrouverez. Quel espoir d'ailleurs vous reste-t-il? le le gouvernement à qui l'habitude honteuse et

servile de vos pères vous faisait obéir va crouler de lui-même. Privé de la moitié de ses biens, dont la France a disposé pour son utilité et sa gloire, l'Italie lui échappe. Les autres parties de l'Europe vont suivre bientôt l'exemple des Français. Que deviendra alors ce corps sans aliment? que deviendrez-vous, vous-mêmes, pour avoir commis vos destinées à ce fantôme monstrueux et caduc? saisissez donc le moment, recevez les bienfaits paternels d'un peuple illuminé, auquel rien ne peut résister. Bientôt, par sa bienveillance protectrice, votre commerce va fleurir, vos vaisseaux couvriront les mers, l'abondance refluera chez vous de toutes parts. Chargés seuls du gouvernement de votre pays, vous n'aurez plus la honte injurieuse de vous en voir exclus par des maîtres étrangers, dont les bizarreries multipliées vous procurent sans cesse mille dégoûts nouveaux. Vos noms, inscrits dans les fastes de l'histoire, vont devenir célèbres à leur tour, et fixeront un jour l'admiration et le respect de vos neveux reconnaissants.

Telles étaient à peu près les harangues quotidiennes qui, de longue main, préparaient les esprits. Qui pourrait analyser l'effervescence que ces paroles et bien d'autres portaient dans les têtes. Tous les gens riches du

pays, honteux de devoir à l'Ordre leur fortune, et empressés de se délivrer du fardeau de la reconnaissance, couvraient leur ingrate et criminelle infidélité du faux nom de bien public ; ils parlaient comme Guido de leur désir de liberté et de la gloire de leur nation, et ne pensaient, eux en effet depuis longtemps, qu'à tenir en mains les rênes du gouvernement. Dans ce but, ils s'étaient agités en tous sens et ils avaient travaillé, par toutes sortes de voies, la crédulité d'un peuple ignorant et facile à tromper. Ces perfides insinuations avaient été appuyées par une classe qui jouit à Malte d'un grand crédit sur le peuple, par le clergé, faut-il le dire, que tourmentait la jalousie de n'être en cette île qu'au second rang, c'est-à-dire après les chevaliers, lorsqu'il occupait le premier dans tous les États catholiques ; à ce point que, parmi le clergé même de l'Ordre et sur environ cent cinquante prêtres attachés à l'église de Saint-Jean, à peine dans ces derniers temps en eût-on trouvé vingt sur la fidélité desquels l'Ordre pût compter. C'était toujours l'esprit de Mannarino, mais étendu jusqu'aux prêtres de l'Ordre.

La masse du peuple était fidèle, et, pour lui rappeler son devoir, il n'eût fallu en ce mo-

ment qu'un exemple de répression et de vigueur sur les plus coupables, qui, frappant de terreur le reste de leurs partisans, eût rendu le courage aux loyaux serviteurs de l'Ordre.

Cependant l'agent consulaire de la république française s'était transporté à bord de l'*Orient* pour rendre compte au général en chef de la réponse verbale du Grand-Maître. Quel effet produisit-elle sur l'esprit du jeune vainqueur de l'Italie ? On ne le peut savoir que par l'exclamation qui lui échappa.

— Ah ! dit-il, on ne veut pas m'accorder l'eau que je demande, eh bien ! j'irai la prendre, et nous verrons qui pourra m'en empêcher.

Ces paroles, qui décidaient du sort de Malte, étaient suggérées au général Bonaparte autant sans doute par le dépit du refus qu'il éprouvait, que par les observations qu'il avait faites le long de la côte sur la facilité d'une descente, par les renseignements qu'il possédait à l'avance, et par les réponses que lui avait d'abord données Caruson à des questions brèves et multipliées sur l'état de la place et sur la disposition des esprits.

Toute la population de Malte, en attente depuis le départ de l'agent consulaire, s'inquiétait de ne pas le voir revenir. Mais Caruson

ne devait plus rentrer dans Malte comme agent de la république française; le général en chef le retenait à son bord et s'était opposé à ce qu'il retournât désormais dans la ville. C'était déjà là une déclaration de guerre. Caruson lui-même ayant essayé des instances et représenté que sa présence était nécessaire à la sûreté de sa famille :

— On se gardera bien, lui répondit Bonaparte avec une confiance qui éclatait dans tout son air, on se gardera bien d'insulter votre famille; et s'il lui arrive quelque chose, le Grand-Maître m'en répondra.

Enfin, on comprit dans la ville qu'il ne fallait plus s'attendre à voir revenir le consul, porteur du message. Il y eut alors, parmi les membres de l'Ordre, un frémissement, une agitation, une confusion difficiles à décrire. On regarda autour de soi et l'on comprit tout le néant des moyens de défense. Si quelqu'un ouvrait la bouche, c'était pour blâmer amèrement l'inertie où s'étaient renfermés les chefs du gouvernement. La fameuse congrégation de guerre, excitée par l'état de douloureuse anxiété qui se manifestait de toutes parts, voulut alors remédier à sa propre somnolence, mais elle n'avait pensé à rien, elle n'avait pourvu à rien, elle n'avait appro-

visionné de vivres ni de munitions aucun fort, aucun point ; en un mot, elle n'avait rien prévu, ni rien fait. Cependant la nuit avait eu le temps de venir. On devinait que la flotte française se mettait sur le pied d'attaque. Des milliers de fusées s'élevaient et se croisaient dans l'air, le canon tonnait sur toute la ligne, et les fanaux qui servent en mer de signal se succédaient au sommet des mâts.

Il est vrai de dire que de la ville aussi des fusées s'élevaient qui semblaient être des signaux de correspondance avec l'escadre, et que de mystérieuses embarcations qui partaient de la côte sillonnaient la mer et se perdaient dans l'ombre, du côté de la flotte.

Néanmoins, si d'un côté le parti républicain dans Malte avait pu détacher le plus grand nombre des gens de la ville de leurs sentiments de dévouement et de fidélité envers l'Ordre, il n'était point parvenu de l'autre côté à les rallier à la France. Le Maltais est un peuple trop essentiellement religieux et catholique, pour qu'il fût possible d'exciter, en ce moment, sa sympathie envers une nation entachée à ses yeux de régicide et d'athéisme. Les excès révolutionnaires, encore exagérés, s'il se peut, par les récits qui en étaient venus à Malte, avaient changé en horreur et en éloi-

gnement ce qui avait été jadis, de nation à nation, attrait et affection. Aux yeux des Maltais de la campagne surtout, les phalanges républicaines apparaissaient comme des hordes de bêtes féroces, et ils attribuaient volontiers à la puissance du démon les rapides succès d'un peuple privé de foi. Mais ce sentiment qui, bien exploité, pouvait si favorablement servir en ce moment les intérêts de l'Ordre, lui fut détourné avec une incroyable perfidie. Ceux même qui depuis longtemps étaient d'intelligence avec la France, qui lui avaient ouvert le chemin pour venir à Malte, qui lui enseignaient en cet instant des endroits de débarquement et qui lui faisaient des signaux, ceux-là même répandirent le bruit, qui se propagea en une minute, que les chevaliers des trois langues de France étaient d'intelligence avec l'armée française pour lui livrer la ville et l'île.

Or, sur trois cent trente-deux chevaliers qui se trouvaient alors présents à Malte, deux cents étaient Français. Les officiers n'étaient autres que les chevaliers, de sorte que des troupes mal habiles et peu aguerries allaient donc, pour comble de mal, se ranger sous le commandement de chefs qu'elles suspectaient de trahison.

A partir de ce moment, tout ce qui avait été jusque-là impardonnable négligence, se change, aux yeux des Maltais, en évidentes preuves de complicité ; et comme la trahison elle-même y met la main, il s'en trouve malheureusement d'irrécusables.

Dans le courant de la soirée, un message était arrivé au Grand-Maître de la part du citoyen Caruson, et ce n'était autre chose qu'un manifeste de guerre dicté par le général en chef. La ville était pleine du mouvement de la défense qui s'organisait ; les milices se rendaient à leur poste; les ordres se multipliaient pour l'organisation des compagnies, on s'occupait des munitions de guerre, on distribuait les armes. C'est ainsi que l'on effectuait, au moment même du débarquement de l'ennemi et dans un désordre incroyable, des opérations qui, en temps ordinaire, eussent demandé au moins huit jours de travail. Mais quand on en vint à la distribution des cartouches, il s'en trouva un grand nombre qui, vieillies dans les magasins, étaient complétement détériorées. Aussitôt une voix plus prompte que le vent répand le bruit que les chevaliers avaient falsifié la poudre en y mêlant de la poussière de charbon. D'un autre côté, les balles pour les fusils et les boulets

que l'on déposait à côté des pièces ne se trouvaient pas de calibre. La plupart des canons eux-mêmes étaient hors d'usage. Les affûts vermoulus n'avaient été précédemment réparés qu'au moyen d'une couche de peinture dont on les avait recouverts ; et à l'exception des pièces qui étaient destinées aux salves ordinaires, toutes les autres servaient de nids aux oiseaux du ciel.

Cependant, au point du jour, la cité fut en armes, et l'aspect général de la Valette semblait présager une honorable défense. Mais le plan était impraticable, puisqu'il consistait toujours à défendre l'île entière au lieu de concentrer les forces dans les fortifications de la ville.

La mer offrait, à ce premier rayon du jour, un imposant et redoutable spectable. Il n'était que quatre heures du matin, et déjà les Français étaient prêts pour le débarquement. Le général Reynier, qui avait le commandement de la division de Marseille, s'éloignait dans la direction de l'île de Goze ; le général Baraguay d'Hilliers, avec la division de Gênes, se dirigeait vers la cale Saint-Paul ; la division de Civita-Vecchia, sous les ordres de Desaix, vers la cale de Marsasciroco ; tandis qu'une ligne d'environ trente bâtiments de guerre,

dont une extrémité aboutissait à la pointe Sainte-Catherine, l'autre, à une lieue vers la gauche de la ville, s'avançait en bloquant le port Saint-Georges et Saint-Julien, dont le commandement était confié au chevalier de Gras-Préville, de la langue de Provence.

Qu'allaient donc faire dans la campagne, contre les jeunes et entreprenants généraux de l'armée d'Italie, de vieux baillis qui n'avaient presque jamais servi que sur mer? Que pouvaient, hors de leurs murs, les milices maltaises qui n'avaient jamais vu le feu, contre des troupes expérimentées, accoutumées à vaincre et qui venaient de faire la guerre et la loi à l'Europe? Les troupes françaises, façonnées à la plus sévère discipline et confiantes dans des chefs qui les ont tant de fois rendu victorieuses; les milices maltaises, dès à présent en défiance contre les chevaliers et tout à l'heure rebelles; les chevaliers eux-mêmes, partagés d'opinion sur le plan de défense, effrayés de l'incurie qui a présidé à tous les apprêts, et bientôt partagés en deux camps.

Car ceux de la faction n'attendaient que ce moment pour se déclarer, et le chef de ceux-là, le commandeur Bosredon de Ransijat, fit parvenir au Grand-Maître par l'intermédiaire du chevalier de Royer, Sous-Mestre-Écuyer,

une lettre dans laquelle il exprimait qu'ayant fait vœu de combattre les Turcs, et non pas les Français, il s'abstiendrait de prendre part à l'action; il résignait en même temps les clefs du trésor, dont il avait la garde et demandait qu'on lui désignât le lieu où il devait se rendre. Scandaleuse désertion, et bien incroyable en un pareil moment! A cette nouvelle, le Grand-Maître demeura sous le coup d'une profonde consternation.

— Voyez-vous? disait-il avec un trouble inexprimable à ceux qui l'entouraient. Voilà le parti qui commence à se déclarer, et Dieu sait si ce n'est pas le signal convenu pour mettre le reste en mouvement!

En même temps aussi le chargé d'affaires d'Espagne, renouvelant ce qui s'était passé lors de la première apparition de Brueys, prescrivait aux chevaliers espagnols, au nom de Sa Majesté catholique, de ne prendre aucune part dans cette lutte. Était-ce donc qu'il pensait encore que l'escadre française ne venait devant Malte que pour y faire nommer Grand-Maître le prince de la Paix?

Cependant, appuyé sur le parapet du rempart, à ces premières heures du jour, un jeune chevalier d'Église écoutait tout à la fois les bruits qui venaient de la ville, et contem-

plait le spectacle qu'offrait la mer. Devant ses yeux, c'était cette flotte immense qui s'émouvait, ce grand nom de France qui planait autour d'elle, cet étendard qui s'était promené victorieusement par l'Europe, et ces voiles qui s'enflaient au souffle de l'aube comme pour s'envoler vers des destinées inconnues. — Ici, dans la ville, une masse de gloire acquise et conservée pendant des siècles; là, sur ces vaisseaux, une gloire toute jeune, mais qui déjà remplissait le monde. L'une, comme un soleil couchant, partie de Ptolémaïs, d'Ascalon et de Saint-Jean-d'Acre, après avoir passé sur Rhodes, enfin s'éteignait à son déclin dans les eaux de l'Occident; l'autre, à son aurore et en sens contraire, s'élançait de cette même mer vers les pays de l'Orient, et ne demandait qu'à dévorer l'espace : toutes les deux prêtes à se heurter au passage. Les voilà donc les vaisseaux qui portent les chefs de l'armée d'Italie, de cette armée qui a fait cent cinquante mille prisonniers, qui a pris cent soixante-dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces de siège, six cents pièces de campagne, neuf vaisseaux de ligne, douze frégates, dix-huit galères; qui a conclu un armistice avec le roi de Sardaigne, une con-

vention avec Gênes, un armistice avec le duc de Modène, le roi de Naples et le Pape, des préliminaires à Léoben ; qui a donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa-Carréra, de la Romagne et de la Lombardie, ainsi qu'aux peuples des départements de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque ! Le voilà là-bas dans le lointain, on le reconnaît à la flamme de son mât, le vaisseau amiral qui porte le chef de cette vaillante armée, ce jeune et sombre général qui, étendant sa main sur Malte, se tourne du côté de l'Égypte et baigne déjà son regard dans les mystérieuses clartés qui ont frappé au front les grands conquérants, Sésostris et Alexandre !

Hors de lui, et comme enivré par ces aspects, par ces bruits, par le souffle avant-coureur de ce choc, où l'épaulette toute neuve des généraux de la république allait tout à l'heure heurter la vieille et splendide armure du temps des Croisades, où la fortune de Bonaparte allait emporter en passant les murs d'un sanctuaire qui renfermait intact le dépôt de sept siècles de gloire, le jeune chevalier d'Église eut une aspiration comme pour absorber en lui toutes ces émanations guerrières. Il porta la main à ses yeux comme pour essuyer une larme qui ne put s'y faire

jour, puis ensuite à son côté comme pour y chercher l'épée qui ne s'y trouvait pas.

— Oh! ce soir, murmura-t-il, que ne sommes-nous à ce soir! pourquoi le bailli de Manosque a-t-il voulu tarder jusque-là? Pourvu, du moins, qu'alors ce ne soit pas trop tard!

Ce peu de mots de la part du jeune chevalier s'expliquaient par une visite qu'il avait faite au bailli de Manosque durant cette nuit qui finissait, cette nuit de juin où chacun, dans Malte, avait été sur pied, et qui avait été remplie de plus d'agitations que pas une journée depuis bien longtemps. Le bailli de Manosque avait veillé comme les autres, mais non point par la ville : le bailli était d'un grand âge, et, depuis quelque temps, malgré le soin qu'il prenait de le cacher à tous les yeux et peut-être à lui-même, l'affaiblissement où il était tombé ne devenait que trop visible : les jambes lui refusaient leur service, et le vieux seigneur ne pouvait plus faire que quelques pas hors du logis. Encore marchait-il courbé à cette heure sur son jonc à pomme d'or, et la main qu'il y appuyait était-elle incertaine et tremblante. Mais, chez lui, l'entendement n'avait pas faibli, et la mémoire était toujours lucide et présente.

A l'instant où l'on distribuait les armes

dans la ville, lui qui ne pouvait plus les porter se tenait dans une pièce de son appartement, assis devant le balcon qui demeurait tout grand ouvert. Dans le fond de la chambre, deux bougies seulement brûlaient sur un guéridon, entre lesquelles un grand et gros volume d'histoire était étalé. L'agitation du vieillard se trahissait en ce qu'il allait souvent du siège qui était devant le balcon au siège qui était devant la table et réciproquement: mais devant la table ses yeux ne se portaient guère sur le livre; tandis que devant le balcon, il interrogeait avidement les bruits et le mouvement de la rue.

Il était néanmoins penché sur le volume, quand un jeune chevalier, qui avait été introduit et qui avait traversé toute la pièce sans que le vieillard eût paru l'entendre, se trouva tout à coup auprès du bailli de Manosque. Celui-ci releva la tête et tressaillit; mais, reconnaissant alors son visiteur :

— Ah! c'est vous, mon enfant, lui dit-il avec douceur, asseyez-vous là. J'avais grand besoin de voir quelqu'un; que se passe-t-il dans la ville? s'entêtent-ils toujours à défendre la campagne? Défendre la campagne! vit-on jamais pareille entreprise! nous qui n'aurions pas assez de toutes nos troupes pour

garnir les fortifications de notre ville! car nous ne pouvons disposer, en comptant les milices de la campagne, que de dix-sept ou dix-huit mille hommes au plus, et il en faudrait au moins trente mille pour bien défendre tout ce qu'on a entassé ici de bastions, de remparts et de forteresses. Je lisais dans le livre que voici, que Philippe Villiers de l'Ile-Adam, lors du siége de Rhodes, quand il vit les Turcs s'apprêter au débarquement, fit rentrer tous les gens de campagne dans l'enceinte de la ville, raser les jardins au dehors, rompre les conduits d'eau; il abandonna la campagne. C'était l'exemple à suivre. Mais qui songe à Rhodes aujourd'hui, et qui s'inquiète encore des enseignements du passé!

— Monsieur le bailli, lui dit le jeune chevalier, c'est précisément parce que l'Ordre manque de bras qu'il n'en doit demeurer aucun d'inutile. Je viens donc vous demander de vous employer sur l'heure auprès de monseigneur le Grand-Maître, afin que, de chevalier d'église, je devienne chevalier d'épée. Voici l'occasion de gagner mes éperons : pour Dieu ne me retardez plus. Vous savez, monsieur le bailli, que je ne veux pas être chevalier d'Église. Mon goût me porte ailleurs, et je suis libre encore de tout engagement. Mais je

me suis déjà longuement expliqué avec vous sur ce sujet. La ville prend les armes, on s'attend à l'attaque dans quelques heures; je me croirais déshonoré si je ne prenais place en ce moment dans le bataillon d'élite du chevalier d'Ascona. Mais il faut d'abord que je sois reçu et reconnu chevalier de justice.

Puis, comme le bailli demeurait pensif et silencieux, le jeune homme ajouta :

— D'ailleurs, Monsieur, je ne suis pas de ceux qui sont faits pour être prêtres d'obédience ou chapelains conventuels à Saint-Jean de Malte et qui portent la croix de l'Ordre, c'est vrai, mais à l'égal des servants d'armes et sans avoir besoin de faire de preuves nobles. Je suis gentilhomme et d'épée, moi, et je veux être aussi chevalier d'épée. J'en ai bien le droit, je pense, puisque j'ai fourni sans peine, vous le savez mieux que personne, les preuves des bisaïeux et bisaïeules paternels et maternels, et que je pourrais au besoin fournir celles des seize quartiers comme les chevaliers de la langue allemande.

Soit que ces mots eussent été dits à dessein, soit par hasard, toujours est-il qu'ils parurent convaincants sur l'esprit du bailli de Manosque. Il les écouta avec une paix pro-

fonde, et les paya de l'aménité d'un sourire tranquille et doux :

— Le chevalier de Rigondie, dont vous m'avez présenté les lettres à votre arrivée dans l'île, voulait que vous fussiez d'église ; votre mère le voulait aussi ; dona Olympia, votre parente, en a également le désir. Il y a là quelques chances d'avenir, on peut devenir abbé crossé et mîtré comme à Sixène et comme à Saint-Jean de Corbeil ; on peut devenir Prieur-Général de l'Église, dignité qui donne la grande croix et la seconde place au Conseil de l'Ordre ; mais tout cela ne suffit pas pour vous contraindre, et l'on ne peut vous faire d'église contre votre gré. D'ailleurs j'ai toujours pensé, comme vous, qu'un gentilhomme d'épée doit porter l'épée. Je me réjouis, mon cher enfant, de voir que vous avez le cœur bien placé, et que vous savez apprécier ce que valent des preuves bien établies ! Laissez donc l'église, puisque telle est votre volonté, à ceux qui n'ont d'autres preuves à faire pour y entrer que celles de bonnes mœurs et d'une origine de bonne bourgeoisie ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait parmi nos prêtres conventuels des gens de naissance. Mais il vous répugnerait, je le comprends de reste, d'aspirer aux commanderies qu'ils ont en com-

mun avec les servants-d'armes; ne les confondez pas cependant, car si les chevaliers-prêtres ne viennent dans l'Ordre qu'après les chevaliers de justice, ils portent néanmoins la croix comme ceux-ci, ils passent avant les servants-d'armes, et ils sont reconnus pour être du second rang par l'état et l'habit ecclésiastique; au lieu que les servants-d'armes forment la troisième classe, et ne devraient porter la croix que moindre....

— Alors, monsieur le bailli, interrompit le jeune chevalier, il serait donc urgent d'aller vers le Grand-Maître, et de lui demander son agrément afin que je reçoive l'épée sur l'heure.

— Pénétrer jusqu'au Grand-Maître, reprit le Bailli, ce n'est pas chose facile! il est entouré de ceux de la faction qui gardent les avenues et ne laissent approcher personne. Rien n'arrive que par leurs mains, rien ne passe que sous leurs yeux. Si vous aviez vu ce qu'il en était à la sortie du Conseil! La panique est à l'ordre du jour; il suffit de proposer une mesure énergique pour être regardé avec défiance. J'ai proposé d'abandonner la campagne, en cas d'attaque, pour se renfermer dans la ville, et peu s'en est fallu que je ne fusse traité de Jacobin, comme le comman-

deur de Vargas, par ceux qui sont en possession de circonvenir le Grand-Maître.

— Mais si vous ne pouvez approcher du prince, monsieur le bailli, le pourrai-je moi-même? et il faudra donc que je demeure ainsi sans faire mon devoir, et sans emploi au milieu de toute cette ville qui prend les armes, et dont vous entendez la rumeur?

— Je suis bailli de l'Ordre et grand'croix, et je peux bien moi-même et de mon droit recevoir un chevalier de justice, surtout quand les autres formes sont remplies et que les preuves ont été vérifiées par messieurs les secrétaires de la langue de France.

— Ah! vous me rendez la vie, monsieur le bailli. Eh bien! donc, ici, maintenant, recevez moi, et qu'en vous quittant j'aille prendre ma place sur les bastions!

— Oh! non pas ici, non pas à l'instant même, répondit le bailli. Le neveu de feu l'éminentissime Grand-Maître de Rohan doit être reçu chevalier en pleine église de Saint-Jean, devant le maître-autel, tous les cierges allumés. Pour un empire, je ne voudrais manquer en votre personne à ce que je dois d'honneur à la mémoire de feu votre oncle, l'éminentissime et cher Grand-Maître de Rohan. Ce n'est pas lui qui aurait souffert ce que

nous voyons dans les circonstances où nous sommes. Mais que voulez-vous! Monsieur de Hompesch était le premier de sa maison qui ait pu fournir les preuves de Malte, et je n'ai jamais....

— Pour Dieu, monsieur le bailli, ne me faites pas mourir de désespoir, en m'ajournant désormais. L'église de Saint-Jean est fermée depuis le moment où la ville s'est mise sur le pied de guerre; des factionnaires veillent aux portes, et nul n'y peut entrer. S'il me faut attendre jusqu'à ce qu'on la rouvre, il sera trop tard.

Le bailli parut étonné.

— L'église de Saint-Jean fermée, dites-vous?

« Ah! sans doute à cause du trésor, et par suite de l'inquiétude qu'inspire cette prise d'armes. Depuis la perte du fameux collier, on est toujours en défiance. Mais c'est bien peu connaître le Maltais. Ils ne commettront donc que des fautes!

« Cependant, ajouta-t-il, nous trouverons une porte ouverte, demain dans la nuit, à peu près à l'heure où nous sommes. L'abbé Garcez a l'entrée de l'église par les sacristies et il y doit célébrer la messe en mémoire de son frère, le chevalier don Martin Garcez,

mort il y a six ans. Dona Olympia a toujours voulu que cette messe anniversaire fût dite à l'heure même où le chevalier Garcez rendit le dernier soupir. Ce devait être à l'autel de la chapelle de Philerme, mais nous la ferons dire au maître-autel, nous y assisterons vous et moi, et, au moment de l'évangile, je vous donnerai l'épée.

— Quoi ! dona Olympia doit-elle revenir à cet effet de l'île de Goze? demanda avec inquiétude le jeune chevalier.

— Non, elle restera à sa maison des jardins Biasi, dans Goze, où elle s'est retirée depuis quelques semaines : sa santé ne lui permet pas de revenir à Malte, elle me l'a fait dire ; et ce bruit d'armes, d'ailleurs, l'en empêcherait. Je devais être seul à assister à cette commémoration funèbre de mon pauvre ami, le chevalier dom Garcez. Mais, vous y viendrez donc avec moi, et alors je ferai selon votre désir.

Le jeune chevalier allait encore se récrier que, de cette nuit jusqu'à la suivante, il y avait l'espace d'un siècle, mais le bailli de Manosque lui ferma la bouche.

— Je lisais là dans ce livre, dit-il, que les Turcs devant Rhodes furent huit jours à se disposer au débarquement, il en sera de même

sans doute des Français, rien donc ne presse si fort. D'ailleurs les troupes de l'Ordre sauront bien soutenir quelques jours la campagne; et c'est quand il faudra défendre la ville même, car on en viendra là, que sera venu pour chacun le moment de faire son devoir. Les chevaliers espagnols et ceux de la faction ont beau dire, nous sommes tous tenus de défendre jusqu'au dernier soupir et de conserver le chef-lieu de notre Religion. Ce devoir nous est prescrit par nos lois constitutives, par nos serments, par notre honneur, et enfin par la loi naturelle qui permet à tout corps, comme à tout individu, d'user de toutes ses forces et de toutes ses ressources pour empêcher sa destruction.

« Moi-même alors, poursuivit le bailli, je me ferai porter en chaise sur le rempart, ainsi que fit le Grand-Maître de la Valette, qui, tout blessé qu'il était, voulut faire face à l'ennemi et dont je lisais ici l'histoire.

Hélas! non pas à propos de la Valette, mais à propos du siège de Rhodes, le vieux bailli eût pu voir, dans le livre qui avait fait la lecture de sa vie, qu'un chevalier de Castille, André d'Amaral, trahissait à cette époque aussi les siens, et faisait parvenir dans le camp ennemi des avis attachés à des flèches qu'il y

lançait de la ville; et si le bailli de Manosque eût en ce moment mis la tête au balcon, il eût pu voir dans la ville de Malte les fusées qui s'élevaient en l'air et qui semblaient des signaux de correspondance avec les signaux de la flotte.

Cependant, durant cette nuit qui fut si diversement agitée pour tous, Fleur-d'Épée, de son côté, ne fut pas sans prendre une vive part aux évènements qui se passaient. Elle avait accueilli la première voile de l'escadre qui se montra, avec la certitude que cinq cents autres allaient suivre. Elle connaissait tout par le moyen de Guido. Mais à ce moment que tant de vœux de sa part avaient hâté, le sentiment qui se fit jour dans son cœur ne fut pas tout entier pour la joie. Il s'y mêla quelque terreur, comme si, maintenant en face des évènements, elle sentait que le passé allait lui échapper, ce passé que, depuis deux mois, la présence du beau Diacos avait rempli d'une satisfaction inespérée. Sa vengeance avait trouvé dans les nouveaux sentiments de son cœur, comme une secrète Capoue où elle s'était amollie. Sa haine contre les chevaliers s'était émoussée contre la croix de chevalier que portait le jeune Yves de Jocet. Fleur-d'Épée avait besoin de se souve-

nir et de rétrograder de deux mois en arrière pour retrouver vivace la passion qui l'animait alors. Elle s'étonnait de la trouver affaiblie, et, le moment venu, de sentir que l'élan lui manquait : elle avait besoin de s'exciter aujourd'hui, et si elle retrouvait encore sa haine contre Montalan, c'était, faut-il le dire, moins le sang versé d'Alain de Jocet qui criait en elle, que le péril du Diacos, livré qu'elle le voyait au pouvoir de l'homme dont il se croyait le frère.

Elle aussi, du haut de quelque bastion voisin de la maison du chevalier Tousard qu'elle habitait encore, elle avait contemplé avec stupéfaction le déploiement de l'immense armée navale qui, durant le jour, avait pris position devant l'île. Guido était plusieurs fois revenu vers Fleur-d'Épée, et lui avait chaque fois parlé de son amour; il touchait enfin au terme des délais qu'elle avait fixés. Chaque fois il la quittait pour aller porter par la ville son enthousiasme et ses exhortations. Mais après que l'agent consulaire eut abandonné la ville pour se rendre vers le général en chef, Guido revint dans la maison tout découragé :

— Je suis dépassé, dit-il, je ne suis déjà plus maître du mouvement populaire, oui, dépassé ou trahi. Je commence à voir clair en

ceci, il y a des gens qui envisagent dans la flotte française, non pas l'occasion de proclamer la république maltaise, mais celle de livrer la ville aux Français ; il y a des gens qui veulent abuser du peuple en le poussant aux excès. Croiriez-vous, Fleur-d'Épée, qu'un homme est parti, tôt après Caruson, se rendant, lui aussi, vers le général Bonaparte et porteur d'un écrit signé par quatre cents individus, qui s'engagent à un signal donné à massacrer tous les chevaliers et à ouvrir les portes de la ville aux troupes françaises! croiriez-vous que cet homme....

— Massacrer les chevaliers ! s'écria Fleur-d'Épée, oh ! non pas sans doute les chevaliers novices, ceux qui ne portent que la croix et qui ne sont pas profès. Non pas ceux-là, n'est-ce pas, Calcédonio ?

— Ce sont distinctions bonnes entre chevaliers que vous dites là, Fleur-d'Épée, le peuple n'y regarde pas de si près : tout ce qui porte la croix de l'Ordre est chevalier à ses yeux, profès ou non, et les assassins, je vous le jure, s'ils s'y mettent, n'y mettront pas de différence.

Pas un souffle de Fleur-d'Épée ne vint en réponse, elle resta muette d'une épouvante secrète.

— Mais j'espère en la magnanimité du héros qui commande la flotte. Un pareil moyen lui fera horreur. Le signal du massacre doit être la première bombe que les Français lanceront sur la ville : et le porteur de cet abominable engagement, le croiriez-vous, c'est un chevalier, m'a-t-on dit, un chevalier que je ne connais pas, mais dont vous m'avez quelquefois prononcé le nom depuis que vous êtes allée jusqu'en Sicile pour vous faire donner l'acte signé par le Grand-Maître, le chevalier de Jocet.

— Le chevalier de Jocet, répéta avec effroi Fleur-d'Épée, ah ! le monstre ! il est capable de tout, soyez-en sûr, il vous trahit, Calcédonio.

— Mais qui ne trahit ici ! le peuple trahit les chevaliers, plusieurs d'entre les chevaliers trahissent l'Ordre, et le Grand-Maître trahit son devoir. Malheureux Grand-Maître à qui on impose le plan de défense qui va perdre l'Ordre, qui obéit parce qu'il est contraint d'obéir, qui abdique ainsi, mais sans nommer de successeur, et à qui on lie les mains, à qui on ferme la bouche, avec une seule menace.

— Quelle menace? demanda Fleur-d'Épée.

— Avec la menace de l'acte qu'il a signé et qui l'oblige envers l'empereur d'Autriche :

on m'a dit que le consul de France Caruson, dans une entrevue particulière avec le Grand-Maître et avant de quitter la ville, lui avait déclaré que le général Bonaparte ne venait devant Malte qu'aux lieu et droits de l'empereur d'Autriche, par suite d'un arrangement secret entre les deux puissances, et que Hompesch, par conséquent, n'avait qu'à laisser les évènements suivre leur cours et s'accomplir. On assure qu'à partir de cette entrevue le Grand-Maître semble avoir abdiqué. Un autre bien informé m'a dit, au contraire, que le général en chef n'a pas l'acte en mains; que cette pièce est au pouvoir d'un chevalier qui serait alors le mauvais génie du Grand-Maître, d'un chevalier dont j'ai plus d'une fois entendu prononcer le nom depuis hier; celui-là même serait bien encore le chevalier de Jocet.

« Malheureux Grand-Maître, répéta Guido après quelque silence, que ne donnerait-il pas? sa main droite qui a signé l'acte, son sang, sa vie sans doute, pour sauver son honneur et ne se pas laisser ainsi arracher son île!

Fleur-d'Épée ne répondit pas davantage; cependant au bout de quelques moments:

— Quoi! dit-elle, vous pensez que si le Grand-Maître n'avait pas les mains liées, s'il

avait en son pouvoir l'acte que tient le chevalier de Jocet, il pourrait, devant une pareille armée, sauver encore son île, sa ville et son Ordre?

— Oui, répondit Guido, si le plan de défense qui va lui faire perdre tout cela ne lui était pas imposé, et s'il pouvait prendre les mesures efficaces; oui, avec une place comme Malte et trois mille gens de cœur, il tiendrait contre une armée. Mais que nous occupons-nous de lui? Vraiment c'est à nos intérêts qu'il faut songer, aux intérêts du peuple Maltais qui me semblent désormais en péril.

La nuit qui grossit toutes les terreurs augmenta celles de Fleur-d'Épée. Demeurée seule et debout sur la terrasse de sa maison, à l'heure même où le jeune chevalier d'église s'entretenait avec le bailli de Manosque, elle écoutait de son côté les bruits de la cité, et elle regardait dans l'air les sillons lumineux que les fusées lancées par l'escadre traçaient sur le bleu sombre du ciel. Bientôt à chaque coup de canon, à chaque trace de lumière, à chaque rumeur qui venait jusqu'à elle, elle tressaille convulsivement. Cette détonation, n'est-ce pas celle de l'obus qui lance contre Malte la première bombe; ce sillon de feu dans l'air, celui qu'y trace le globe enflammé;

les cris de ce peuple, ceux qu'il pousse d'effroi à la vue du projectile qui tombe au milieu de la ville? Elle écoutait, et dans son cœur, il y a aussi une explosion, un sillon de flamme qui le traverse, mille rumeurs confuses qui s'y élèvent.

— Malheureuse est-elle qui a hâté de ses vœux l'arrivée des Français, qui n'a eu devant les yeux que ses projets de vengeance et qui n'a pas vu que ces projets allaient tourner contre elle! L'arrivée des Français c'est le massacre des chevaliers profès ou non profès, Guido le lui a dit, de tout ce qui porte la croix de l'Ordre : Yves de Jocet la porte sur le cœur. Et les Français, les voilà venus! ce coup de canon, n'est-ce pas celui qui va devenir le signal de mort, ce bruit d'armes qu'elle entend, celui du massacre qui s'apprête! malheureuse est-elle qui avait cru tout prévoir, qui s'était assurée de Guido en cas que le parti Maltais triomphât, de dona Olympia en cas que ce fût le parti des Espagnols, et de Guido comme de dona Olympia. pour se faire livrer Montalan! Oui, malheureuse qui n'a pas songé que les Français pouvaient s'emparer de la ville pour eux-mêmes; et voilà que de ce côté Montalan triomphe et lui échappe, l'infâme et toujours heureux

Montalan qui tient en ce moment dans sa main le sort de la ville et de l'Ordre, la vie des chevaliers et d'Yves de Jocet, avec cet écrit du Grand-Maître, qu'elle-même en quelque sorte lui a livré.

Elle demeura longtemps immobile et comme pétrifiée ; mais enfin, comme obéissant à quelque soudaine inspiration, elle s'enveloppa de sa faldetta, sortit de la maison et se perdit dans les rues de la ville.

II.

Si, durant cette nuit, tout était en agitation dans la ville, le mouvement n'était pas moins grand sur les vaisseaux qui composaient la formidable escadre française. Aussitôt que Caruson eut envoyé au Grand-Maître le manifeste du général en chef, celui-ci donna l'ordre de mettre toutes les embarcations en mer. A neuf heures du soir, on avait signalé de prendre position. Le vent étant presque nul, l'armée fit les signaux de nuit qu'on apercevait de la ville, relatifs à ces mouvements et à ceux du convoi; les chefs se rendaient à bord du

vaisseau *l'Orient* pour recevoir leurs dernières instructions relativement au plan d'attaque; mais rien ne transpirait des ordres qui leur étaient donnés. Bien des yeux étaient fixés sur la ville fameuse que la nuit enveloppait de silence et d'obscurité, car les fusées qui s'élevaient et se croisaient dans l'air, le canon qui tonnait sur toute la ligne, les fanaux qui se succédaient à la sommité des mâts, avaient eu pour effet de faire éteindre jusqu'à la dernière lumière du port.

Mais quand enfin le jour parut, on put distinguer, à ses premières clartés, le grand étendard de la Religion qui était déployé sur le château; on apercevait de loin les chevaliers en grande tenue sur les remparts; on devinait une communication continuelle de la ville aux forts, où l'on faisait entrer toutes sortes de provisions et de munitions; tout était en armes, tout annonçait la guerre.

Sur la flotte, beaucoup, étonnés et inquiets, se regardaient et s'interrogeaient entre eux. Qu'était-ce donc que cette défense qui se préparait et sur laquelle on ne comptait pas? Allait-on compromettre pour la prise de Malte le succès de l'expédition d'Égypte? Les intel-

ligences pratiquées d'Europe pendant et après les négociations de Campo-Formio n'avaient donc pas réussi, puisque ne s'ouvraient pas tout de suite les portes de cette île célèbre? Les personnes envoyées d'Europe n'ont donc pas su préparer les voies? C'est donc à tort que M. de Dolomieu aurait eu, pour ce sujet, à souffrir de mauvais traitements de la part des Siciliens? et le citoyen Poussielgue n'avait donc pas fait tout ce qu'il avait pu, puisque le succès n'était pas complet? Alors donc, que signifiaient ces paroles du général Bonaparte : Que le succès de la prise de Malte était assuré avant de quitter Toulon, et que mieux vaut prendre une île par les intrigues qu'en répandant le sang *. »

Cependant, au moment où les différentes divisions de la flotte allaient s'ébranler et se séparer chacune dans la direction d'attaque qui lui était assignée, une partie des vaisseaux français se tenaient encore par le travers de l'entrée du port, à moins d'une portée de canon du fort Saint-Elme. Ils virent alors une petite barque sortir du port, doubler la pointe de Dragut sur laquelle est bâti le fort

* Ces paroles se retrouvent dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Tigné, et s'éloigner comme si elle eût voulu gagner du côté de l'île de Goze. Mais la flotte française, qui avait bien voulu la veille encore laisser rentrer l'escadre de la Religion, ne devait pas aujourd'hui permettre la sortie de la moindre embarcation. On envoya héler la barque qui s'écartait de la sorte; celle-ci, dès qu'elle prévit le danger, plutôt que de rentrer au port qu'elle avait déjà laissé loin derrière, fit rames pour se jeter vers la côte de l'île. A voir cette petite barque, à la proue de laquelle était arboré l'étendard de la Religion, cheminant ainsi humblement en vue des remparts qui avaient autrefois résisté à toutes les forces de l'Orient commandées par le terrible Dragut, ceux-mêmes de la flotte qui l'observaient ne purent se défendre d'une sorte d'émotion indéfinissable. Mais, avant que la barque ne fût rejointe, une femme en put descendre qui prit pied sur le rivage. Quant à la barque et au batelier, ils furent saisis et conduits sans doute vers le général en chef.

A quelque distance de l'endroit du rivage où la femme venait de descendre, s'élevait une de ces tours garnies de batteries qui sont disséminées le long des côtes de l'île, et que l'Ordre avait pris la résolution de défendre. Dans celle-ci, quelques soldats des milices

maltaises avaient été postés pour repousser l'attaque; mais le chevalier qui les commandait en était sorti, sans doute par un sentiment de curiosité ou de vigilance; il s'en tenait écarté de plusieurs pas, abrité par un rocher qui le dérobait à la vue de ses soldats; et, les yeux tournés vers la flotte, il suivait les mouvements de la barque, qui, pour lui, semblait se détacher du corps de l'armée française, en forçant de rames vers le rivage. Plus d'une fois il agita en signe d'intelligence un mouchoir blanc qu'il tenait à la main, et, dès que la femme eut pris terre, il s'avança précipitamment à sa rencontre; mais aussitôt, la reconnaissant, car elle s'était, durant la poursuite, débarrassé la tête de son voile; et, reculant de surprise :

— Quoi! s'écria-t-il, est-ce bien vous, Fleur-d'Épée?

A sa vue, la femme sembla frappée du même étonnement; mais elle demeura immobile et ne répondit rien.

— Mais d'où venez-vous donc? demanda-t-il avec une anxiété avide; et où allez-vous?

Fleur-d'Épée ne venait point de la flotte française, comme le pouvait croire Montalan, et elle n'était sortie de la ville que pour se rendre à l'île de Goze. Son dernier entretien avec

Guido avait bouleversé tous ses desseins, ce n'étaient ni le parti maltais ni le parti d'Espagne qui allaient demeurer maîtres de Malte, et, avec ces deux chances, sa vengeance lui échappait; tous les chevaliers, d'un moment à l'autre et au signal convenu, pouvaient être massacrés, et, avec eux, Yves de Jocet lui-même, qu'elle ne pouvait préserver du funeste sort qui l'attendait. Mais il arriva qu'en trouvant dans son cœur le sentiment de son impuissance et de son désespoir, elle y rencontra du même coup le souvenir de dona Olympia. Dona Olympia! cette femme qui est si haut placée, qui est à la tête du parti d'Espagne, qui a sans doute des intelligences avec le chef de l'armée française; cette femme qui aime le jeune chevalier d'église, sera plus forte qu'elle-même, et saura bien sauver Yves de Jocet. Mais connaît-elle le péril? Il faut que Fleur-d'Épée coure vers elle, qu'elle la voie, qu'elle l'instruise de tout, qu'elle lui abandonne tout, afin du moins que, par l'amour d'une autre, le frère d'Alain soit sauvé. En ce moment, une lueur d'espérance grandit aux yeux de Fleur-d'Épée, et forme bientôt comme une ardente clarté dont se remplit tout le ciel, tout le ciel au fond duquel elle n'entrevoit plus de Provi-

dence possible pour Yves de Jocet que dona Olympia.

Ce fut alors que, s'enveloppant de ses voiles, elle quitta sa maison, et que, se jetant par les rues de la ville, elle eut bientôt gagné le palais de dona Olympia. Mais celle-ci, depuis près de deux mois, a quitté la somptueuse demeure de feu son frère, le commandeur d'Alventosa, et elle s'est retirée, pour son repos durant les grandes chaleurs d'été, à sa maison de plaisance des jardins Biasi, dans l'île de Goze. Telle fut la réponse qu'obtint Fleur-d'Épée.

— A Goze! où est Goze? mais ce n'est pas loin Goze? Oh! elle ira à Goze! cette nuit, cette nuit même, sur l'heure, à l'instant, il faut qu'elle parte, elle va partir.

Bientôt elle fut rendue sur le port; mais les bateliers ne voulaient pas mettre à la rame. C'était aller contre les lois du port et les ordonnances ordinaires et de plus contre les mesures de guerre qui se publiaient; c'était s'exposer à être pris par les Français. Qu'importent les lois et les ordonnances ordinaires, puisque c'est maintenant la guerre! Qu'importent les vaisseaux français: puisque c'est la nuit, on leur échappera facilement. Ces raisons et d'autres arguments plus convaincants

déterminèrent un batelier : mais, dans ces entrefaites, le temps s'était écoulé, de sorte qu'avant que Fleur-d'Épée eût pu s'embarquer, traverser le grand port dans sa longueur, en sortir et doubler la pointe de Dragut, l'aurore était venue, dont les premières lueurs la firent découvrir par les vaisseaux de la flotte, l'aurore de cette journée, si fatale pour Malte, et qui était celle du dimanche 18 juin 1798.

Rien ne saurait exprimer le trouble de Fleur-d'Épée, lorsque, ne songeant qu'à dona Olympia, à l'île de Goze, au chevalier Yves de Jocet, elle se vit en un moment poursuivie par une embarcation de la flotte, jetée sur la côte, et inopinément ainsi en présence de Montalan, dont elle ne pouvait s'expliquer la présence.

Mais ce n'était pas sans dessein que celui-ci avait choisi ce poste sur la côte de l'île en vue de la flotte, en vue de la ville, en dehors des fortifications et des ports, et duquel, durant la nuit, les communications avaient pu librement s'établir avec l'armée française.

— Où donc alliez-vous ? répéta Montalan, et venez-vous donc vous aussi de la flotte ?

Et comme elle ne répondit encore point, il ajouta à voix plus basse en se rapprochant d'elle, et avec une sorte de fureur concentrée :

— Ne seriez-vous pas allée, peut-être, livrer au général en chef, pour vous en bien faire venir, le collier de la vierge de Philerme ?

A ce mot, une pensée soudaine traversa l'esprit de Fleur-d'Épée. Les dernières paroles de Guido lui étaient demeurées présentes. Si le Grand-Maître n'avait pas les mains liées par l'engagement envers l'Autriche qu'il a signé, s'il avait en son pouvoir le fatal écrit dont on abuse pour le perdre, le plan de défense serait changé. Malte serait sauvée, les chevaliers aussi, et avec eux Yves de Jocet. Du même regard, Fleur-d'Épée vit et l'homme et la pensée : cet homme possède l'acte du Grand-Maître, mais elle possède le collier ; entre elle et lui, le sort de l'île, le sort des chevaliers, le sort du chevalier d'église. Aussi, en une minute, elle se sentit grandir ; et ce fut avec un secret ascendant et son ton de mépris ordinaire qu'elle répondit à Montalan :

— Non, ce n'est pas au général français que j'allais livrer le collier de Notre Dame de Philerme, mais à dona Olympia qui est à l'île de Goze.

— Vous alliez à l'île de Goze, et vous alliez y livrer à dona Olympia le collier de la Ma-

donc! s'écria Montalan, vous le tenez donc sur vous!

Et, les bras étendus, il se porta avec avidité contre Fleur-d'Épée comme pour la fouiller ou la dépouiller.

Mais celle-ci n'avança pas même les mains pour l'écarter, et se redressant avec une dignité qui en imposa à Montalan :

— Je n'ai pas le collier sur moi, dit-elle, mais j'allais livrer à dona Olympia le secret du lieu où je le tiens caché, ce qui est bien livrer le collier lui-même.

— A dona Olympia! mais pourquoi donc à dona Olympia?

— Afin qu'elle vînt vers vous et vous dît ceci : Rendez-moi l'acte signé par le Grand-Maître, l'acte que vous m'avez enlevé par force des mains, et je vous rendrai à vous le collier que vous avez jadis tenu dans vos mains, le collier de la Gabrielli.

— Oh! fit entendre Montalan, dona Olympia connaît trop bien le prix des perles pour échanger jamais un pareil collier contre un chiffon de papier dont elle n'aurait d'ailleurs que faire.

— De ce chiffon de papier cependant dépend le sort de Malte, la vie des chevaliers, la vie du chevalier Yves de Jocet que dona

Olympia, vous le saviez avant moi, que dona Olympia aime d'amour.

— Mais vous aussi vous l'aimez, ce chevalier, vous qui avez en votre pouvoir la rançon de sa vie, vous qui, sans perdre le temps à aller jusqu'à Goze et à en revenir, me voyez en ce moment devant vous, et qui pouvez me dire vous-même, Fleur-d'Épée, ce que me dirait à votre place dona Olympia.

Fleur-d'Épée ne prit pas garde à l'éclair de fourberie et d'astuce qui traversa le regard de Montalan; elle hésitait à répondre quand celui-ci ajouta :

— Livrez-moi donc le collier!

— Je ne le peux, répondit la Maltaise, j'ai juré par la vierge de Philerme, dans l'église de Saint-Jean même, et devant la miraculeuse image, de le rendre à dona Olympia, si elle empêchait le chevalier de Jocet de faire ses vœux de chevalier profès jusqu'au moment où les Français seraient maîtres de Malte. Elle a tenu sa promesse, je dois tenir mon serment.

— Ah! pensa Montalan, la Fleur-d'Épée compte-t-elle donc, Malte une fois prise, épouser le beau Diacos, elle qui a voulu à ce prix l'empêcher de faire les vœux de chevalier profès?

« Dona Olympia vous a fait cette promesse, répondit-il vivement, eh! bien, dona Olympia vous a menti. Voici les Français devant l'île, mais ils ne sont pas encore dans la ville de Malte, et avant qu'ils n'y soient je vous prouverai que dona Olympia vous a trompée.

« Fleur-d'Épée! Fleur-d'Épée! c'est ma fortune qui vous a envoyée vers moi. Deux fois durant cette nuit passée, je suis rentré dans la ville pour vous trouver. Je voulais vous voir, je voulais vous dire de me rendre enfin, en cet instant décisif, le collier, le précieux collier. Je voulais vous dire que je serai puissant dans Malte quand l'Ordre sera détruit, aussi puissant que l'est aujourd'hui le Grand-Maître; que je serai le chef du nouveau gouvernement français; je voulais vous dire qu'alors je vous épouserais! n'est-ce pas beau, cela, Fleur-d'Épée, moi presqu'autant qu'un Grand-Maître, vous presqu'autant qu'une Reine; nous deux, riches à millions! Mais le collier, il me faut le collier! voilà assez longtemps que je vous en supplie sur tous les tons! Deux fois, vous dis-je, je suis rentré dans la ville, votre maison était fermée. La seconde fois cependant j'y ai pénétré avec un corps de troupe qui en forçait l'entrée pour rompre le

pont du chevalier Tousard, le pont qui établissait une communication entre la maison et le jardin en dehors du rempart. Je vous ai cherchée partout, dans toutes les chambres, mais vous n'y étiez pas. Alors j'ai parcouru la ville; je vous ai demandée à qui pouvait vous connaître. L'heure est urgente, voyez-vous, et le moment presse. En dernier lieu je vous ai demandée même à mon jeune frère qui sortait de chez le bailli de Manosque; mais nul n'a pu me répondre, et il m'a fallu revenir ici à mon poste. Fleur-d'Epée, c'est Dieu qui vous envoie!

Puis, comme celle-ci demeurait en silence:

— Eh! bien, venez, reprit-il, venez ce soir à minuit dans l'église de Saint-Jean, et je vous prouverai que dona Olympia vous a trompée. Elle vous manquant ainsi, vous êtes dégagée de votre serment; elle en défaut, vous êtes libre, libre de me rendre le collier, et vous me le rendrez, n'est-ce-pas?

— Dans l'église de Saint-Jean! s'écria Fleur-d'Épée. Mais en même temps son visage se couvrit d'une pâleur mortelle; et, sans réfléchir davantage aux paroles de Montalan, une crainte affreuse lui traversa l'esprit. Qu'est-ce donc à dire? l'église de Saint Jean! son secret a-t-il été découvert? la tombe de dom

Garcez a-t-elle été violée? En quoi dona Olympia l'a-t-elle trompée ?

Elle jeta les yeux sur le visage de Montalan où se peignait le triomphe; et toute assurance lui manqua, elle se sentit à néant.

— L'église de Saint-Jean, balbutia-t-elle, l'église de Saint-Jean est fermée depuis hier à midi, et ne sera pas ouverte davantage aujourd'hui.

— Non, répondit Montalan, mais ce soir à minuit, trouvez-vous sur le parvis à la porte d'entrée des sacristies, je vous ferai entrer dans l'église, vous y verrez de vos yeux que dona Olympia vous a trompée.

Puis, comme Fleur-d'Épée demeurait atterée :

— Maintenant éloignez-vous, dit-il, ne pensez plus à Goze; votre barque, voyez plutôt, est prise par la chaloupe de la flotte, et tout autre voie vous manquerait; tout à l'heure l'île entière va être inondée de troupes françaises. Déjà les divisions de l'escadre s'ébranlent, vous courez ici des risques, Fleur-d'Épée, des risques pour votre vie même.

Il y eut dans l'accent de Montalan, en prononçant ces derniers mots, une inexprimable sollicitude. C'est qu'à la vie de Fleur-d'Épée se rattachaient à présent pour lui le secret

et la possession du trésor; en ce moment, cette vie lui était bien précieuse!

— Éloignez-vous, répéta-t-il, prenez ce chemin, longez d'abord la côte du port Marsamuschet. A ce monticule que voici là-bas, ne prenez pas le détour ; sur votre gauche, vous trouverez parmi les rochers un sentier qui abrège. Mais, pour Dieu, hâtez-vous! si vous marchez bien, avant une heure d'ici vous pouvez être dans la ville. — Oh! que n'ai-je mon cheval à vous donner! Et maudit soit celui de mes hommes qui l'a pris pour transmettre un avis à la cale de la Melleha!

Durant que Montalan parlait, Fleur-d'Épée s'était instinctivement retournée vers la mer. La barque capturée était déjà loin, et le mouvement de disjonction de l'escadre s'opérait ; c'était ce mouvement que, du haut d'un bastion de la cité Valette, observait, de son côté, le jeune chevalier d'église.

Alors elle s'éloigna ; mais comme elle avait fait déjà quelques pas dans la direction qui lui avait été indiquée par Montalan :

— Ce soir avant minuit, lui cria-t-il, sur le parvis de Saint-Jean, à la porte d'entrée des sacristies!

Puis il courut après elle.

— Ne l'oubliez pas, ajouta-t-il, et n'y manquez pas !

Elle lui fit un geste solennel d'assentiment et fut bientôt hors de sa vue.

Sa marche, d'abord précipitée, se ralentissait par intervalles; mais bientôt Fleur-d'Épée reprenait de vitesse. Elle fuyait un danger réel et se sentait emportée en avant et comme de force, par l'attraction d'un péril indéfinissable. Le contour du port Marsamuschet est long à suivre, le sol est rocailleux, sa marche fatigante; cependant, arrivée au pied du monticule qui lui avait été désigné par Montalan, elle s'aperçut qu'elle s'était trompée sur la direction, à prendre, du sentier de traverse; et pour le rejoindre, il fallait franchir l'éminence. Elle n'était pas à la moitié de la montée qu'un coup de canon parti de la côte la fit tressaillir, elle fit encore quelques pas, et, d'émotion autant que de lassitude, elle fut contrainte de s'asseoir sur le sommet du monticule.

De là, sa vue embrassant la mer, les rades et les presqu'îles voisines, elle demeura les yeux attachés sur ce qui se passait devant elle.

Tandis que les divisions de Desaix, de Baraguay-d'Hilliers et de Reynier s'éloignaient en sens contraires vers les divers points de

débarquement qui leur étaient assignés, la division du centre, celle qui était commandée par le général Vaubois, n'avait eu qu'un court trajet à faire pour jeter les troupes de débarquement sur les pointes de la Madeleine et de Saint-Georges qui lui faisaient face. Le coup de canon qu'avait entendu Fleur-d'Épée avait été tiré sur l'ennemi par une des batteries de la côte; mais, après une résistance assez vive, les Français avaient pris terre. En ce moment, un corps de douze cents hommes composé de chasseurs maltais et de milice de la campagne, et qui avait la garde des forts Saint-Georges et Saint-Julien, se débandait et prenait la fuite. Était-ce impossibilité de les retenir pour le chevalier qui les commandait? Se vit-il sans vivres, sans munitions, abandonné des siens, forcé lui-même de lâcher pied désespérément? ou bien est-il vrai, comme on devait le dire depuis, que, sommé de faire usage de son artillerie, une fois le premier coup lâché, il s'y soit refusé, qu'il ait été le premier à abandonner son poste, et qu'on l'ait vu faire des signes d'intelligence aux Français qui s'avançaient? Toujours est-il que la lutte à laquelle on devait s'attendre sur ce point important fut nulle.

Fleur-d'Épée considérait ce mouvement

sans bien s'en rendre compte. Tandis que les Maltais, à l'apparition des troupes françaises, se dissipaient comme la poussière que le vent chasse au loin, ses yeux suivaient deux détachements de l'ennemi qui marchaient dans la direction, l'un du fort Tigné, l'autre du fort Manoël. On sut depuis qu'ils étaient commandés par le général Lannes, qui allait tenir ces forteresses en respect. Mais, en voyant s'avancer vers le point où elle était demeurée immobile d'autres colonnes de troupes de débarquement qui prenaient, en effet, le chemin des casaux de Lia, Balzan et Birkarcara, Fleur-d'Épée, saisie d'une terreur panique, se mit à fuir dans la première direction qui s'offrit à elle, de sorte qu'au lieu de gagner du côté de la ville elle s'en éloigna et se perdit dans la campagne.

Le sénéchal de l'Ordre, le bailli, prince Camille de Rohan, qui avait le commandement de la campagne, n'avait pas attendu ce moment pour prendre ses positions. Mais ce moment aussi, dans la ville, était celui où le commandeur Bosredon de Ransijat déclarait par une lettre au Grand-Maître qu'il ne voulait point prendre les armes contre les Français; c'était l'instant où les chevaliers d'Espagne se désistaient de toute défense, et où les

Maltais, en demi-révolte, refusaient d'obéir au commandement des chevaliers français.

Pour achever le mal, le corps de l'Ordre qui aurait eu besoin de toute sa force de réunion, se trouvait disséminé, par le plan de défense, sur toute l'étendue des trois îles, Malte, Goze et Cumino.

Les chevaliers, en quelque sorte isolés sur chaque point de ce trop grand espace, devaient se trouver sans force, et voir, sans être maîtres de l'empêcher, leurs soldats, égarés par de perfides insinuations, se tourner contre eux. Tel chevalier donnait-il l'ordre de rester fixe à un poste assigné, ses soldats l'abandonnaient, en dénonçant à haute voix que leur chef ne voulait pas se porter en avant ni combattre les Français; tel autre, au contraire, commandait-il de se porter sur un point quelconque, ses hommes lui supposaient l'intention de les faire tomber dans quelque embuscade, et se refusaient à marcher. Enfin, les milices sur lesquelles on pouvait compter n'avaient jamais été au feu; et ne sachant qu'un patois arabe, qui est leur langue naturelle, elles ne pouvaient comprendre que par trucheman les chevaliers qui les commandaient.

Cependant, une fois les premières redoutes enlevées, les Français, dirigés par des gens qui

connaissaient bien la situation des lieux, débarquaient successivement le nombre d'hommes qu'ils jugeaient nécessaire, et faisaient marcher contre ce troupeau d'ailleurs limité de milices maltaises, le quintuple et plus encore de troupes expérimentées, disciplinées et accoutumées à vaincre. En peu de temps la campagne fut couverte d'armes et de soldats.

Fleur-d'Épée fuyait toujours, tantôt s'asseyant à l'abri de quelqu'élévation de terrain, de quelque gigantesque cactus, ou dans le creux de quelque ravin, tantôt se relevant, de nouveau frappée par le bruit plus voisin des armes, et portant çà et là sa course précipitée.

Après le premier coup de canon qu'avait tiré le fort Saint-Julien sur les barques qui se rapprochaient de la côte et sur le débarquement, les batteries de tous les forts avaient successivement commencé à tirer et continuaient alors leur feu ; mais, pour des oreilles habituées à ce bruit, c'était avec une précipitation imprudente qui décelait le trouble et la confusion. Tandis que les troupes qui devaient défendre le littoral des cales de la Madeleine et de Saint-Georges, fuyaient en toute hâte vers la cité Valette, les milices à qui était confiée la garde des casaux de Lia, de Balzan

et de Birkarcara sur lesquels s'avançait l'ennemi, trouvant la poudre falsifiée, les balles de faux calibre et manquant d'ailleurs de munitions, crient à la trahison, jettent leurs armes et prennent de leur côté la fuite pour se réfugier dans la cité Notable. Dans cette déroute, elles se heurtent de front aux gens du Casal Zebug, qui, accourus d'abord, au nombre de douze cents, pour repousser l'ennemi, et se rencontrant ainsi avec ceux qui lâchaient pied, reculent eux-mêmes et suivent alors la contagion de l'exemple.

De pareilles scènes se passaient sur les autres points de débarquement. Le bailli Tommasi, derrière le retranchement de Nasciar, avait tenté de repousser la division de Baraguay-d'Hilliers, dont le débarquement s'était opéré à la cale de la Melleha. Il y avait eu sur ce point un engagement assez sérieux qui coûta la vie à un chevalier et à plusieurs soldats Maltais, mais les mille hommes de milice, que commandait le bailli, voyant en face d'eux l'ennemi, et d'un autre côté les troupes du débarquement de Vaubois, qui s'avançaient pour les prendre en flanc, saisis alors de terreur, abandonnèrent leurs chefs et se mirent à fuir, les uns vers la cité Notable, les autres vers la cité Valette, laissant aux mains du

général français trois étendards de l'Ordre et cent cinquante prisonniers, parmi lesquels trois chevaliers : le commandeur de Bizien et messieurs de Saint-Simon et d'Andigné.

Ce fut dans un de ces groupes de fuyards que Fleur-d'Épée se vit enveloppée, et, suivant alors d'elle-même leur mouvement, elle se laissa emporter ; car, pêle-mêle avec les soldats de milice, les femmes et les enfants des casaux abandonnés se hâtaient vers les fortifications. Aussi bien alors, les premières heures de la matinée s'étaient écoulées, la chaleur du jour et la fatigue physique avaient abattu chez Fleur-d'Épée la panique dont elle avait été frappée, elle avait enfin regardé autour d'elle, et elle devinait la ville dans la direction des fuyards.

Mais avant qu'elle y arrivât, toute cette masse de gens épouvantés et hors d'haleine put se voir à l'abri de la poursuite : un corps de troupes en bon ordre vers lequel ils accouraient s'ouvrit pour leur laisser passage, et se referma sur eux. C'étaient le régiment de Malte et le corps du bailli prince Camille de Rohan, qui, ne pouvant plus maîtriser le mouvement, se repliait sur la Florianne, où il allait établir une sorte de quartier-général.

Les divers chefs sous ses ordres y arrivèrent

bientôt de tous côtés ; le dernier fut le bailli Tommasi qui, abandonné des siens, et non sans péril, réussit enfin à gagner les murs de la cité Valette par des chemins inconnus à l'ennemi. Dans l'autre partie de l'île, le bailli de Clugny, qui devait s'opposer au débarquement de la division commandée par Desaix, avait été forcé de céder le terrain et de gagner l'enceinte du fort Ricasoli, de sorte que, vers les dix heures du matin, la campagne de l'île était déjà livrée sans défense aux Français.

L'enceinte de la Florianne que Fleur-d'Épée dut traverser, et le front de la ville qui lui fait face, offraient alors le spectacle d'un encombrement et d'un désordre impossibles à décrire : de toutes parts des gens en armes, miliciens ou soldats, qui se mêlaient dans tous les sens ; des commandements qui se donnaient confusément, qui se répétaient de même ; un pêle-mêle d'habitants de tout âge, de toutes conditions, de tout sexe qui entraient en foule par toutes les portes, un grand bruit d'armes, un grand bruit de pas, un grand bruit de voix ; les femmes se laissaient tomber de lassitude, pleuraient d'épouvante, et se frappaient la poitrine en criant : *Oïmé!* Les hommes donnaient les signes du plus violent désespoir. « Si c'étaient

des Turcs, disaient-ils en se signant et dans leur superstitieux langage, nous les affronterions comme les ont affrontés nos pères; mais les Français, ce sont des diables sous forme humaine! »

Cependant, à ces troupes, à ces soldats, à ces chefs, aucun ordre supérieur ne parvenait. Le Grand-Maître, par l'effet de la funeste résolution qui avait disséminé les chevaliers sur tous les points de l'île, demeurait presque seul dans son palais, lui qui aurait dû s'entourer d'eux comme de sa vraie et seule ressource; lui qui, dans le cas d'une perte inévitable, aurait dû, à leur tête et avec eux, s'enterrer sous les décombres de Malte! Il se tenait renfermé dans ses appartements avec un seul aide-de-camp, et la faction, entourant le palais, empêchait les avis de l'extérieur d'y parvenir, ou du moins en dénaturait le sens, usait de ce dernier moyen à l'égard des ordres qui en émanaient, tenait le Grand-Maître dans une fluctuation continuelle sur ce qu'il devait croire, sur ce qu'il devait faire; laissait sans secours ceux qui demandaient des renforts, sans réponse ceux qui attendaient des ordres, sans munitions le parti qui avait consumé les siennes, sans avis ceux qui, abandonnés de leurs soldats et retirés

dans les ouvrages avancés de la Florianne et de la porte des Bombes, y attendaient une nouvelle destination.

De leur côté, les Français, marchant en bon ordre sous des chefs expérimentés, couvraient la campagne de leurs bataillons, pendant que la flotte canonnait par mer les forts ou les redoutes de la côte.

Ce fut alors que, pour donner une impulsion à la masse désordonnée qui encombrait la Florianne, on résolut de tenter une sortie avec trois cents soldats choisis dans le régiment de Malte et dans le bataillon des vaisseaux; mais cette entreprise ne servit qu'à augmenter la confusion et la terreur, car le corps de sortie attaqué par Marmont, à la tête de la 19e demi-brigade, fut repoussé jusque sous le canon de la cité Valette et perdit son étendard. A partir de ce moment, une retraite générale fut opérée dans l'enceinte des fortifications, qui, d'un côté, ceignent la Valette et la Florianne, et de l'autre les trois cités qui leur font face.

Dans leurs postes respectifs, les vrais chevaliers faisaient ce que l'on devait attendre d'eux. Parmi ceux-ci, le chevalier Reichberg, de la langue de Bavière, qui commandait le fort Tigné, trois fois assailli par les troupes

républicaines, trois fois repoussa leur attaque; le fort Manoël, sous les ordres des baillis de la tour Saint-Quentin et Dom Rodrigue de Gorgao, se défendait avec pareil honneur.

Bientôt, avec ceux qui arrivaient encore dans la ville, les nouvelles les plus désastreuses se répandirent. Les milices qui s'étaient refugiées dans la cité Notable n'avaient pas pris ce chemin pour défendre l'ancienne capitale de l'île, mais pour la rendre à l'ennemi. Le général Vaubois s'était présenté sous ses murs; et, d'après la promesse qu'il avait faite de respecter la liberté des individus, les propriétés particulières et ce qui regarde le culte, le capitaine de Verge lui avait remis les clefs. Il est vrai que cette place n'était fortifiée que d'un côté, et qu'on avait négligé de la pourvoir d'aucuns moyens de défense.

Plus tard, dans la journée, on devait connaître que l'île de Goze, sur laquelle s'était dirigée la division du général Reynier, avait capitulé. Ses deux forteresses, le château de Goze et le château de Chambray avaient ouvert leurs portes; il n'y avait eu de résistance que sur le rivage pour s'opposer au premier débarquement. Le chevalier qui commandait l'île, et l'on en disait tout haut le nom,

avait d'abord abandonné son poste, et s'était caché dans un lieu retiré de la campagne.

A chaque nouvelle qui parvenait ainsi dans la ville, la consternation et l'alarme s'y développaient de plus en plus; les messagers du dehors exagéraient, s'il se peut, les excès que commettaient les troupes républicaines dont le débarquement en si grand nombre n'avait pu s'exécuter sans désordre. Ce n'était partout, à leur dire, que champs ravagés et dévastés, habitations pillées, milices désarmées, femmes insultées, églises enfin profanées. Aussi, dans la ville même, les femmes en troupe et en pleurs redoublaient de gémissements, et imploraient à leur aide tous les saints. L'affluence du dehors gagnait le centre de la ville, et les rues les plus éloignées de la porte Maestrale s'encombraient elles-mêmes de la foule des gens de la campagne qui se réfugiaient à l'abri des remparts avec leur bétail, leurs provisions et leurs richesses.

Vers trois heures après midi, dans l'enceinte de la Florianne, où le tumulte des armes dominait tous les autres, on entendit, du côté de la porte Maestrale, s'élever des chants religieux, et à leur approche le silence s'établir de toutes parts : c'était l'évêque, accompagné de tout le clergé séculier et régulier

qui était sorti en procession solennelle avec l'image de saint Paul, et en récitant les prières prescrites par l'Église pour les occasions de grande calamité. La procession parcourut ainsi gravement les remparts qui faisaient face à l'ennemi, et les Maltais s'agenouillaient dévotement sur la route, tandis qu'une troupe de jeunes chevaliers, qui la croisaient au passage, tournaient en dérision, au grand scandale des habitants, cette pratique de piété, qui leur semblait bien peu appropriée à la circonstance.

Ces chevaliers, au nombre de quinze, se rendaient à l'appel du bailli de La Tour-du-Pin; car il faut dire que la division française commandée par Desaix, après son débarquement à Marsasciroc et la retraite du bailli de Clugny, s'avançait dans la direction de la Cotonère. C'était là que se trouvait le magasin des poudres. Vainement, dans d'autres temps, avait-on sollicité du Grand-Maître la permission de transporter dans la cité Valette dix mille barils et plus qui se trouvaient dans la poudrière. Aujourd'hui que le danger devenait imminent, il fallait effectuer ce transport, au milieu de tout le grand tumulte et de l'encombrement qui régnait dans la ville; mais le bailli de La Tour-du-Pin ne reculait pas devant

cette difficile et dangereuse entreprise. Il s'agissait d'établir un cordon depuis la Cotonère jusqu'au rivage de la Burmola, et depuis la porte de Marine jusqu'aux parties supérieures de la cité Valette; de sorte qu'assisté d'un commandeur et de ces quinze chevaliers qui se rendaient auprès de lui, il devait mener à fin cette opération, malgré tous les obstacles qui naissaient de la circonstance même, et malgré les menées de la faction qui s'agitait en sens inverse pour faire manquer les mulets, les charrettes et les autres moyens de transport.

Mais, à cette heure, Fleur-d'Épée était depuis longtemps rentrée dans sa maison. Harassée de sa longue marche à travers la campagne, accablée de la chaleur de cette ardente matinée de juin dont elle avait supporté le poids, elle était brisée de mille émotions, maintenant assise, immobile, encore agitée de la panique à laquelle elle échappait, et retrouvant dans sa demeure, mais grandie de toutes les frayeurs par lesquelles elle avait passé, l'inquiétude même qui l'en avait fait sortir.

Guido n'avait pas tardé à venir auprès d'elle. Tant que dura le jour, il sortit et rentra plus d'une fois, et chaque fois Fleur-d'Épée lui

demandait : — Que se passe-t-il dans la ville?

C'était la procession qui venait de rentrer, et Guido avait profité de sa rencontre pour dire aux Maltais, à la vue de la statue de saint Paul ainsi promenée solennellement, que le jour était effectivement venu où ils devaient invoquer saint Paul, le patron de l'île, et non plus saint Jean, le patron des chevaliers.

C'était le tambour qui appelait aux armes les habitants des quatre cités; mais la confusion croissait d'heure en heure. Deux brigades françaises avaient fait halte à une portée de canon de la cité Valette; deux autres, après s'être emparées de la partie méridionale de l'île, étaient venues s'établir jusque sous les murs de la Cotonère. La ville était cernée de tous les côtés, et le reste de l'île entièrement occupé par les Français. Les habitants, à qui l'on distribuait des armes et de la poudre pour faire des cartouches, étaient dans l'exaspération et ne raisonnaient plus. Le matin, quand on leur avait donné des cartouches, ils s'étaient plaints que le contenu en était falsifié; et maintenant qu'on leur donne de la poudre pour faire eux-mêmes les cartouches, ils s'écrient que c'est pour leur faire perdre un temps précieux qu'on les emploie à ce travail, tandis qu'à la connaissance de tous, les maga

sins contiennent plus de quarante mille cartouches toutes prêtes. Le bruit se répand, avec plus de force que jamais, que les chevaliers français sont d'intelligence avec l'armée du général Bonaparte. Dès ce moment, l'insubordination, la désertion, l'insurrection, se déclarent sur plusieurs points. Tel chevalier qui, le matin, à son poste, avait autour de lui deux cents hommes, à l'heure qu'il est, n'en a pas dix. Le peuple prononce hautement le mot de trahison, et quelques chevaliers en armes, furieux de n'être plus ni écoutés ni obéis, traversent la foule des Maltais en leur reprochant leur défection, en leur jetant des regards de colère et de mépris, et les noms de lâches et traîtres.

Guido ne disait que trop vrai : on se renvoyait ainsi de part et d'autre le reproche de trahison, et malheureusement cette opinion sur le compte des chevaliers français, dont le plus grand nombre étaient fidèles, appuyée de la conduite de quelques traîtres, achevait ainsi de désorganiser les seules ressources qui restaient.

A la nuit tombante, Guido revint encore.

— L'irritation du peuple, dit-il à Fleur-d'Épée, commence à prendre un caractère redoutable. Les bateliers de la porte de Marine,

organisés en compagnie, se portent déjà à des violences sanglantes. Ils voyaient de mauvais œil dans le port des bâtiments grecs dont les équipages étaient suspectés, par suite de fréquents voyages entre Marseille et Malte, d'être d'intelligence avec les Français; leur dernière arrivée n'avait précédé que de quelques jours celle des Français. Les bateliers ont voulu s'assurer de la personne de ces marins grecs; ceux-ci ont eu l'imprudence de résister, et ils viennent d'être massacrés.

Fleur-d'Épée fit une exclamation d'épouvante et d'horreur.

— Ce n'est pas tout, continua Guido : l'agent consulaire Caruson, en quittant la ville, avait confié sa femme et ses enfants à un habitant nommé Eynaud, pourvoyeur des bâtiments français. Le bruit s'est répandu que le citoyen Eynaud avait chez lui des armes cachées, et devait s'en servir pour ouvrir aux Français l'entrée du port; ce malheureux a été saisi dans sa maison, et, malgré les cris de sa femme et de ses enfants, il vient d'être égorgé sous leurs yeux.

« Enfin, tout à l'heure, comme je me rendais près de vous, on a tiré un coup de fusil sur un bailli de l'Ordre qui traversait la foule.

— Ah! s'écria Fleur-d'Épée, les cheva-

liers ! les chevaliers aussi vont-ils être massacrés ?

— Qu'une seule bombe française tombe sur la ville, et je ne réponds de rien. Mais il faut préserver la ville du malheur d'être bombardée : il est temps de savoir à qui les Français font la guerre, si c'est aux Maltais ou aux chevaliers; il faut enfin séparer la cause du peuple de celle de l'Ordre. A cet effet, je me rends au club populaire qui va se réunir sur l'heure. Mais, quoi qu'il arrive, Fleur-d'Épée, tenez-vous renfermée jusqu'à mon retour dans votre appartement. Oui, quelque bruit que vous entendiez dans la maison, par mon âme ! ne bougez pas de cette chambre. S'il y a quelque risque, j'arriverai près de vous assez à temps pour vous en préserver.

— Calcédonio, quel bruit pourrait-il se faire, et quelle chose se passer dans cette maison ?

— Écoutez, autant vaut vous le dire ! si les chevaliers se refusent à ouvrir les portes à l'armée républicaine qui vient ici proclamer la république Maltaise, nous leur ouvrirons l'entrée de la ville par cette maison même qui appartient au chevalier Tousard, et où je ne vous ai pas logée sans dessein. Un pont...

— Mais le pont qui communiquait de la

maison au jardin en dehors du rempart a été rompu, vous le savez comme moi, il y a un mois, par ordre de la congrégation de guerre.

— Oui, répondit Guido ; mais un chevalier qui trahit son Ordre a forcé, durant la nuit dernière, l'entrée de cette maison, et il y est entré avec une troupe affidée; c'était sous prétexte de vérifier si le pont était effectivement rompu, mais bien plutôt pour laisser dans la cour un amas de planches que vous y aurez pu voir. Ces planches, en moins d'un quart d'heure, peuvent être réunies et former un pont volant. Le chevalier s'est entendu avec le président du club des patriotes Maltais, qui m'en a fait donner avis. La présence d'une femme, seule dans cette maison, écarte tout soupçon.

Fleur-d'Épée demeura interdite. Le chevalier qui, durant la nuit dernière, avait pénétré dans sa demeure, c'était Montalan ; elle le savait, Montalan lui-même le lui avait dit.

— Calcédonio, demanda-t-elle, avez-vous jamais vu face à face le chevalier qui trahit ainsi son Ordre?

— Non, répondit Guido ; il se cache soigneusement, et pour plus de succès, de tout rapport avec les patriotes Maltais. Il se cache de nom et de visage ; mais cette nuit il doit

venir à notre club et nous entretenir de ses projets lui-même, à visage découvert.

— Calcédonio reconnaîtra-t-il le meurtrier de la route d'Aix? se demanda Fleur-d'Épée.

Mais tout aussitôt :

— Calcédonio! dit-elle, par votre salut, défiez-vous de cet homme et de tout ce qu'il vous proposera! il ne peut vous apporter, à vous et aux patriotes maltais, avec ses projets et paroles, que malheur et trahison. —Infâme Montalan! pensait-elle en même temps, qui m'offre d'une main de sauver le Grand-Maître et l'Ordre, et qui de l'autre ouvre la porte de la ville aux destructeurs de l'Ordre!... Mais, grâce à Calcédonio, je déjouerai sa double trahison.

En ce moment, et comme Guido s'était levé pour partir, Fleur-d'Épée le retint :

— Mais le Grand-Maître? demanda-t-elle, le Grand-Maître que fait-il?

— Il s'est enfin décidé à rassembler le Conseil. Il est là-bas dans son palais, entouré de quelques vieillards et de quelques hommes sans énergie. — Je ne parle pas des traîtres. — Il est d'ailleurs à notre merci, vous le savez: Il ne s'imagine que complots ourdis contre sa sûreté personnelle et contre celle des chevaliers, et il ne prend aucun moyen pour s'en

préserver. Du reste, ces moyens le regardent, et non pas moi. Que la première bombe tombe sur la ville, et je m'en lave les mains parmi les plus innocents! Quant aux autres membres du Conseil, la plupart, aveuglés par un esprit de vertige et par la peur, regardent comme suspects tous ceux qui ne partagent pas leur pusillanimité. Effrayés par le bruit des armes auquel ils ne sont pas faits, ils ne peuvent plus donner l'impulsion à l'agitation des esprits.

Guido fit quelques pas, puis il revint encore :

— L'Ordre se débat dans les convulsions de sa dernière heure; car ce mouvement où il est, c'est bien l'agonie. On se dispute, on n'agit plus. Demain, sans doute, la république maltaise sera proclamée; demain vous en serez à vos fins, et moi aux miennes, Fleur-d'Épée! Vous aurez en main la vengeance que je vous ai promise, et que vous donnera la justice populaire, car demain aussi le peuple sera libre, et moi bien près de devenir votre époux, n'est-ce pas, ma bien-aimée?

Il la regarda avec tendresse, la serra à demi dans ses bras, et s'éloigna. Après son départ, Fleur-d'Épée compta toutes les heures qui sonnèrent aux horloges, les heures, les de-

mies et les quarts. Un moment elle eut peur, elle se crut encore dans la tour de Ferramolin, au château Sant-Angelo, quand les cloches chantaient ainsi pour elle. Mais le sentiment de sa position la rappela à elle-même. La nuit était venue. Si sa pensée se portait sur Guido, c'était avec un indéfinissable sentiment de secrète amertume. Ce jeune homme qui conspirait contre la ruine de l'Ordre, et qui parlait ainsi de sang-froid du massacre peut-être imminent des chevaliers, était donc l'ennemi d'Yves de Jocet! — Mais, dans la tourmente de son esprit, une impression chassait l'autre bien vite, et si elle songeait à Montalan, c'était avec frémissement. Tout à l'heure donc, elle va se trouver en sa présence, et la fortune de l'Ordre, la fortune de Malte, la vie d'Yves de Jocet, vont être débattues entre elle et lui. Mon Dieu! garantissez-la de toute perfidie!

Cependant elle va quitter sa maison pour se rendre sur le parvis de Saint-Jean; mais il ne faut pas qu'elle y laisse derrière elle la trahison de Montalan.

Enfin, l'horloge voisine sonna l'heure; Fleur-d'Épée compta onze coups: un de plus, et c'était l'heure fixée. Elle se dirigea alors,

avec deux bougies en main, vers la cour au fond de laquelle les planches du pont volant étaient déposées. Après quelques dispositions, elle sortit elle-même ; et, quand elle eut fait quelques pas dans la ville, elle put voir, en se retournant, une épaisse fumée bientôt suivie d'un jet de flamme qui s'éleva derrière sa maison.

CHAPITRE VI.

Sultan Solyman, par la grâce de Dieu, très grand empereur de Constantinople, de l'une et l'autre Perse, Arabie, Syrie, la Mecque, Hiérusalem, d'Asie, d'Europe et de toute l'Égypte, et de la mer seigneur et possesseur; à très révérend père et seigneur frère Philippes, Grand-Maistre de Rhodes, ainsi qu'à ses conseillers et citoyens, grands et petits, condigne salutation; mandons le présent commandement, nostre, vous signifiant que, par nostre sentence, voulons avoir cette isle.

(*Relation du second siège de Rhodes en* 1485, *par* JACQUES, *bastard de* BOURBON, *témoin oculaire.*)

I.

A cette heure de nuit, la ville, si tumultueuse depuis la veille au soir, ne s'était assoupie ni dans le repos ni dans le sommeil. Les couvents, les églises, les édifices publics, s'étaient transformés en lieux de refuge pour une partie des gens de la campagne qui, dans leur épouvante, étaient accourus chercher sûreté entre les remparts de la cité Valette; mais, par les places, les rues et les carrefours, l'encombrement et l'agitation n'étaient pas moindres. La nuit avec ses ombres n'avait fait que jeter parmi cette foule des inquiétudes

de plus. Mille versions confuses, sur ce qui se passait, se croisaient et circulaient : ici, l'on disait que l'armée française, après avoir formé l'investissement de toute la ville, depuis le fort Ricasoli jusqu'au fort Tigné, allait commencer le bombardement; ailleurs, l'on assurait que le fort Tigné était déjà enlevé, et que les ennemis allaient s'en faire un point d'appui pour de là battre en brèche les bastions du fort Saint-Elme, et forcer l'entrée du port. La canonnade que l'on entendait n'était déjà plus celle du fort Manoël qui repoussait l'attaque des Français; c'était le bruit de ses canons tournés contre la ville même qu'ils battaient en brèche.

Les rumeurs qui planaient sur cette foule variaient ainsi selon les quartiers. Mais ceux qui virent s'élever une flamme sur le rempart, précisément derrière la maison du chevalier Tousard, s'écrièrent que les Français avaient pénétré dans la ville par la maison du chevalier, à laquelle ils mettaient le feu pour donner avis à la flotte de leur entrée dans la place. On oubliait ainsi que le pont de communication avait été rompu un mois auparavant. A cette nouvelle, le colonel du régiment de Malte, qui était alors le chevalier Pfiffer, prend un détachement et se

rend en toute hâte vers le lieu indiqué. Chemin faisant, il rencontre une patrouille. « Qui vive?... » Mais la patrouille maltaisea oublié le mot d'ordre. Plus de doute, voilà l'ennemi! Une fusillade s'engage, et le colonel lui-même est blessé. Cela se passe devant la maison du consul de Russie, qui, à cette nouvelle et au bruit de ces coups de feu, sort de chez lui et court au palais du Grand-Maître annoncer à celui-ci que les Français viennent d'entrer dans la ville. Du même mouvement, la foule reflue vers le palais, des cris de désespoir s'élèvent qui supplient le Grand-Maître de pourvoir à la défense de la place, et de préserver la vie et la fortune des habitants. Mais telle est alors l'alerte du Grand-Maître et de ses conseillers, qu'ils perdent la tête : ils font fermer à la hâte les portes du palais, et tirer par les balcons sur ceux qui approchent et qu'ils prennent pour l'ennemi. En ce moment, le désordre dans la ville est à son comble, et les diverses patrouilles qui se rencontrent commencent par se fusiller réciproquement avant de se reconnaître.

Il y avait une heure environ qu'à travers plus d'un obstacle, Fleur-d'Épée avait gagné le parvis de Saint-Jean. Elle s'était assise sur le seuil de la porte d'entrée des sacristies, sé-

parée de la ville par la largeur même du parvis, et, glacée de stupeur et d'attente, elle écoutait passer tout ce bruit au dessus d'elle, immobile comme la pierre au fond du lit d'un fleuve, au dessus de laquelle s'écoulent les flots tumultueux.

Mais quand l'horloge de la Prieurale eut sonné minuit, bientôt le pas d'un homme qui traversait avec précaution le parvis se fit entendre sur le sable ; Fleur-d'Épée s'était levée au premier bruit, l'homme était déjà devant elle ; il lui projette sur le visage la lumière d'une lanterne sourde.

— Ah ! c'est bien, dit-il, c'est bien vous, et vous êtes exacte à l'heure ! Entrons !

Il introduisit dans la serrure une clef qu'il portait sur lui, la porte s'ouvrit, il la referma derrière eux, et tous deux se trouvèrent dans le vestibule des sacristies qui mène à la nef même de Saint-Jean.

Mais Fleur-d'Épée marchait devant cet homme d'un pas précipité. Elle traversa le vestibule et la nef dans sa largeur, sans hésiter et sans tenir compte des ténèbres, et ne s'arrêta que pour se prosterner devant la balustrade de la chapelle de la vierge de Philerme, et sur la tombe du chevalier dom Garcez.

Les mains étendues sur le pavé, elle suivit

toutes les peintures de la mosaïque qui formait, au chevet de la tombe, l'écusson des armoiries, et alors comme rassurée et s'adressant à Montalan :

— Ne m'avez-vous pas dit, demanda-t-elle en se relevant, que dona Olympia m'avait trompée, et ne suis-je pas venue ici pour que vous m'en donniez la preuve?

— Regardez de ce côté, répondit Montalan en indiquant le maître-autel, et ne perdez rien de ce qui va se passer.

Des cierges étaient allumés sur le maître-autel, au pied duquel un prêtre commençait la sainte messe. Il était vêtu d'ornements noirs comme pour une messe de mort; et c'était bien un chapelain conventuel, car, par-dessus ses ornements sacerdotaux, il portait à l'endroit du cœur la croix de l'Ordre, la croix blanche à huit pointes, brodée sur un pectoral rouge.

La Maltaise se mit à genoux et voulut s'unir de cœur aux prières de la messe; mais son attention était distraite par l'étrangeté de l'heure, par l'injonction que venait de lui faire Montalan, par la solennité de cette église sombre et déserte, dont la voix grave et basse du prêtre troublait seule le silence. Elle remarqua qu'à la gauche de l'autel se tenaient deux

personnes, dont elle ne put alors distinguer que la forme.

Cependant Montalan ne détournait les yeux du maître-autel et du chœur que pour projeter la lueur de la lanterne qu'il tenait en main, tantôt vers l'autel de Notre-Dame de Philerme, tantôt sur les autres parties de l'église ; mais l'église entière était alors dépouillée de ses richesses que l'on avait cru devoir, pour plus de sûreté, renfermer dans les sacristies et dans le trésor des douze clefs.

Au moment de l'évangile le prêtre qui disait la messe s'arrêta, et se tourna debout, le visage vers la nef; en ce moment, une des deux personnes qui étaient demeurées dans l'ombre du chœur s'avança, puis l'autre. La première était un vieux seigneur, grand dignitaire de l'Ordre ; il en portait l'habit religieux, celui des grandes cérémonies, une espèce de robe de soie noire, appelée *Clocia* ou *Cloche*, ouverte par devant, ayant de grandes manches à pointes et la croix de toile à huit pointes sur le côté gauche ; il portait de plus sur la poitrine un large cordon noir et moiré, auquel était suspendue la grande croix de l'Ordre en or, émaillée de blanc ; il avait au côté l'épée. Quand celui-là eut monté les marches de l'autel, il s'assit sur un fauteuil qui y avait été

placé, le dos tourné au tabernacle, et Fleur-d'Épée reconnut alors en lui le bailli de Manosque.

L'autre était aussi un chevalier, mais, autant qu'elle put en juger, dans la fleur de la jeunesse ; il était revêtu du brillant uniforme que portaient les officiers du régiment de Malte, et qui était devenu, pour la plupart des chevaliers, le costume militaire. Il avait la croix de l'Ordre sur le cœur, mais il ne portait pas l'épée. Il s'agenouilla en face du vieux chevalier sur la dernière marche de l'autel.

Alors le prêtre prit sur l'autel une épée qui s'y trouvait, la bénit en prononçant des prières sacramentelles et la remit au vieux chevalier.

— Mon fils, dit celui-ci au plus jeune, vous avez déjà reçu l'habit et la croix de notre sainte Religion de Saint-Jean-de-Jérusalem, il ne vous reste plus qu'à recevoir l'épée, que demandez-vous donc à cette heure?

— L'Ordre de chevalerie.

— Vous demandez une chose que beaucoup ont demandé et recherché d'avoir et n'ont pu, parce que cet Ordre de chevalerie a coutume de se donner à ceux qui, par l'antique noblesse de leur lignage, le méritent, ou véritablement à ceux qui, par leurs propres ver-

tus, s'en sont rendus dignes. A cette cause, vous connaissant être tel, prenez cette épée, au nom du père, du fils et du Saint-Esprit.

En même temps, le vieux chevalier tirait l'épée du fourreau, et la mettant ainsi nue dans la main du jeune homme :

—Prenez-la : par son lustre, elle est enflammée de foi; par sa pointe, d'espérance, et par ses gardes, de charité. De laquelle vous userez vertueusement pour votre défense et pour celle de la foi catholique; car c'est la vraie foi et justification d'un chevalier, c'est la vacation, l'élection et la satisfaction que d'offrir l'âme à Dieu et le corps aux périls pour son service.

Puis le vieux chevalier prenant en main des éperons dorés :

— Voyez-vous ces éperons? ils signifient que tout ainsi qu'un cheval les craint, se mettant hors de son devoir, ainsi vous devez craindre de sortir de votre rang et de faire mal; on vous les montre dorés, parce que l'or est le plus riche métal qui se trouve pour être comparé à l'honneur.

Le jeune chevalier se leva, posa le pied sur un tabouret élevé, le vieux chevalier lui chaussa les éperons :

— Et on vous met les éperons dorés aux

pieds, continua-t-il, non seulement pour marque de chevalerie, mais aussi pour signifier qu'il faut mépriser les richesses, comme chose vile et abjecte, et logée au lieu le plus infime de notre personne.

Le jeune homme était alors debout, l'épée nue dans la main; sur le commandement du vieux chevalier, il dut la lever trois fois.

— Ces trois fois que vous avez ébranlé l'épée en votre main signifient, qu'au nom de la sainte trinité vous avez dessein de défier tous les ennemis de notre foi catholique, avec espérance de les vaincre. Dieu vous en donne la grâce ; ainsi soit-il !

Puis, la lui prenant des mains, la remettant dans le fourreau qu'il avait gardé jusqu'alors, et la lui ceignant au côté :

— Je vous ceins cette épée, la mettant à votre côté au nom de Dieu tout puissant et de la glorieuse Vierge Marie, de monsieur Saint-Jean-Baptiste, notre patron, et du glorieux Saint-Georges, à l'honneur duquel vous recevez l'Ordre de chevalerie. Maintenant remettez-vous à genoux, vous allez faire votre profession.

Le jeune chevalier s'étant agenouillé, le prêtre lui mit en main un cierge allumé, et le vieux chevalier continua :

— Le cierge ardent signifie que vous devez être ardent en votre charité; la cire molle que vous devez être maniable en votre obéissance; et je suis donc tenu de vous demander si vous avez la libre et parfaite volonté de vous départir au service de notre Religion, et de vous dépouiller de votre volonté propre pour la remettre aux mains de tous supérieurs qui seront élus, et de leur obéir, quels qu'ils soient.

— Je suis content.

— Faites donc votre profession.

Le vieux chevalier, ayant reçu du prêtre le missel qui était sur l'autel, le tint ouvert entre ses mains, sans doute à l'endroit de l'Évangile, tandis que le jeune chevalier, la main droite levée sur le livre, prononça ces mots à haute voix :

— Je jure, je promets et je fais vœu à Dieu tout puissant, à la glorieuse Vierge Marie, et à monsieur Saint-Jean-Baptiste, notre patron, d'observer et garder vraie obédience aux supérieurs qui me seront donnés par Dieu et ma Religion, de vivre sans propres et de garder chasteté, ainsi qu'il convient à tout bon religieux catholique.

Fleur-d'Épée avait suivi avec un incroyable intérêt chaque mot de cette cérémonie qui

empruntait sa majesté, non de la pompe dont elle aurait pu s'entourer, mais de l'heure, de la nuit, du silence, du temple même désert, et des circonstances surtout où se trouvait Malte. De temps à autre la rumeur de la ville parvenait par quelque bouffée, comme un vent d'orage, jusque dans l'intérieur de l'église : les paroles sacramentelles en étaient interrompues, puis se reprenaient; dans le lointain on entendait le bruit sourd des canons du fort Manoël et du fort Tigné : et au milieu de cette ville où la trahison, la révolte, et l'oubli des devoirs préparaient le renversement de l'Ordre, c'était un spectacle imposant que cette église au calme religieux, et cette cérémonie, où un vieux chevalier semblait personnifier en lui-même les antiques traditions de fidélité et d'honneur, un jeune homme le noble élan chevaleresque et la croyance des anciens temps.

Mais quand ce fut fini et que le jeune chevalier se relevant, après avoir reçu l'accolade, remit le cierge allumé entre les mains du prêtre et se retourna pour descendre les marches, Fleur-d'Épée, qui jusqu'alors ne l'avait aperçu que de côté et dans la pénombre de l'autel, put le voir de face; en ce moment un reflet de la lumière des cierges lui éclaira le

visage : ce visage, cet habit blanc du régiment de Malte, ce chevalier qu'elle reconnaît, c'est le beau Diacos! Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas Yves de Jocet qui n'a jamais porté cet habit : c'est Alain lui-même, le jeune soldat du régiment de Malte !

Elle se leva, elle étendit les bras, elle allait s'écrier ; mais, au même moment, Montalan, la prévenant, lui mit la main sur la bouche, et la contint par le bras ; et elle alors reconnaissant, entre ses yeux et l'apparition bien aimée, le visage de Montalan avec l'affreuse expression de menace qu'elle y avait vue en un autre fatal moment, du même coup et par une intuition subite, elle se reporta à la chambre de jour de sa maison d'autrefois, lorsqu'Alain, revêtu de ce même habit militaire, y tomba mort de la main de cet homme ; et du même coup aussi elle sentit dans son cœur la pointe acérée du glaive qui l'avait transpercée tant de fois dans la tour de Ferramolin.

— Grâce, murmura-t-elle faiblement sous le regard et la pression de Montalan, grâce pour lui !

Et elle s'affaissa sur les deux genoux.

Son premier regard, quand elle revint à elle, fut pour se tourner vers l'autel, mais les flambeaux y étaient éteints ; l'église entière

était plongée dans une obscurité profonde : seulement la lanterne de Montalan était posée sur le pavé non loin d'elle ; et tout à ses côtés, Montalan lui-même se tenait debout dans l'ombre, les bras croisés sur la poitrine. Voilà tout ce qu'elle vit.

Elle poussa un faible gémissement, elle se passa douloureusement les deux mains sur le visage, et, cherchant à rassembler ses souvenirs, elle se demanda pourquoi, à cette heure de nuit, elle se trouvait ainsi seule et en présence de cet homme, dans cette église toute de ténèbres. Montalan n'attendait que ce moment.

— Oui, lui dit-il en se penchant vers elle, vous êtes dans Saint-Jean-de-Malte, et vous venez d'y voir de vos yeux le beau Diacos recevoir l'épée et faire ses vœux de chevalier profès. Ne vous l'avais-je pas dit ? Dona Olympia vous a menti.

Puis, après une pause :

— Dona Olympia vous a menti, et elle vous a trompée. Elle vous avait promis de différer les vœux de chevalier profès que devait faire Yves de Jocet jusqu'au moment où les Français seraient maîtres de la ville : les Français ne sont pas encore dans la place, et, vous en croirez bien vos yeux mêmes, Yves de Jocet

vient de recevoir l'épée et de prononcer ses vœux définitifs. Vous êtes donc libre et dégagée de votre serment vis à vis de dona Olympia.

Montalan s'arrêta encore ; Fleur-d'Épée l'écoutait comme si elle n'eût pas compris ses paroles.

— Qu'alliez-vous faire la nuit dernière à l'île de Goze? Vous alliez trouver dona Olympia, vous alliez lui découvrir où vous tenez caché le collier de la Gabrielli, afin qu'elle vînt vers moi et me dît : « Livrez-moi l'écrit signé par le Grand-Maître, et, en retour, je vous livre ce collier. » C'est bien cela, n'est-ce pas? mais ce collier, c'est vous qui le tenez, et non pas dona Olympia. Mais vous êtes libre à présent, libre et dégagée de tout serment vis à vis d'elle, et vous pouvez me dire vous-même ce qu'elle m'eût dit à votre place. Que tardez-vous? Parlez! oh! parlez donc!

Fleur-d'Épée jeta un regard du côté de l'autel de la madone, un autre vers la tombe sur laquelle elle était encore affaissée.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, serait-il vrai! Tous les chevaliers vont-ils donc être massacrés?

— Oui, tous les chevaliers, reprit Montalan qui saisit aussitôt sa pensée et s'en empara ; tous les chevaliers profès, tous ceux

qui portent l'épée, tous jusqu'au dernier, tous au premier signal, Yves de Jocet maintenant avec les autres! Qu'une seule bombe soit lancée sur la ville, et c'en est fait d'eux, c'en est fait de lui! L'heure approche, le moment presse, le temps se passe. Mon Dieu, mon Dieu, et vous ne parlez pas! Encore une minute, et il ne sera plus temps. — Le prêtre de tout à l'heure, y avez-vous pris garde, semblait dire la messe des morts sur Yves de Jocet, la messe en ornements noirs! — Écoutez! quel est ce bruit? n'est-ce pas le signal?

Un silence lugubre s'établit une minute entre eux deux. Tandis que Montalan, l'oreille au guet, semblait saisir quelque nouveau bruit au dehors, Fleur-d'Épée s'était relevée pâle, interdite, l'œil fixé sur lui, retenant son souffle; et elle était maintenant debout, l'oreille tendue dans la direction même où Montalan semblait écouter quelque fatal signal, et face contre face avec lui.

Quand Montalan ramena les yeux de son côté, il tressaillit et recula en rencontrant ce pâle visage à sa hauteur.

— Avez-vous entendu? demanda-t-il.

Elle allait répondre: Non. — Mais en ce moment une des patrouilles qui parcouraient la ville, en rencontrait une autre à la hauteur

du parvis de Saint-Jean qui, dans l'obscurité, reculant de terreur à la vue d'armes, d'armes sans doute ennemies, vint s'adosser jusque sous le mur de l'église, tandis que la patrouille inverse fit feu sur elle de tous ses fusils. L'église entière résonna du bruit de la détonation.

— Ah ! s'écria Fleur-d'Épée avec déchirement, ah ! maintenant il est trop tard !

— Non, non, pas encore! parlez, oh! parlez vite! Un mot, un seul mot, et je sauve Yves de Jocet, et je vous le rends après l'avoir sauvé! Le collier? où donc est le collier?

Fleur-d'Épée fit un effort d'angoisse inexprimable.

— Il est là, dit-elle.

— Là? répéta Montalan en se penchant vers elle pour suivre l'indication du geste qui lui échappait dans l'ombre, là! mais où donc?

— Là, sous la pierre de cette tombe, au chevet, sous l'écusson des armoiries, à quelques pouces de profondeur dans la terre.

Montalan regarda à ses pieds comme si une étoile du ciel y tombait, son œil n'osait toucher ce marbre maintenant consacré; il lui semblait qu'une lumière s'en échappait alors, qui d'elle-même décelait le trésor.

— Mais, dit Fleur-d'Épée en revenant à elle et le saisissant par le bras, l'écrit du Grand-Maître, donnez-le-moi, l'écrit que vous m'avez promis, et qui, rendu au Grand-Maître, peut encore sauver la ville, l'Ordre et les chevaliers !

— Je ne l'ai pas sur moi, répondit froidement Montalan, je ne prévoyais pas que notre échange dût se faire ici ; mais, ce papier, je vous le remettrai demain.

— Demain ! mais demain il sera trop tard ; le temps presse, vous me le disiez vous-même, l'heure passe et le moment aussi, celui qui peut devenir le dernier pour les chevaliers de l'Ordre.

— Je me suis trompé, Fleur-d'Épée ; ce que nous avons pris tout à l'heure pour le bruit d'une bombe, n'était que celui d'une fusillade. Demain il sera encore temps, demain je vous remettrai l'écrit dont vous parlez.

— Oh ! non pas, non pas ainsi ! je ne sortirai pas d'ici, et vous n'en sortirez pas vous-même qu'il n'y ait échange complet entre nous. A vous le collier, à moi l'écrit. Dona Olympia m'a trompée, dites-vous ? mais vous aussi, mon Dieu ! ne me tromperiez-vous pas !

Cependant elle ne lâchait prise. Montalan était armé ; sans doute il se fût débarrassé en

ce moment de cette femme désormais inutile, et qui lui faisait obstacle; mais un bruit de pas se fit entendre dans l'église. C'était le chapelain conventuel qui, dépouillé de ses habits sacerdotaux, venait prier sur la tombe de son frère, le chevalier dom Garcez, dont il célébrait dans cette nuit même l'anniversaire de mort.

Montalan entraîna Fleur-d'Épée vers la porte par laquelle ils étaient entrés.

— Pas un mot, dit-il, pour Dieu! pas un mot! Tout serait perdu : pour moi le collier, et pour vous l'acte du Grand-Maître, et, avec cet acte, la vie d'Yves de Jocet! Voici le chapelain et les prud'hommes qui viennent de ce côté, ils visiteront l'église avant de la quitter et d'en fermer les portes, car la garde intérieure leur en a été confiée pour cette nuit. Il nous faut donc sortir! mais demain je vous remettrai l'écrit, et d'ici là je préserverai de tout péril Yves de Jocet.

« Tenez, ajouta-t-il afin de la vaincre et en lui remettant la clef qui lui avait servi pour entrer, et qu'il tenait lui-même d'Yves le Diacos, tenez, voici la clef qui ouvre la petite porte des sacristies : aux autres portes il y a des gardes. — Jusqu'à demain donc, avec cette clef en main, vous êtes encore maî-

tresse du trésor. Demain au soir, à la nuit venue, entrez ici, laissez la porte ouverte, je n'y pourrai venir moi-même qu'après vous et que par vous; alors je vous remettrai l'écrit que vous voulez avoir, car à cette heure je ne l'ai pas sur moi, vous dis-je. Vous verrez bien alors que les Français ne seront pas encore maîtres de la ville, et que votre chevalier sera sain et sauf. N'est-ce pas être avec vous loyal et de bonne foi? Je vous le promets, je ne retirerai le collier de la tombe que sous vos yeux, et je ne le tiendrai que de vos mains. Mais par quels saints, vrai Dieu! faut-il donc vous jurer de tout ceci?

Fleur-d'Épée n'avait pas lâché le bras qu'elle retenait; cependant, ébranlée par ce dernier raisonnement, et rassurée par l'offre de la clef dont elle se saisit et par celle du serment :

— Jurez-en, dit-elle, par Notre-Dame de Philerme, dont l'autel est là-bas; par Notre-Dame qui nous entend et qui nous voit!

— Je le jure! dit-il avec empressement.

Et, comme elle parut satisfaite :

— Mais, vous aussi, jurez-moi par votre madone de Philerme que vous n'entrerez pas ici avant la nuit de demain, et que vous n'ou-

vrirez à qui que ce soit la bouche sur le secret de cette tombe.

— Par la madone de Philerme, je le jure ! dit-elle.

Tous les deux sortirent alors de la Prieurale, et les dernières paroles de Montalan à Fleur-d'Épée furent pour l'exhorter à rentrer immédiatement dans sa maison.

— Oui, oui, qu'elle y rentre ! pensait-il ; et, avec elle, cet homme qui est son cavalier servant, m'a-t-on dit ; cet homme du club des patriotes maltais qui, tout à l'heure, quand j'en sortais après ma harangue faite, m'a suivi, et, sans respect pour mon habit de chevalier, me regardant dans les yeux et jusqu'au fond de l'âme, m'a dit ces mots : « Je suis l'officier de la Gabrielli que vous avez autrefois frappé d'un coup de couteau et volé sur la route d'Aix ! » Vrai Dieu ! moi aussi, je l'ai reconnu ! Mais qu'ils rentrent tous les deux dans la maison du chevalier Tousard !... Les bateliers du port ont massacré les marins grecs sur un simple soupçon ; ils massacreront bien cet homme et cette femme, à la vue des preuves de trahison que renferme leur maison. A moi, mieux qu'à tout autre, de leur expliquer l'usage des planches du pont volant ; à moi d'aller chercher la compagnie des bateliers, de l'ameu-

ter, de la diriger, de la guider. Une fois qu'auront disparu cette femme et cet homme, et ce sera bientôt fait, toute preuve contre moi disparaîtra avec eux, et je suis à présent maître du secret, maître du collier de la Gabrielli ! Viennent donc les Français ! j'aurai loisir, après leur entrée, de redemander son trésor à la tombe !

Cependant, comme Fleur-d'Épée parvenait à sa maison, Guido, qui l'attendait aux abords, s'avança au devant d'elle. Il la prévint que l'incendie des planches du pont volant avait jeté l'alarme dans la ville ; que la maison était occupée militairement ; et, comme le jour ne devait pas tarder à paraître, il obtint de Fleur-d'Épée qu'elle viendrait prendre asile dans l'appartement qu'il occupait lui-même, en une maison située à l'angle de la place des Chevaliers et de la rue del Vescovo, tout à côté du Palais Magistral.

Quant à Guido, il n'avait pas inutilement employé son temps depuis le moment où, dans les premières heures de la soirée, il avait quitté Fleur-d'Épée. Tandis que la ville entière était en proie aux horreurs de l'anarchie, que toute autorité semblait abandonnée, que le Grand-Maître, entouré de son conseil en permanence et barricadé dans son

palais, flottant entre mille perplexités, ne semblait inquiet que de sa propre sûreté, ne témoignait d'autres craintes que celle d'une révolte des Maltais, et ne cessait d'envoyer tantôt au balcon pour voir s'il n'y avait pas une émeute sur la place, tantôt à la porte du Conseil pour s'assurer si les rebelles ne pénétraient pas dans le vestibule, une douzaine de notables citoyens maltais s'assemblaient dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Vers dix heures du soir, ils avaient été rejoints par Guido. Celui-ci venait de découvrir au club populaire son ancien assassin sous les habits d'un chevalier; sa haine et son mépris pour l'Ordre s'en augmentèrent, et son ressentiment aussi. Il proposa tout d'abord aux notables habitants qu'il trouva réunis d'adresser une supplique au Grand-Maître, en son Conseil, à cette fin de demander au général français une suspension d'armes, et de savoir à qui les Français faisaient la guerre, aux Maltais ou à l'Ordre. Les plus hardis n'auraient pas osé émettre une opinion où l'on séparait ainsi, pour la première fois, la cause du peuple de celle de l'Ordre; mais Guido, connaissant bien ce qu'il nommait la pusillanimité de ses compatriotes, fait plus : il se propose pour faire partie de la députation qui présentera la

supplique; il va plus loin : il offre de porter la parole. Dès lors on ne discute plus que sur la rédaction de la requête.

Cette assemblée de dix à douze personnes convient donc qu'elle représente la nation maltaise. On adjoint à Guido, pour être députés avec lui, le baron don Mario Testaferrata, le docteur Bonnani et l'avocat Torregiani. Mais, quand il faut partir pour se rendre au palais, on hésite, on tremble, on charge le docteur Schembri, ex-auditeur du Grand-Maître, de prendre les devants pour préparer le terrain et ne pas exposer, disait-on, la députation à être mal accueillie. Celui-ci part, arrive au palais; mais, au haut de l'escalier, le courage lui manque, il n'ose s'acquitter lui-même de la commission dont il s'est chargé: il fait demander l'auditeur Bruno, qui se trouve en ce moment à côté du Grand-Maître dans la salle du Conseil, et le charge de prévenir le prince que la députation maltaise va arriver. L'auditeur Bruno, une fois rentré dans la salle du Conseil, ne sait plus lui-même comment faire pour ouvrir la bouche; mais enfin, entendant dans la salle qui précède la voix des députés qui sont arrivés et qui demandent à être introduits, il se hasarde à communiquer au Grand-Maître la commission de

l'auditeur Schembri, et la nouvelle que des députés de la nation ont une supplique à présenter.

— Comment! Schembri aussi! Schembri mon auditeur! s'écrie avec saisissement le Grand-Maître qui ne rêve que rébellion contre sa sûreté personnelle.

Puis, se tournant vers le Mestre-Écuyer :

— Ne vous avais-je pas dit que les Maltais conspiraient? et né voilà-t-il pas que mes paroles se vérifient!

Cependant le bruit des voix à l'extérieur frappe les oreilles du prince ; il ordonne qu'on fasse entrer les députés.

On n'avait encore jamais vu d'exemple d'une députation maltaise qui eût osé présenter à un Grand-Maître régnant une demande au nom de la nation ; jamais, depuis les temps les plus reculés, depuis que l'Ordre régnait sur Malte et que Malte appartenait à l'Ordre, un pareil fait ne s'était produit. Dans toute autre circonstance, la crainte respectueuse que professaient les Maltais envers le chef de la Religion de Saint-Jean eût paralysé leurs mouvements; mais le temps de la retenue était passé, et la présence d'une armée ennemie aux portes de Malte inspirait du courage aux plus pusillanimes.

Les députés, se faisant violence, s'avancè-

rent donc jusqu'au milieu de la grande salle ; ils s'inclinèrent profondément devant le Grand-Maître et devant les membres du Conseil ; et Guido, plus hardi que les autres, prenant la parole :

— Altesse Éminentissime et Sacré Conseil, dit-il, nous sommes députés au nom de la nation maltaise, dans les critiques circonstances où nous nous trouvons, pour lire, dans cette vénérable assemblée, la supplique que je porte en main, et nous vous demandons la permission de le faire, en protestant toutefois de notre respect pour la personne de l'Éminentissime Grand-Maître et pour le Sacré Conseil.

Un profond silence accueillit ces mots. Le Grand-Maître, promenant en dessous les yeux sur les membres du Conseil, semblait leur demander leur muet assentiment. Mais ceux-ci, remplis d'indignation devant une démarche impardonnable qui leur semblait un manquement à la dignité et à la majesté du lieu, s'abstiennent de prononcer une seule parole, se bornant à témoigner, par leurs regards, de la colère avec laquelle ils voyaient tant de hardiesse. Enfin, le Grand-Maître fit signe au Vice-Chancelier que les députés pouvaient lire leur supplique.

Elle portait que les Maltais s'étaient toujours fait un honneur et un devoir de sacrifier leur fortune, leur liberté et leur vie pour la défense de l'Ordre et des Grands-Maîtres, quand il s'était agi de combattre les Musulmans; mais qu'aujourd'hui ils se voyaient attaqués par des armes chrétiennes auxquelles, suivant toute apparence, l'Ordre ne pouvait opposer une résistance convenable; que la campagne de l'île était déjà en proie à l'invasion ennemie, et que la ville elle-même pouvait, d'un moment à l'autre, être emportée d'assaut et livrée aux horreurs du sac et du pillage; que, dans cette extrémité, les habitants, par l'organe de leurs députés, suppliaient humblement le Grand-Maître et le Sacré Conseil de prévenir un si terrible désastre en demandant au général en chef une suspension d'armes, afin de connaître par quels motifs les Français, qui avaient toujours été en bonnes relations avec les Maltais et avec l'Ordre, se portaient aujourd'hui à leur déclarer la guerre.

Les membres du conseil n'avaient pas attendu la fin de cette lecture pour témoigner leur indignation. Ils avaient interrompu plus d'une fois, par des apostrophes et des invectives, la voix de Guido, qui lisait; mais celui-ci, n'op-

posant à leur colère qu'une sorte d'indifférence impassible, poursuivit jusqu'au bout, en élevant sa jeune et forte voix, d'autant plus que les vieux baillis cherchaient à l'étouffer sous leurs clameurs. Quand il prononça ces mots, les Maltais et l'Ordre, qui indiquaient une séparation d'intérêts, le vice-chancelier, bailli Caravaglio, se levant et s'adressant aux soi-disant députés de la nation :

— La démarche téméraire que vous faites, leur dit-il, mériterait d'être punie par les fourches, et, si j'étais le Grand-Maître, je vous ferais conduire à l'esplanade de la Florianne pour y être pendus, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Monsieur le bailli, répondit avec fermeté Guido, on ne pend que les voleurs et les assassins. Mais les députés d'une nation comme la nôtre, qui a tout à perdre et rien à gagner à la résistance, quand ils avancent une juste demande sans manquer au respect, doivent être entendus, compris et exaucés.

Puis, se tournant vers le Grand-Maître :

— Nous en appelons, ajouta-t-il, à l'équité et au cœur paternel de Votre Éminentissime Altesse, en la suppliant de jeter un regard de compassion sur cette île et cette ville qui ont

toujours adressé des vœux au ciel pour votre prospérité et celle de l'Ordre.

Hompesch parut ému de cette interpellation directe :

— Votre demande, fit-il entendre, sera prise en considération.

Puis, ordonnant à son auditeur de recevoir la supplique des mains de Guido :

— Maintenant, dit-il aux députés, retirez-vous, et laissez le conseil délibérer en liberté.

Ce ne fut cependant pas une délibération qui suivit leur sortie, mais un tumulte impossible à décrire. Durant plus d'une heure et demie, ce ne fut qu'une clameur au milieu de laquelle on distinguait les avis les plus opposés. Les uns traitaient les Maltais de séditieux et déploraient la condescendance du Grand-Maître qui avait souffert leur entrée dans le conseil et leurs paroles, et ne les avait pas fait arrêter. Les autres, interprétant l'audace d'une pareille démarche, y voyaient une preuve de connivence avec les Français. A quoi bon désormais une délibération? ne voyait-on pas bien qu'à la première attaque de la place les mutins indiqueraient eux-mêmes les endroits faibles et ouvriraient les portes à l'ennemi? D'autres s'écriaient que le Grand-Ma

et le conseil n'étaient plus en sûreté dans le palais, et qu'il fallait se retirer dans un des deux cavaliers qui flanquent la porte Maëstrale. Quant au Grand-Maître, il flottait entre mille perplexités. Il ne savait à quel avis s'arrêter; il n'était plus à la délibération. Toute sa contenance trahissait l'abattement, un indicible embarras se montrait dans son air, sa frayeur était visible; il paraissait horriblement las, il semblait vouloir en finir à tout prix.

Les choses en étaient là : Guido et le docteur Bonnani, demeurés seuls de la députation en dehors de la salle, demandaient énergiquement à rentrer pour avoir la réponse du conseil, lorsqu'une sanglante nouvelle que l'on apporte au Grand-Maître vient décider plus que tous les raisonnements de la décision qu'il va prendre.

Deux jeunes chevaliers de service à la Cotonère n'avaient pas su adoucir, au milieu de l'incroyable désordre de cette nuit d'anarchie, le ton altier avec lequel ils traitaient les Maltais. Irrités des réponses moins respectueuses avec lesquelles on avait reçu leurs commandements, ils avaient apostrophé avec violence ceux qui se trouvaient sous leurs ordres. Alors des cris de vengeance s'étaient élevés contre eux. Le chevalier de Vallin et le che-

valier d'Ormy ont péri de la main des Maltais; ailleurs, les troupes du poste de Bénissa ont assassiné le chevalier de Montazet; plusieurs chevaliers qui ont voulu secourir leurs amis sont dangereusement blessés.

Au même moment, un nouveau message arrive, on apprend dans le conseil que le chevalier d'Andelard vient d'être massacré par ses troupes à la porte Maëstrale. Le meurtre et la sédition sont donc sur tous les points, la révolte en armes dans la rue, la révolte en paroles à la porte même du conseil.

Le Grand-Maître, dit-on, versa des larmes en apprenant le sort du malheureux d'Andelard ; mais aussitôt la frayeur prit le dessus : voilà donc ses craintes vérifiées, voilà le massacre des chevaliers de l'Ordre qui commence et qui va s'étendre jusqu'au palais! C'est alors qu'il propose au conseil la demande d'une suspension d'armes.

A ces mots, plusieurs baillis, qui faisaient partie du conseil, se lèvent et sortent de la salle. Leur présence est nécessaire à la validité de la délibération ; toute décision qui sera prise en leur absence sera frappée de nullité. Ils protestent d'avance contre tout ce qui se fera. Ils se comptent. On n'a d'ailleurs convoqué ni le bailli de Tigné, ni le bailli de Gor-

gao, ni les baillis de Clugny, du Tillet, de Vachon-Belmont, de Loras, de Latour-Saint-Quentin, de la Tour-du-Pin, ni quelques autres encore.

Ceux qui sortent ainsi, ignorants qu'ils sont de la nouvelle puissance qui va régner sur le monde, celle du fait accompli, seront, pensent-ils, toujours à temps de revenir sur l'illégalité de ce qui se fera.

— Monseigneur, dit au Grand-Maître en quittant la salle le bailli de la Tremblaye, qui, blessé lui-même, venait d'échapper à la fureur du peuple et d'en apporter la nouvelle, vous devez faire arrêter les députés qui ont osé s'introduire ici ; vous devez faire publier dans la ville, défense, sous peine de mort, de s'occuper des délibérations du conseil ; vous devez à l'instant vous transporter en personne et avec le conseil à la Cotonère, pour faire arrêter, juger et punir, sur le lieu même, les assassins des chevaliers. Ce sont des criminels de léze-majesté, car tout chevalier dans l'île fait partie de l'essence souveraine, et y est lui-même une portion intégrale du pouvoir régnant.

Voilà ce que réclamait, en effet, l'urgence des circonstances; et si le Grand-Maître, en ce moment encore, eût payé de sa personne,

Malte pouvait être sauvée. Un autre que Hompesch, ou qui n'eût pas eu, comme lui, à courber la tête sous le poids d'une injonction puissante, eût rassemblé autour de lui les Maltais et les chevaliers fidèles, eût fait arrêter tous les chefs connus de la faction et même les gens suspects; eût fait, de sa pleine autorité, tomber quelques-unes de ces têtes scélérates, et, pour tenir en respect leurs partisans, eût renfermé les traîtres dans une prison sur laquelle auraient été braqués des canons avec l'ordre rendu public de la réduire en poudre au premier signe d'insurrection. Un autre, enfin, pour faire son devoir, n'aurait eu qu'à se souvenir des héros dont il occupait la place.

Avec de telles mesures, des vivres pour quinze mois, y compris les provisions de la campagne, une artillerie immense, des fortifications, qui sont un chef-d'œuvre de l'art, qu'auraient pu faire les Français? Sans doute ils ne fussent pas restés quatre jours sous les murs de Malte; et Bonaparte n'eût pas compromis davantage les instants précieux que lui ménageait la fortune, d'échapper aux recherches de la flotte de Nelson.

— Ah! s'écriait amèrement un des Grand'-croix qui descendait les degrés du palais, cet

homme oublie que La Valette portait plus souvent le casque que le barreton ! il conserve, lui, ses vêtements noirs, ses cheveux longs; il ne connaît que les formes et les usages de l'étiquette ! quel chef dans un pareil moment !

— Rien ne le sort de son inconcevable apathie, ajouta le bailli de Rohan ; mais quand on est incapable par soi-même, on devrait savoir choisir et nommer un lieutenant.

— Hélas ! reprenait le premier, ce ne sont pas les bras qui manquent à Malte, mais une tête pour les diriger. Ah ! qui croira jamais qu'à la requête de quelques individus sans titre et sans caractère, adressée au chef d'un Ordre militaire, une assemblée composée de tout ce qu'il y a dans l'Ordre d'éminent par les services et le rang se soit décidée, par peur, à une démarche déshonorante.

Cependant, après leur sortie, il ne demeura plus dans le conseil auprès du Grand-Maître, que les faibles, les peureux, et malheureusement des traîtres. La proposition d'une demande de suspension d'armes fut approuvée. On mande aussitôt au palais M. de Frémeaux, consul de la république batave, et qui, en l'absence de l'agent consulaire Caruson, avait pris la direction du consulat de France ; on le charge du message pour le quartier général

de l'armée française. Mais comme il s'excuse sur son grand âge, on fait partir à sa place M. de Mélan, émigré français, devenu copiste de la secrétairerie du consulat, et que pour cette circonstance on décore du titre de chancelier du consulat batave.

À peine cette résolution fut-elle prise que, sans attendre le retour, ni même le départ du messager, on vit les membres du Conseil qui étaient du parti français sortir avec empressement de la salle, se mettre à la recherche des huissiers et leur donner d'eux-mêmes la commission d'aller prévenir les commandants des forts que la trêve était conclue. Par leurs soins aussi le canon de la cité Valette annonce cette mesure aux défenseurs de la place : et ces menées ont pour effet de faire cesser le feu que les remparts de la ville et les différents forts faisaient encore contre les assiégeants.

Durant cette nuit le général Bonaparte, au milieu de ses troupes, attendait tranquillement l'effet des évènements qui se passaient dans l'intérieur des fortifications. Seulement, pour effrayer les habitants, et avant que la nuit vînt, il avait ordonné à un corps de génie de simuler quelques batteries qui parussent annoncer le bombardement de la ville. « Remuez du

sable, leur avait-il dit, amoncelez des pierres; cela suffira pour effrayer les Maltais. »

Vers les cinq heurs du matin, M. de Mélan revint avec cette réponse du général Berthier : « que le général en chef enverrait, le jour même à midi, quelqu'un au palais du Grand-Maître pour rédiger et signer la suspension d'armes que l'on demandait. »

Mais déjà, et avant que cette réponse ne fût connue, le drapeau parlementaire flottait au haut des forts et sur les bastions de la cité Valette.

II.

Ce fut durant les dernières heures de nuit qui s'écoulèrent avant la venue du jour, que Guido, après avoir rapporté à ceux qui l'avaient député, la décision du Conseil de l'Ordre, put s'occuper de Fleur-d'Épée et l'attendre devant sa maison. Mais il ne se doutait pas qu'en l'empêchant ainsi de rentrer dans son logis, et en la conduisant dans sa propre demeure, il l'enlevait à une mort certaine que lui-même aurait partagée avec elle. De son côté, Montalan, ayant passé la première partie de la nuit au club des patriotes maltais, n'en

était sorti que pour se rendre à l'église de Saint-Jean. Il ignorait alors qu'une flamme se fût élevée dans la cour de la maison du chevalier Tousard, qu'elle eût éveille l'inquiétude publique, et que cette maison eût été occupée militairement ; c'était donc en vain qu'il devait ameuter, pour la perte de Guido et de Fleur-d'Épée, la compagnie des bateliers devenus féroces : ni Guido ni Fleur-d'Épée ne se trouvèrent dans la maison.

Alors son inquiétude devint réelle. Il voulut rentrer dans l'église de Saint-Jean, et il ne le put; les portes en étaient fermées ou gardées, et le jour d'ailleurs était venu. Il fallait donc attendre jusqu'au soir. Mais, d'ici là, Fleur-d'Épée garderait-elle son serment? Pas de doute possible : puisqu'elle n'était plus dans la maison du chevalier Tousard, elle devait s'être retirée dans celle de cet homme qui était son fiancé, de cet homme en qui il venait de reconnaître l'officier de la Gabrielli, et qui l'avait reconnu lui-même pour l'assassin et le voleur de la route d'Aix. Il ne s'agit plus d'une femme isolée, sans défense, sans témoignage et contrainte au silence; Guido parlera et déposera, et sera fort contre lui... Guido, car il s'est fait dire sa demeure et son nom, possède-t-il déjà le secret que recèle

la tombe du chevalier dom Garcez ? Si Fleur-d'Épée n'entre pas dans Saint-Jean, Guido ne peut-il s'y rendre à sa place? Montalan va donc perdre une fortune de roi, le trésor sur lequel il a enfin mis la main ! Oh ! que n'a-t-il tué, dans Saint-Jean même, la femme après son aveu ! Mais le bruit, un seul cri eût averti le chapelain et les prud'hommes qui veillaient encore dans les sacristies ; il aurait été saisi dans l'église comme meurtrier, et il aurait à jamais tout perdu. Quant à cette clef qu'il a donnée, il a bien fallu la donner pour se débarrasser de l'étreinte de la femme et lui imposer silence.

Mais, à cette crainte qui lui venait d'avoir pu être arrêté, dans l'église même, pour meurtre, une autre inquiétude, celle des crimes qu'il a commis, se dressait dans son cœur. Voilà donc arrivé dans cette île un homme qu'il n'y a jamais vu, un homme qu'il n'aurait jamais reconnu s'il ne se fût nommé, l'officier de la Gabrielli ! Dona Olympia l'en avait bien menacé ! Il connaît maintenant la portée de ces paroles qu'elle lui a dites et qui seules avaient déjà suffi pour le rendre muet. Dona Olympia connaît donc le crime, et la victime elle-même est là, et la preuve en est à quelque pouces sous terre ! et cet homme

qu'il a jadis frappé pour le dépouiller, cet homme est le fiancé de Fleur-d'Épée, qui, de son côté, connaît aussi le meurtrier d'Alain de Jocet, et le dénoncera sans doute en même temps !

Alors Montalan s'agite et s'épouvante ; il entrevoit au dessus de lui la loi maltaise, si redoutable pour le sacrilège, et la justice de l'Ordre qui règne encore dans la ville. Tout lui a donc manqué dans cette nuit, et la présence de Fleur-d'Épée dans la maison du chevalier Tousard, qu'ont mise à sac les bateliers du port, et le bombardement de la ville, et le massacre des chevaliers dont ce devait être le signal, et l'entrée des Français qui l'eussent délivré, tant de la justice maltaise que de la justice de l'Ordre, tant de la femme qui sait son crime que de l'homme qui a reconnu son visage, et des gardes qui veillent aux portes de Saint-Jean.

Mais la suspension d'armes ne sera signée qu'à midi; mais, durant la trève même, la défense de la ville peut s'organiser ; mais l'escadre anglaise peut paraître, et les troupes françaises s'éloigner, et avec elles, pour Montalan, toute espérance de salut. Il ne restera qu'une victime dénonciatrice, qu'un accablant témoignage contre lui de cet homme et de cette

femme qui se réunissent pour le perdre; il ne restera que l'Ordre inflexible qui fera justice à la fois par un terrible exemple du meurtrier, du faussaire et du sacrilége.

Eh bien! il faut qu'il tente un effort désespéré, il faut qu'il fasse par lui-même et par lui seul ce qu'il n'a pu, la nuit dernière, malgré sa harangue au club, décider les patriotes maltais à accomplir ; il faut qu'avant la signature de la trêve, il ouvre aux troupes françaises une entrée dans la ville, et, ce parti une fois pris, il l'exécutera.

De son côté, Guido, quand il eut ramené Fleur-d'Épée dans sa demeure, après l'avoir conjurée de prendre quelque repos, en voulut sortir et n'y rentra qu'au grand jour. La nuit, en disparaissant, avait enlevé à Fleur-d'Épée sa plus grande inquiétude, celle du massacre des chevaliers. Il lui semblait qu'une pareille horreur ne pouvait s'accomplir que dans les ténèbres ; et, le jour venu, il devait se faire jusqu'à la nuit suivante, et comme dans la ville, une sorte de trêve dans son âme. Elle entrevoyait, il est vrai, dans le lointain, au bout de la journée, et comme un abîme noir, la nuit, l'église sombre, Montalan qui s'y retrouverait, et des terreurs qui la faisaient tressaillir ; mais telles avaient été ses émo-

tions de la veille et des deux nuits précédentes, que le péril à venir ne pouvait la retirer de l'accablement que lui laissait le danger passé. Elle était donc comme anéantie, Guido maintenant assis auprès d'elle, et ils avaient échangé quelques discours.

— Quoi, vous ne me l'aviez pas confié, Fleur-d'Épée ! cet homme dont vous vouliez avoir vengeance, dont la vie que je vous promettais devait être pour moi le prix de votre main, cet homme n'est autre que le meurtrier d'Alain de Jocet ! Ah ! qu'un pareil crime m'eût bien suffi pour me le rendre détestable ! Qu'avais-je besoin de serments pour vous venger ! Votre cause était la mienne, votre vengeance ma vengeance, le sang d'Alain criait plus haut que le mien, votre emprisonnement plus haut que le sacrilège. Non, non, je n'avais besoin que de vous entendre pour vous croire, mais je l'ai vu et reconnu de mes yeux. Je l'ai reconnu et je l'atteindrai partout où il sera.

« Oui, je l'atteindrai, ma bien-aimée, et notre vengeance accomplie, et Malte tout à l'heure libre, vous serez à moi et nous serons heureux.

« Tenez, depuis que j'ai été soldat au régiment de Malte, j'ai toujours détesté ces che-

valiers ; je n'en apercevais pas un seul que je ne me détournasse de mon chemin pour éviter sa rencontre, et pour ne pas lui faire le salut obligé. Voilà pourquoi j'en connais si peu de visage, les nouveaux venus surtout ! Puis ceux qui trahissent leur Ordre se cachent de nous autres ; je me suis toujours défié de ceux-là. Il me semblait, vous me l'aviez dit vous-même, qu'il ne devait rien en venir de bon pour la liberté maltaise. Mais quand le scélérat dont nous parlons est venu cette nuit au club, quand il nous a harangués pour nous convaincre d'ouvrir la porte aux Français, à mesure qu'il parlait j'ai reconnu sa voix, puis son visage ; j'en ai pris contre les chevaliers une haine de plus, à cause de l'habit de chevalier qu'il porte ; j'ai compris qu'il ne pouvait y avoir que trahison, même pour nous, dans ses paroles ; et moi qui, la veille, aurais peut-être, dans ma confiance, jeté le pont volant sur le rempart, j'ai couru à votre maison, Fleur-d'Épée ; mais la flamme s'élevait déjà, et c'était le pont qui brûlait. Quelle main donc avait allumé le feu?

Fleur-d'Épée ne se sentit pas la force de répondre. Guido reprit bientôt :

— Non, non, ne croyez pas que les Français, pas plus que les Maltais ou les Espa-

gnols, fassent grâce à cet homme. Sa trahison n'excusera pas ses crimes, et puis les Français n'entreront pas dans la ville. C'est à nous de les en empêcher ; ce qu'il leur faut ici, c'est un pouvoir ami, le pouvoir du peuple au lieu de celui de l'Ordre qui leur est hostile : nous ferons nos conditions. Ceux qui seront envoyés pour traiter avec les Français ne seront autres que les députés de la nuit dernière. J'étais à leur tête et je m'y maintiendrai. Comptez sur moi, et, soyez-en bien sûre, nous n'aurons désormais affaire qu'au pouvoir et à la justice des Maltais.

Quand Guido quitta Fleur-d'Épée, il fut frappé de la consternation dont la ville était empreinte. Après un si grand tumulte qui, trente-six heures durant, les avait remplies, un silence lugubre planait depuis le matin, sur les rues et les places publiques. L'annonce d'une suspension d'armes et de ce qui en pouvait suivre, la vue des drapeaux parlementaires avaient fait taire toutes les agitations.

Malte était dans une sombre stupeur.

Au sentiment d'attente et d'anxiété dont chacun était rempli, se mêlait un pénible sentiment de confusion et pour ainsi dire de honte. Pas un cri, pas une parole, mais un morne

abattement. Plus d'un, à ces murmures qui passent sur les foules, pareils à celui du vent dans les forêts, se retourna avec tressaillement, comme si, dans ces rues silencieuses et vers les remparts abandonnés, allaient s'avancer les ombres héroïques et indignées de tant de Grands-Maîtres dont on connaissait le visage et le nom, pour avoir vu leurs statues dormir sur leurs sépulcres dans Saint-Jean, les unes dans leur armure de bronze, les autres dans leur habit religieux, mais toutes leur épée sous la main. Tandis que la ville était ainsi dans l'attente de l'évènement qui allait venir, la flotte en mer interrogeait de tous ses yeux ces remparts devenus muets. On n'y découvrait plus qu'un petit nombre de chevaliers en uniforme; on distinguait que la grille qui fermait le fort Saint-Elme était assaillie par une multitude de gens du peuple; ceux qui étaient dans l'intérieur se tenaient assis sur les parapets dans l'attitude de gens qui attendent avec inquiétude; enfin, en observant les forts, on y voyait à présent moins d'hommes que de canons.

Mais qui pourrait exprimer la douleur profonde qu'éprouvaient les vrais chevaliers! Mêlés à la foule qui encombrait les salles du palais magistral, quelques-uns percent jus-

qu'au Grand-Maître, lui rappellent ses devoirs, l'exhortent à changer une conduite qui va les perdre et les déshonorer. « Soyez tranquilles, répond-il en affectant beaucoup de sang-froid, je sais ce que j'ai à faire. » D'un autre côté, une troupe de jeunes chevaliers qui frémissaient de rage en songeant à ce qui pouvait suivre, barraient devant Hompesch le chemin de ses cabinets où il voulait se retirer, et le conjuraient de les laisser s'enfermer dans le fort Saint-Elme, préférant s'ensevelir sous les ruines de la citadelle, plutôt que de subir la honte qui allait rejaillir sur l'Ordre entier.

Ces scènes se passaient dans le palais; mais rien ne troublait le silence qui régnait dans la ville, ainsi que dans les environs; seulement, à l'est de l'île et dans le lointain, du côté de la câle de Marsa-Scirroco, on entendait, par intervalles, le canon du fort Rohan qui se défendait encore.

Fleur-d'Épée, pénétrée elle-même de la consternation qu'on respirait pour ainsi dire, au dedans comme au dehors, avec l'air, évoquait en vain la vivifiante image d'Yves de Jocet, elle se sentait à présent allanguie à en mourir.

Quant à Guido, il était sorti pour se répandre dans la ville et veiller à ses devoirs de

citoyen ; mais à peine eut-il fait quelques pas hors de sa maison, que ses regards tombèrent sur un homme qui, placé à l'angle de la place des Chevaliers et masqué par la foule, semblait en observation devant son logis. Cet homme, ce chevalier, car il en portait l'uniforme, c'était bien le harangueur de la nuit dernière, c'était Montalan. Celui-ci était alors en proie à toutes ses frayeurs et ses perplexités ; il n'avait fait qu'aller et venir du logis où se trouvait Fleur-d'Épée à l'église de Saint-Jean, observant ici la porte des sacristies, là celle de la maison ; partagé entre la crainte de perdre le précieux trésor, et l'inquiétude de son danger personnel. C'était le moment où il se décidait à devancer la signature de l'armistice et à livrer la place aux Français. Guido le vit prendre la rue del Vescovo et suivit ses pas ; Montalan traversa la rue de la Castellanie, descendit les marches qui mènent au môle, suivit le môle jusqu'à la porte de Marine, monta sur une barque, traversa le grand port et prit terre dans la Burmola, que ceignent les fortifications de la Cotonère.

L'enceinte Sainte-Marguerite et l'enceinte Cotonère étaient remplies des Maltais de la campagne, qui sont, en comparaison des Maltais de la ville, comme une race à part et

plus insoumise; ceux de la Burmola sont du bas peuple et renommés pour leur turbulence; les bateliers du port s'étaient joints à eux. C'était dans ce quartier que deux chevaliers avaient été massacrés, la nuit précédente, aux cris de trahison. La fermentation y était grande; et chez ces Maltais, partagés entre leur désaffection pour les chevaliers et leur haine contre les troupes révolutionnaires, rien qu'à l'idée de rendre la place, une exaspération croissante se développait.

Ce fut pourtant par ce côté que Montalan avait résolu d'introduire l'ennemi : il comptait sur la diversion que produirait de l'autre côté du port, dans la cité Valette, et vers l'heure de midi, l'arrivée des parlementaires français, qui, pour se rendre du quartier général dans la ville, ne pouvaient manquer d'y entrer par la porte Maëstrale. Mais Guido devait suivre jusqu'au bout le perfide Montalan.

Effectivement, du côté de la Florianne, et midi venu, la porte Maëstrale s'ouvrit, et l'on vit paraître de loin le célèbre Junot, alors général de brigade, à qui le général en chef avait confié la délicate mission de traiter de l'armistice. D'un côté, marchait à sa droite le commandeur de Dolomieu qui s'était embarqué à Marseille sur la flotte française, parmi

les savants qui faisaient partie de l'expédition d'Egypte ; et de l'autre côté, Poussielgue, maintenant fournisseur en chef de l'armée, et dont Bonaparte s'était servi quelques mois auparavant pour préparer les esprits à Malte. Dans la foule rangée sur leur passage régnait un sombre silence; Poussielgue et Dolomieu ne rencontraient que des regards menaçants et irrités; mais tout à coup un murmure se développe.

— Voilà, s'écrie une voix, voilà la conquête qui entre chez nous, appuyée sur l'espionnage et sur la trahison.

Le murmure allait devenir une clameur, mais la bonne contenance de Junot en impose; cependant il devait se plaindre, en arrivant au palais, d'avoir été insulté durant le trajet.

La trahison, c'était Dolomieu : on se rappelait ses querelles au sujet de l'ancienneté disputée par lui dans la langue d'Auvergne, la façon dont il avait quitté l'île, son bannissement des États napolitains, ses amitiés révolutionnaires ; on ne s'expliquait pas la part indigne que venait prendre au renversement de l'Ordre un membre profès, un dignitaire de ce même Ordre.

L'espionnage, c'était Poussielgue : on avait

tout récents au souvenir la visite perfide et le séjour d'un mois qu'il avait faits dans l'île.

Ce ne fut pas dans la salle du conseil que cette députation fut reçue par le Grand-Maître, mais dans son cabinet particulier. Hompesch, pour une pareille affaire, ne s'était pas entouré de tous les grands dignitaires de l'Ordre; mais il avait seulement auprès de lui les quatre membres de la congrégation d'État, les baillis Vento des Pennes, Frisari, Sarrio et de Neveu.

Junot salue; Dolomieu s'avance vers le Grand-Maître et lui prend la main que celui-ci présente timidement, il la baise, puis il se retourne vers le bailli des Pennes, son ami autrefois. Mais celui-ci avec un ton d'indignation :

— Comment et par quel motif vous trouvez-vous ci !

— Je vous jure, répondit Dolomieu, que j'ai ignoré qu'il fût question d'attaquer Malte jusqu'au moment où le général en a donné l'rdre; je suis ici, parce que le général Bonaparte a cru faire, en m'envoyant avec le chef de brigade Junot, une chose agréable à Son Altesse le Grand-Maître, qui, je l'espère, ne me démentira pas.

Hompesch répondit par un faible sourire, et, les députés s'étant assis, le bailli des Pennes mit la main à la plume et demanda au Grand-Maître s'il convenait de placer un préambule en tête de l'acte qui s'allait conclure.

— Il n'y a pas besoin de préambule, dit cavalièrement Junot, quatre mots suffiront, et j'espère que le citoyen Poussielgue voudra bien se charger de les écrire.

En effet, ce fut celui-ci qui écrivit et lut l'acte, portant qu'une suspension d'armes de vingt-quatre heures était conclue entre le général en chef et le Grand-Maître, et que celui-ci s'obligeait dans le même délai à envoyer des plénipotentiaires pour traiter de la capitulation (2).

Junot ne voulut pas quitter le palais, sans en visiter les appartements, dont le commandeur de Dolomieu put lui faire les honneurs. Il vit avec admiration la fameuse salle d'armes, où des armures de tous les temps et celles de tous les Grands-Maîtres étaient conservées; il y vit avec autant de surprise plus de quarante mille fusils en bon état ; quarante mille fusils dans une place comme Malte, et l'on capitulait !

Cette fois, et pour protéger sa sortie, les

gardes du Grand-Maître firent la haie sur son passage. Mais à peine avait-il quitté la ville qu'un bruit confus s'y répand : le peuple de Burmola et les gens de la Cotonère ne veulent rien entendre à la reddition de la place, et sont en pleine révolte. Aussitôt la foule se porte vers le port, on s'interroge, on s'agite, mais ces flots de peuple sont repoussés par d'autres flots en sens contraire ; à travers ces oscillations, un jeune homme, les vêtements en désordre, se fait jour, il parvient avec peine jusqu'à la place des chevaliers.

— Fleur-d'Épée, s'écrie Guido en entrant enfin chez lui, Fleur-d'Épée, vous allez être vengée !.

Alors il lui raconta comment il avait suivi Montalan à travers la ville, à travers le port, à travers le quartier Burmola et la Cotonère, jusqu'aux environs de la porte Saint-Nicolas. Montalan était revêtu de l'uniforme du régiment de Malte. Il parlait au peuple, l'excitait aux armes, et criait contre la trahison du Grand-Maître. Bientôt entouré d'une troupe de gens armés, il parle d'une sortie, il fait ouvrir la porte Saint-Nicolas, et fait quelques pas au dehors. Un parti français venant à lui, sa troupe désordonnée prend la fuite. Le chef demeure entre les mains des Français,

mais, après quelques pourparlers, il est relâché. Guido, placé sur la muraille avec quelques Maltais de la campagne et prêt au premier danger à refermer la porte, voyant revenir Montalan, et persuadé qu'il a concerté quelque chose contre eux, court à lui. « Et toi aussi tu trahis! lui crie-t-il. » A sa vue, Montalan se trouble et bégaie. Les Maltais, furieux, le saisissent, lui lient les mains, ils referment derrière eux la porte Saint-Nicolas, et s'écrient qu'il faut l'amener devant le Grand-Maître, comme convaincu de trahison, et le massacrer sous les fenêtres du palais. A chaque pas qu'ils font, l'escorte se grossit de tous ceux qui l'aperçoivent, c'est ainsi qu'ils ont traversé le port. Guido ne les a quittés qu'à la porte de Marine; il n'est sorte d'injures, en attendant la mort, que l'indignation du peuple ne prodigue à celui qu'elle nomme un chevalier traître et qui va payer aujourd'hui de son sang tous ses crimes. Cette troupe de furieux ne doit pas être loin.

— Ils approchent, Fleur-d'Épée, Dieu les fait exécuteurs de votre vengeance, et, vous même placée sur ce balcon, vous allez en satisfaire vos yeux, eh! bien, ne vous réjouissez-vous pas?

— Non, dit-elle, il se fait comme un affais-

sement en moi, j'ai peur et je tremble.

« Guido, je tenais à ma vengeance autant qu'à la vie; maintenant que ma vengeance s'accomplit, il me semble que la vie m'échappe et qu'en perdant la seule force qui me donnait l'existence, l'existence va m'abandonner.

— Écoutez ! j'entends des cris : oui, je ne me trompe pas ! c'est bien le peuple de tout à l'heure, le peuple de Burmola, je reconnais ces clameurs ! Voici déjà qu'ils sont tout proches!

— Guido, Guido, j'ai froid ! mes mains se glacent, tout battement de mon cœur s'arrête!

Mais lui s'était précipitamment avancé vers le balcon, et, quand il en ouvrit le vitrage, une clameur qui s'élevait de la rue remplit l'appartement.

— Guido, je me meurs !

— Vivez plutôt, dit-il en se penchant encore plus en avant vers la rue, car les voici, les voici ! c'est bien un chevalier qu'ils tiennent et qu'ils entraînent ! tout à l'heure la foule s'est ouverte et j'ai vu la croix de l'Ordre, la croix sur son habit blanc. Tenez ! je la vois encore en ce moment. Ah ! le monstre, que ne puis-je apercevoir son visage ! il doit être maintenant bien pâle !

Puis, revenant vers Fleur-d'Épée :

— Mais venez, venez donc, Madame ! tout à l'heure il ne sera plus temps, et vos yeux ne pourront pas s'assouvir de votre vengeance !

En ce moment on entendait le peuple, qui, parvenu devant le palais, demandait le Grand-Maître avec des hurlements féroces.

— *Il Maestro !* le Maître ! le Grand-Maître !

D'une main, Guido prit Fleur-d'Épée sous les bras, car elle ne put se soulever elle-même, ses jambes fléchissaient, et, de l'autre, la soutenant par les épaules, il l'entraîna plutôt qu'il ne la conduisit vers le balcon.

— Mais venez donc, ma bien aimée, ce sont ici les chants de notre mariage !

— *Il Maestro !* criait le peuple, le Maître ! le Grand-Maître !

Fleur-d'Épée jeta un regard sur la place, mais aussitôt elle poussa un cri perçant.

Un jour s'était fait subitement dans la foule, et, par cette échappée de vue, celui qu'elle avait aperçu, le chevalier qu'on allait égorger, ce n'était pas Montalan, le faux, l'infâme chevalier de Jocet ; c'était Yves le Diacos, celui qu'il appelait son jeune frère.

Voici ce qui était arrivé : au moment où

Montalan, les mains liées et traîné par la populace en furie, montait la rue de la Castellanie, il se trouva que le chevalier Yves de Jocet la descendait. Apercevoir son frère, le reconnaître et tirer son épée, ce ne fut pour lui qu'un mouvement et qu'un éclair. Il s'élance, fend la foule, arrive, coupe les liens; et comme un Maltais, revenu de sa surprise, allait le renverser lui-même, il avait frappé le Maltais de son épée. Alors la foule, semblable à une bête féroce qui, se sentant blessée, se retourne sur son agresseur, avait lâché sa première proie; elle s'en était fait une autre du jeune chevalier, et c'était lui qu'à la place de Montalan on amenait mourir.

— Quoi! tu savais donc que je l'aime! Eh quoi! tu ne le sauves pas! s'écria Fleur-d'Épée en s'adressant à Guido; et tu m'amènes de force à cette fenêtre, à cette place, pour que je le voie périr! ô lâche, qui ne t'es pas précipité pour le sauver! Oh! j'y vais, moi!

Et elle s'élançait hors du balcon; mais Guido, l'entourant de ses deux bras, la retint. Elle-même, ainsi enlacée, cesse subitement tout effort, les yeux dilatés, la bouche ouverte, sans cri, les bras raides, le sang glacé.

Le rideau de la foule, par suite du premier

mouvement, s'était absolument ouvert, afin que l'on vît du palais magistral quelle victime on y amenait; et Fleur-d'Épée, du balcon de Guido, voyait mieux que du palais même.

C'était l'instant de silence suprême où un mouvement, un cri, un soupir va rompre le fil de l'épée suspendue, faire tomber le glaive, devenir le signal de mort.

Le Diacos, quoique tiré par mille mains en sens contraire, mais comme retenu par une seule, était là debout, la tête nue, le col de son habit militaire déchiré, son habit lui-même emporté par morceaux, pâle comme le marbre blanc, mais calme de front et de regard, et s'inclinant sous les secousses comme un jeune arbre déraciné qui va tomber.

En ce moment, une des fenêtres du palais s'ouvrit : sans doute un officier du prince venait faire entendre sa voix à cette foule furieuse.

Mais, en ce moment aussi de grand silence, la foule, croyant voir paraître le Grand-Maître, reprit voix par un seul et horrible rugissement. Une pique se leva sur le jeune homme qui étendit le bras pour détourner le coup; mais l'arme lui perça la main et l'épaule, le sang jaillit sur sa poitrine nue; vingt autres

piques se levèrent aussitôt et le frappèrent en même temps ; on le vit s'affaisser mortellement, et la foule recouvrit de ses ondulations, ainsi que le fait la mer sur une barque engloutie, la place même où il venait de tomber.

Alors Guido osa regarder Fleur-d'Épée ; mais celle-ci, avec un rire affreux :

— Eh bien ! oui, je l'aimais, lui ! je n'aimais que lui ! plus que toi, plus que tout !... Alain ! toujours Alain !... lui ! je n'aimais que lui seul ! lui qui meurt ! lui seul au monde !... Ah ! laissez-moi !... ah ! je veux mourir avec lui qui meurt là-bas ! avec lui, avec lui !

Et elle se débattait entre les bras de Guido avec des mouvements convulsifs. Si elle s'échappait, elle tombait le front contre la pierre; si elle se relevait, elle courait vers le balcon pour s'élancer ; mais elle y retrouvait Guido : lutte désespérée qui n'était entrecoupée que de syllabes haletantes et de paroles sanglotées, avec des hoquets convulsifs comme celui du râle dans l'agonie.

Elle revenait encore une fois vers le balcon fatal, quand tout à coup elle s'arrête pétrifiée. Un homme, debout sur la place des Chevaliers, à l'endroit où le terrain s'élève et forme sommet, dressé sur les pieds et le

cou tendu, plongeait de là ses regards vers l'ouverture du vitrage, et, par ce qu'il voyait de ces apparitions sur le balcon, il semblait deviner quelle horrible scène se passait au fond de la chambre. Il se maintenait immobile, sans que les fluctuations de la foule lui fissent perdre pied; car ce n'était plus la même foule furieuse de tout à l'heure : le peuple de Burmola, satisfait par la vue du sang, s'était retiré; autrement cet homme, malgré son changement d'habit et bien qu'il eût quitté son uniforme de la Cotonère, ne fût pas demeuré là en sûreté. Faut-il dire que c'était Montalan?

Il y avait dans son regard tant de haine repue, de férocité satisfaite et de curiosité avide, tant de lueur venimeuse et attractive, qu'à travers son égarement et au milieu de cette foule, Fleur-d'Épée vit ce regard, et, comme fascinée, elle y demeura suspendue.

Mais, revenant à elle, au lieu de s'élancer de nouveau vers le balcon, ainsi que Guido s'y attendait, elle recula, ouvrit par un mouvement imprévu la porte de l'appartement, se précipita dans le degré, puis sur la place, et se perdit dans la foule.

Quand le soir fut venu, Guido désespérait de pouvoir retrouver Fleur-d'Épée. Il avait en

vain parcouru la ville dans tous les sens, depuis la porte des Bombes, à l'extrémité de la Florianne, jusqu'à la pointe du fort Saint-Elme, et depuis le bastion du Salvador jusqu'à la porte de Marine ; il avait fait le tour des remparts, il avait traversé le port, il avait visité la cité Victorieuse, la Burmola et la Sangle ; il avait demandé celle qu'il cherchait par le signalement de ses vêtements, de son visage et de son air, à tous ceux qu'il rencontrait, mais inutilement. Enfin, il allait rentrer pour la seconde fois dans son logis, avec l'espérance encore déçue que Fleur-d'Épée y serait peut-être venue ; il écartait une pensée sinistre qui, malgré lui-même, lui revenait à l'esprit, lorsqu'à la porte de sa maison il rencontra le président du club des patriotes maltais.

— Ah ! s'écria celui-ci en l'apercevant, on me l'avait bien dit, vous ne faites pas partie de la députation qui s'est rendue auprès du général en chef ! Cependant, ne vous ayant pu trouver nulle part, j'espérais que vous vous seriez adjoint de votre propre autorité aux députés de la nation, et que vous étiez parti avec eux.

— Les députés de la nation ! s'écria Gaudo en revenant à lui-même et au sentiment de

son patriotisme : partis, dites-vous ? Mais, d'après les termes de l'armistice, le Grand-Maître avait vingt-quatre heures pour les nommer. Avant qu'il eût rassemblé le Conseil, avant que le choix des plénipotentiaires pût être fixé, avant que les termes de la capitulation fussent réglés, je pensais que la nuit d'aujourd'hui et la moitié de la journée de demain s'écouleraient ; je pensais...

— Et vous pensiez à tort ! Oui, oui, le Grand-Maître, pour un acte dont dépendait le sort de l'Ordre et le jugement que ferait l'Europe de son propre honneur, devait réunir le Conseil de l'Ordre, il devait remettre au Conseil complet le choix des plénipotentiaires; mais Hompesch n'en a rien fait. Vous savez comme il tient à l'étiquette et à ses vaines prérogatives ! il a prétendu que le choix des députés était de pertinence magistrale. Pour dire vrai, ce qu'il craignait en rassemblant le Conseil, c'était l'orage de la délibération qui en résulterait et les clameurs qui s'élèveraient. Notre homme est toujours le même, plein d'appréhensions, faible, méticuleux ; puis, vous le savez, il a de bonnes raisons pour vouloir en finir, et, quand c'est un parti pris, le plus tôt est le mieux.

— Mais enfin, s'écria Guido, il a donc nommé les députés?

— De son chef, sans une heure de retard, et tandis même que Junot visitait les appartements du palais. Vous ne devineriez pas, sur cent noms, quel choix il a fait pour représenter l'Ordre.

Guido fit un geste d'interrogation et d'impatience inexprimable.

— Il a nommé Bosredon de Ransijat.

— Quoi! Bosredon de Ransijat! le commandeur de Bosredon! Mais c'est impossible! Celui qui, hier matin, a refusé, par une lettre écrite au Grand-Maître lui-même, de prendre les armes au moment de l'attaque! celui que le Mestre-Écuyer a pris sur lui de tenir depuis lors renfermé au château Sant-Angelo! celui...

— Celui-là même! Le Grand-Maître lui a adjoint en second le bailli Frisari, qui est ici chargé d'affaires du roi de Naples, sans doute à cause du droit de haut domaine qu'exerce Naples sur Malte; et ensuite le chevalier Amati, ministre d'Espagne, celui qui a interdit, hier aussi, aux chevaliers de sa nation, de prendre part à la défense.

— Oh! c'est à ne pas en croire ses oreilles, quand on entend pareilles choses! Mais, pour

représenter la nation, quels députés ont été nommés ?

— Le baron dom Mario Testaferrata, l'ex-auditeur Schembri, l'ex-auditeur Muscat et l'avocat Bonnani. Le Grand-Maître leur a adjoint, mais seulement pour défendre ses intérêts propres, M. Doublet, le chef de sa Secrétairerie.

Guido écouta ces noms avec une expression de désespoir.

— Ce sont, pensa-t-il, les députés mêmes de la nuit dernière : et moi qui me trouvais alors à leur tête, si je n'ai pas été désigné, ce n'est qu'aux soins de mon amour et à mon absence du palais que je dois attribuer cet oubli !

Guido sans doute avait raison d'attribuer l'omission qui avait été faite de lui à son absence, mais peut-être aussi avait-on voulu le punir de la hardiesse qu'avaient témoignée ses paroles en plein conseil.

—N'importe, s'écria-t-il, je vais m'adjoindre aux plénipotentiaires, j'invoquerai, s'il le faut, pour justifier ma présence au milieu d'eux, le vœu et l'élection de la nation.

— Les plénipotentiaires sont partis depuis longtemps, reprit son interlocuteur Maltais, partis en même temps que le chef de brigade

Junot et avec lui. Ils pouvaient tarder encore de vingt-quatre heures; c'est Bosredon de Ransijat qui a conseillé cette précipitation de départ, sous prétexte que la présence de Junot les garantirait de toute insulte quand il faudrait traverser, en sortant de la ville, les rangs des troupes républicaines, mais bien plutôt de peur qu'on ne revînt sur la précipitation de cette mesure.

— Ah ! tout est donc malheur pour moi ! s'écriait en même temps Guido. Mais dites-moi quelles sont leurs instructions, afin que si je ne puis la rejoindre ici, je coure s'il en est temps encore à la suite de la députation.

— Ils n'ont reçu d'instruction d'aucune sorte, répondit le Maltais. Bosredon de Ransijat a représenté au Grand-Maître qu'en s'en rapportant à la générosité du général Bonaparte, c'était faire preuve de confiance et laisser le champ libre à la magnanimité du vainqueur de l'Italie ; Hompesch a cédé tout aussitôt et s'est contenté de recommander Doublet comme pouvant seul suppléer au manque d'instructions.

— L'Ordre est perdu, répondit Guido, mais la liberté Maltaise n'est pas sauvée. Heureusement tout ce que de pareils plénipotentiaires, sans instructions écrites et sans pouvoirs, peuvent conclure, sera nul de soi-même.

Il parlait de la sorte, comme les grands dignitaires de l'Ordre quand ceux-ci avaient quitté le conseil, ignorant lui aussi de la force que devaient prendre les faits accomplis : pauvres Maltais qui devaient un jour acquérir en ce genre et à l'école des Anglais, une expérience de plus !

Guido, après s'être assuré que Fleur-d'Épée n'était pas de retour au logis, courut à la porte des Bombes, mais on refusa de le laisser sortir ; il fut plus heureux dans le port ; et, la nuit déjà venue, il en sortit librement sur une barque qui avait arboré le drapeau parlementaire, et qui, ayant traversé toute l'escadre française, parvint enfin sous les hauts bords du vaisseau l'*Orient*.

Mais là, ayant demandé le plénipotentiaire Doublet, on lui répondit qu'il devait attendre sans monter, et plusieurs heures s'écoulèrent dans l'attente qu'il lui fallut subir.

Seul dans sa barque, il comparait involontairement sa nacelle au formidable vaisseau qui la dominait de sa masse et de son ombre, comme une montagne flottante ; et par suite il comparait aussi les destinées de la petite nation Maltaise à celles de cette grande et belliqueuse armée. Mille rumeurs partaient des flancs du vaisseau, au haut duquel se déployait l'étendard amiral de Brueys ; l'*Orient*

était peuplé comme une ville, deux mille hommes de troupes y étaient embarqués, et le général en chef y occupait un appartement réservé. Dans cette obscurité et dans cet isolement, combien Guido se sentit chétif et misérable ! mais s'il se retournait vers sa ville, c'était avec une douloureuse inquiétude où dominait encore en ce moment même la pensée de Fleur-d'Épée.

Les plénipotentiaires, qui étaient sortis de Malte plus de sept heures avant lui, ne l'avaient cependant précédé que de peu de temps à bord du vaisseau amiral. Car il leur avait fallu prendre un autre chemin.

Ils avaient quitté la ville par la Florianne et la porte des Bombes, et, quand ils traversèrent alors les troupes républicaines, ils eurent à supporter plus d'un regard curieux et insolent. En vain se plongeaient-ils humblement au fond de leurs voitures, tous les yeux les y découvraient : mais la présence de Junot, qui marchait à cheval en tête du cortège, suffisait pour les préserver de toute insulte. Bientôt celui-ci les quitta pour se rendre au quartier général à la cité Notable, tandis que les députés continuèrent leur route vers la câle de Saint-Julien, où la chaloupe de *l'Orient* devait venir les prendre pour les conduire à bord du

vaisseau amiral, qui se tenait maintenant à une lieue de distance en mer. Mais, peut-être par calcul du général en chef, et dans le dessein d'abaisser ainsi par une longue attente l'esprit des plénipotentiaires, qui demeuraient cependant sur le rivage, la chaloupe se fit attendre plusieurs heures, et le trajet, difficile à cause du vent qui s'était levé, dura plus d'une heure entière. Voilà pourquoi Guido dut lui-même attendre longtemps encore la fin de leur conférence.

Enfin, il les vit reparaître, et comme les autres députés se rembarquaient sur la chaloupe du vaisseau amiral et s'éloignaient dans leur direction, Guido reçut Doublet, qui était son ami, dans sa barque, et fit faire rames vers le grand port.

Tant qu'ils furent en vue du vaisseau l'*Orient*, Doublet, comme anéanti, ne répondit pas un seul mot aux questions dont l'accablait Guido.

— Oui, dit-il enfin en recouvrant la parole, tout est perdu. Par la convention qui vient de se signer, les îles de Malte et de Goze appartiennent non plus à l'Ordre, non pas à la nation Maltaise, mais désormais à la république française. Tout au plus si un dernier article assure aux Maltais le libre exercice de leur

religion, leurs privilèges et leurs propriétés. La convention ne stipule pour les chevaliers français actuellement à Malte, qu'une pension viagère de sept cents francs, et pour le Grand-Maître....

— Pour le Grand-Maître? demanda Guido.

— Une pension annuelle de trois cent mille livres, en outre six cent mille livres à titre d'indemnité pour son mobilier, et la promesse que la république française emploiera son influence au congrès de Rastadt pour faire avoir au Grand-Maître, au lieu de cette pension, une principauté en Allemagne, équivalente à celle qu'il perd.

— C'est exactement, s'écria Guido, c'est exactement ce que lui promettait l'Autriche! Plus de doute, le général en chef a eu connaissance de l'acte secret signé par le Grand-Maître, il s'est chargé d'en tenir les conditions au nom de l'Autriche, et Ferdinand de Hompesch lui livre son Ordre et notre île.

Doublet ne parut pas comprendre le sens de ces paroles.

— Et les députés, continua Guido, ont pu signer de pareilles conditions! et vous-même!....

— Moi, je n'ai pas signé, répondit Doublet, j'étais sans caractère officiel; au reste, de deux

choses l'une : comme ce traité n'est, ni ratifié, ni sanctionné par le sacré conseil, l'Ordre, en arguant de nullité, pourra en temps opportun revenir sur le fait accompli, et réclamer ses droits ; ou bien le Grand-Maître est encore à temps de faire rejeter la convention par le conseil, et de déclarer au général en chef que l'Ordre et la nation préfèrent s'ensevelir sous les ruines de la ville, plutôt que d'accepter des conditions aussi déshonorantes.

— Le Grand-Maître n'en fera rien, répondit Guido avec un sourire plein d'amertume et de mépris. Il aimera mieux partir et attendre, pour réclamer, les temps opportuns dont vous parlez.

Après un moment de silence, il reprit :

— Mais qui donc a pu signer une pareille capitulation, lorsque vous-même, vous vous y êtes refusé, et qui donc en a rédigé les termes ?

— Celui qui est là, répondit Doublet en désignant le vaisseau amiral, dont ils s'éloignaient, celui qui tient si haut l'épée, a voulu tenir lui-même la plume. Quel homme ! ah ! si vous l'aviez vu ! rien que sa présence nous a tous interdits.

Le silence et l'air de Guido étaient pleins d'interrogation.

— Arrivés à bord, nous avons été introduits au bout d'un quart d'heure, dans la salle du conseil, elle était éclairée d'un grand nombre de bougies, décorée de faisceaux d'armes et de trophées militaires. Cinq minutes après, Bonaparte est entré, accompagné du vice-amiral Brueys, il s'est étonné de notre petit nombre, car plusieurs de nous avaient été contraints de demeurer sur le pont. « Il paraît, dit-il, que les autres sont malades du trajet, car on m'avait parlé de sept ou huit députés, et je n'en vois ici que trois; au reste, vous avez bien fait de venir, car je ne pouvais plus attendre, et j'avais déjà ordonné de lancer sur la ville certains projectiles qui n'auraient pas été du goût de vos seigneuries. » Personne ne répondit. Cependant il passait devant nous, en nous examinant un à un. — « Messieurs, il me semble qu'un verre de punch ne vous ferait aucun mal, vous paraissez avoir froid. » Il ordonna qu'on apportât du punch, on en servit un verre à chacun, mais les verres furent aussitôt remplacés par la plume. Alors je me suis offert pour rédiger l'acte, mais il m'a remercié en disant qu'en pareille circonstance il avait habitude de tenir la plume lui-même. « Eh! bien, Messieurs, reprit-il, quel titre donnerons-nous à ce

traité ? Le mot capitulation sonnerait mal aux oreilles d'un Ordre militaire, qui jadis s'est couvert de gloire, je crois que le mot de convention sera plus convenable; que vous en semble ? » Personne encore ne répondit. — « Qui ne dit mot consent, » et il s'est mis à écrire. Pendant ce monologue, sa physionomie exprimait je ne sais quel air de sarcasme et d'ironie qu'il conserva jusqu'à la fin.

— Quel visage a-t-il? demanda Guido.

— Une figure pâle, amaigrie, de longs cheveux, des yeux étranges, dont le regard ne peut se soutenir et qui semble dévorer tout son visage.

« Il écrivit une heure durant, et quand il releva la tête, voyant que le nombre des députés s'était accru, il se mit à lire tout haut ce qu'il avait écrit. Au premier article qui traite de la prise de possession des îles de Malte et de Goze : « — Général, lui dis-je, j'en appelle à votre magnanimité, que dira le Grand-Maître de son excès de confiance envers vous, et qu'en pensera toute l'Europe ? — Oh ! ma foi, tant pis pour lui; malheur aux vaincus ! c'est ma maxime. Et qu'a donc fait votre Ordre pour que nous nous intéressions à lui? il a fourni des marins aux Anglais contre la Corse et Toulon; il a vexé nos bâti-

ments marchands en leur défendant d'arborer dans le port le drapeau tricolore ; il a fait, sous le précédent Grand-Maître, des proclamations contre la république française; il a envoyé massacrer nos soldats à Coblentz, ainsi que certains chevaliers sont revenus s'en vanter ; enfin il nous a refusé l'aiguade dont je faisais connaître le pressant besoin. » Le général élevait la voix au fur et à mesure, mais il s'arrêta d'un air irrité, et passa au second article. C'est celui qui règle la pension du Grand-Maître et ses droits à une autre principauté équivalente. — « J'espère, ajouta-t-il avec un singulier sourire, que le Grand-Maître sera satisfait de la manière généreuse avec laquelle je le traite, bien qu'il ne le mérite guère, pour s'être laissé leurrer par la Russie qui voulait s'emparer de Malte au détriment de la France. Mais nous n'ignorions de rien à Paris, et si Sa Majesté l'empereur de Russie tenait à la réussite de ses projets, il devait les montrer moins à découvert. »

« Bosredon de Ransijat, qui n'avait pas ouvert la bouche, ne prit la parole que pour disputer sur le chiffre de la pension viagère des chevaliers actuellement à Malte : Bonaparte ne voulait la fixer qu'à six cents livres, mais l'amiral Brueys, intervenant de son

côté, a réussi à la faire porter à sept cents livres, et à mille pour les chevaliers qui seraient agés de plus de soixante ans. Je peux vous assurer qu'en ce moment Ransijat eût fort désiré être plus agé de quelques années.

« A l'article qui concerne la nation maltaise, l'ex-auditeur Muscat a voulu faire entendre quelques réclamations; mais le général Bonaparte a semblé prendre plaisir à le railler. Comme j'allais moi-même prendre la parole, il a coupé court brusquement, en disant : qu'il ne connaissait plus ni privilèges ni corporations, et que la loi devait être égale pour tous.

— Mais les autres députés, demanda Guido, sont-ils donc demeurés sans rien dire ?

— Deux d'entre eux n'ont pas desserré les lèvres; le quatrième, incommodé du trajet en mer, est resté sur le pont, durant toute la conférence, et n'a paru que pour la signature.

— Et ils ont tous signé ?

— Oui, tous, et sans faire une observation. Seulement le bailli Frisari, qui, durant la discussion, n'avait pas prononcé un seul mot, a voulu réserver, avant sa signature, les droits éventuels du roi de Naples, son souverain, sur l'île de Malte. — « Faites toutes les réserves qu'il vous plaira, a ré-

pondu Bonaparte, nous saurons bien les annuller à coups de canon. »

« Quand le chevalier Filipe Amati m'a remis la plume, après avoir écrit son nom sans mot dire, j'ai observé que je n'avais aucun titre, mais qu'eussé-je celui de député, je me refuserais à signer une capitulation qui devait couvrir de honte l'Ordre, le Grand-Maître et les Maltais, sans qu'il en résultât aucune gloire pour le général en chef, ni aucun avantage pour la France. « — Comment cela? m'a demandé d'un ton irrité Bonaparte. — A cause de la nullité de votre marine, ai-je répondu, qui laissera Malte à la disposition de l'Angleterre et à la merci de sa flotte aussitôt que vous aurez fait voile pour l'Égypte. — On voit bien, a observé l'amiral Brueys, que vous ne connaissez pas notre brave marine. » En même temps, Bonaparte s'est levé et a mis fin à la conférence (3).

Guido, la tête inclinée, n'ajouta pas une seule question; tous les deux achevèrent le trajet en silence et prirent terre dans la cité Vittoriosa. Guido parcourut les différents quartiers que renferme dans son enceinte la fortification Cotonère; ils étaient remplis du même peuple qui, quelques heures auparavant, était résolu de se défendre jusqu'à la

dernière extrémité, et qui, sur le reproche de trahison, s'était révolté contre les chevaliers et en avait massacré plusieurs. Mais pour les désarmer, on avait déjà employé la persuasion; Guido rencontra, au fort Ricasoli, un ecclésiastique généralement révéré, sur l'influence duquel on avait compté pour cette mission, et dans la Cotonère même, l'évêque de Malte en personne, qui exigeait la soumission. Alors il comprit que c'en était fini, et il dut se retirer.

Mais, en traversant le port, et comme le jour venait, il porta les yeux sur le donjon du fort Saint-Elme, et il en vit descendre l'antique et glorieux étendard de la Religion de Saint-Jean, qui fut aussitôt remplacé par le drapeau tricolore.

C'était le matin du 12 juin 1798.

— Pauvres Maltais, qui ne faites que changer de maîtres, pensa malgré lui Guido, puissiez-vous n'avoir jamais à regretter les chevaliers !

Hélas! ils les regrettaient déjà. Les plénipotentiaires, en rentrant de leur côté dans la ville, avaient trouvé une foule immense agglomérée sur les deux places qui touchent au palais magistral. Tandis que quelques-uns des députés pénétraient dans le palais avec le double de la convention (4), les autres demeu-

raient parmi la multitude, s'efforçant de faire valoir le succès de leur négociation. Mais ici on s'alarmait de l'ambiguité de l'article qui maintenait la liberté du culte; là on observait que la liberté et l'égalité que promettaient les Français n'étaient que de vains mots bons pour les simples et les ignorants; ailleurs, ceux qui étaient riches craignaient pour leur fortune et redoutaient d'onéreuses impositions; ceux qui étaient pauvres tremblaient de se voir privés des secours de l'Ordre, et s'effrayaient de la perte qui résulterait pour eux de la suppression du grand hôpital de la Religion; enfin, ceux qui avaient des pensions pour des services rendus à l'Ordre sur terre ou sur mer, envisageaient que le prix de leurs sueurs ou de leur sang leur échapperait avec le gouvernement dont ils le tenaient. Tout était crainte, inquiétude et consternation.

Quant à Guido, il devait, en rentrant dans sa demeure, y recevoir le dernier coup.

Lorsque la veille il s'était lancé par la ville à la recherche de Fleur-d'Épée, il n'avait pas été le seul à s'inquiéter de sa disparition. L'homme qui était en observation sur la place des Chevaliers avait bientôt quitté son poste, et, debout sur une borne de pierre contre le palais Magistral, il plongeait à présent ses re-

gards jusqu'au fond de la chambre, par l'ouverture même de ce balcon, auquel il ne voyait plus reparaître Fleur-d'Épée.

Toute son inquiétude du matin s'était accrue de la peur d'avoir poussé à bout Fleur-d'Épée par le désespoir. Il songeait en frémissant à la haine de Guido et au danger qu'il venait de courir pour sa propre vie. Il songeait à la haine de Fleur-d'Épée et à ce sang versé qui la déliait de tout serment, car n'avait-il pas juré en retour de préserver Yves de Jocet de tout péril? Tantôt il s'imaginait, ne la voyant plus reparaître au balcon, qu'elle était sortie de la maison et qu'elle était allée vers le Grand-Maître ; mais en ce moment, sans doute, elle n'aura pu pénétrer jusqu'au prince ; tantôt, qu'elle s'était rendue à l'église de Saint-Jean, et qu'ameutant le peuple, elle avait fait ouvrir la tombe et révélé le trésor en même temps que le sacrilège. Mais, s'il courait alors vers l'église, les abords en étaient tranquilles et les portes fermées. Tantôt, enfin, il redoutait que Fleur-d'Épée n'eût reçu de l'évènement un coup fatal et que n'ayant plus rien à sauver, elle ne vînt pas le soir au rendez-vous convenu, et ne pensât même pas à l'église Prieurale dont elle avait cependant la clef.

Mille autres craintes, qui naissaient de son propre péril et de son avidité, agitèrent cet homme jusqu'au soir; enfin, quand la nuit fut venue, il se dirigea vers l'église de Saint-Jean. Il marchait avec précaution parmi la foule, prêtant l'oreille aux discours, et il frémit plus d'une fois en entendant prononcer le nom de Notre-Dame de Philerme. Mais il fut bientôt rassuré.

— Notre-Dame de Philerme, et c'était un bruit qui s'était répandu parmi ce peuple superstitieux, suffira seule à sauver la ville. Si l'ennemi y pénètre et s'avance vers l'église, elle descendra de son autel et s'avancera hors du temple, une épée à la main, vers les agresseurs. A chaque pas qu'elle fera, ceux-ci reculeront poussés par une force invincible; ils reculeront jusqu'aux dernières limites, et seront tous, jusqu'au dernier, culbutés et engloutis dans la mer.

A l'appui de ce miracle à venir, les miracles passés ne faisaient pas faute à la sainte image.

— L'image de Notre-Dame, lorsqu'il fallut, au premier siège de Rhodes, fortifier le mont Philerme, ayant été transportée de son église en celle de Saint-Marc, il arriva que l'église de Saint-Marc fut complètement ruinée d'une

batterie de mortiers, et néanmoins l'image demeura miraculeusement tout entière.

— Plus tard, l'image vénérée ayant été transportée en l'église Saint-Laurent, et l'église ayant brûlé par un incendie, Notre-Dame de Philerme demeura miraculeusement saine et sauve, sans être en rien endommagée, encore qu'elle fût adossée à une muraille qui croula.

— Enfin, au dernier siège de Rhodes, étant alors placée dans la chapelle du château, comme on redoutait beaucoup une mine que creusaient les assiégeants et que l'on ne pouvait éventer, tout à coup l'image étendit le bras, et de son doigt désigna un endroit auquel nul n'avait songé. On creusa dans la direction qu'elle enseignait, et l'on découvrit la mine qui allait faire sauter le château.

Cependant Montalan parvint jusqu'à la Prieurale sans exciter l'attention de personne; il se hasarda à pousser la petite porte d'entrée du côté des sacristies, et celle-ci céda sous le mouvement. Partagé entre la surprise et une crainte secrète, il entre, et ferme derrière lui la porte au verrou, car la clef ne s'y trouvait pas. Comme la veille, mais cette fois muni d'un marteau outre la lanterne sourde qu'il portait, il traversa la nef obscure, s'arrêtant

à chaque moment pour écouter si le retentissement de ses pas sur le pavé du temple n'éveillait aucun autre bruit. Il parvint ainsi à la chapelle de Notre-Dame de Philerme; il y demeura longtemps immobile.

— Fleur-d'Épée! appela-t-il à voix basse et en portant la main à son épée.

Aucune voix ne répondit.

— Fleur-d'Épée! répéta-t-il plus haut.

Le même profond silence régna autour de lui.

Il hésita encore, puis il découvrit la lumière de la lanterne. Il fit quelques pas comme pour sonder les sombres profondeurs de la nef ou des chapelles. Mais il revint bientôt vers la tombe du chevalier dom Garcez. Il posa sa lanterne sur le pavé, prit en main le marteau, se courba vers la mosaïque, mais, prêt à frapper, il se releva encore.

— Fleur-d'Épée! répéta-t-il en appelant et en prolongeant le son de sa voix contenue comme s'il eût fait entendre un sifflement.

Pas un soupir ne lui répondit. Alors il semble prendre son parti; il saisit son marteau, met un genou en terre et frappe un premier coup sur l'écusson armorié au chevet de la tombe.

Mais il s'arrête éperdu. Non, ce gémisse-

ment qui répète le coup, ce n'est que l'écho ! Les voûtes de l'église résonnent du bruit qu'a produit le marteau sur la dalle, les chapelles des Langues en retentissent, et le caveau sépulcral des Grands-Maîtres en jette comme une plainte souterraine. Montalan chancelle, il détourne ses yeux de l'image miraculeuse qui, de son doigt étendu depuis les temps de Rhodes, semble menacer dans l'ombre. Il frappe un second coup, puis s'arrête encore.

Mais alors, comme enivré par le bruit, par la peur, par la hâte qui le presse, par l'avidité qui lui rentre au cœur, il frappe, il frappe à coups redoublés ; la mosaïque vole en éclats ; il retourne alors le marteau, et, de son extrémité recourbée, il creuse à présent la terre ; il fouille, mais à peine a-t-il rejeté quelques pouces de terre, qu'un étui en chagrin noir de Turquie se découvre à ses yeux. Il le saisit, il l'ouvre précipitamment, déchire une enveloppe, un autre étui en sort : c'est celui en racine de frêne.

— Dieu saint ! le frêne aura préservé les perles de l'humidité de la terre ! — Il ouvre convulsivement ce second écrin, et, l'œil dilaté, le souffle retenu, le cœur arrêté, il tient entre ses mains et déploie le collier, l'inesti-

mable et magnifique collier de la Gabrielli et de Notre-Dame de Philerme.

Mais, en ce moment, une main saisit le fourreau de son épée et en arrache l'épée même. Il se retourne : c'est une femme qui est penchée sur lui, c'est un regard qui fascine son regard, et tel qu'on n'en rencontre pas un pareil deux fois dans la vie.

— Voici pour Alain de Jocet ! lui dit la femme, et elle lui enfonça l'épée dans le flanc; voici pour Yves ! et d'un second coup, elle lui plonge la lame dans le cœur.

Puis, comme ayant déjà fermé les yeux Montalan les rouvrit encore une fois pour les refermer à jamais, elle s'inclina, le visage sur son visage, comme pour boire ce dernier regard déjà noyé dans les ombres de la mort.

— Et c'est moi qui les venge ! ajouta-t-elle.

Le collier qui s'était échappé des mains glacées de Montalan tomba sur le marbre, le fil s'en rompit, les perles se répandirent sur le pavé, et ce que durent fouler aux pieds les vainqueurs, quand ils prirent possession de l'église, ce furent les perles éparses qui avaient formé le fameux collier, le collier des reines-mères et des dauphines de France, le collier

du chevalier d'Orléans, le collier de Notre-Dame de Philerme.

Cependant, en ce moment même, un faux bruit s'était répandu dans le peuple que les Français faisaient de nuit leur entrée dans la ville. La multitude alors avait reflué vers l'église de Saint-Jean en invoquant la madone et pour être témoin du miracle de sa sortie.

La foule, torches en mains, encombrait donc le parvis, lorsque tout à coup la porte d'entrée du côté des sacristies s'ouvrit; une femme parut debout sur le seuil. A la voir ainsi pâle, une épée nue à la main, les cheveux dénoués et du sang sur ses vêtements blancs, tout ce peuple recula de terreur devant l'apparition qu'il était venu chercher.

— La madone! la madone de Philerme!

Mais la femme:

— Je suis Fleur-d'Épée, s'écria-t-elle, me reconnaissez-vous? C'est moi qui, de cette main-ci, ai tué, il y a cinq ans, un soldat de la compagnie Colonelle, on vous l'a dit, n'est-ce pas? Eh bien! depuis ce jour, mes deux mains étaient jalouses l'une de l'autre, et de celle-là je viens de tuer un chevalier.

L'alerte du peuple était fausse: les Français n'entrèrent dans la ville que le lendemain, en vertu de la capitulation, et quelques heures

après que Guido eut vu de ses yeux descendre du haut du fort Saint-Elme, pour ne plus se relever, l'antique étendard de la Religion de Saint-Jean. Vers les dix heures du matin, le fort Manoël, le château Sant-Angelo, le fort Tigné, les bastions de la Sangle, la fortification de Sainte-Marguerite et celle de la cité Victorieuse étaient déjà occupés par les Français. Cinq cents coups de canon, tirés par la flotte, saluaient leur entrée dans la ville.

Une demi-brigade prit plus tard possession de la cité Valette, et une partie de l'armée navale entra dans le grand port, où elle s'empara des deux vaisseaux, des trois frégates et des quatre galères qui composaient encore la marine de la Religion.

Ce fut au moment de la prise de possession des forts que le chevalier Dupin de la Guérivière, qui avait jusqu'au bout défendu le fort Rohan, forcé de le rendre faute de munitions, mais avec les honneurs de la guerre, et ayant quitté ce fort en emportant plié le pavillon de la Religion, parvint aux avant-postes de la Cotonère. Il ignorait encore que la ville se fût rendue. Il y entra pêle-mêle avec les Français. Confondu et atterré, il eut la certitude du malheur de l'Ordre en voyant flotter partout le drapeau tricolore, et en trouvant

le port plein de vaisseaux français. Les rues retentissaient de chants révolutionnaires ; on mutilait, au front des monuments, les écussons de l'Ordre et les armoiries des Grands-Maîtres.

Le chevalier de la Guérivière se dirigea vers le palais dont le vestibule et l'escalier ne pouvaient contenir la foule que les émotions du moment y entraînaient. A travers les premiers appartements du haut, tout encombrés, ce n'étaient que murmures d'indignation. — Comment avait-on pu choisir pour Grand-Maître un pareil homme ! — Que le Grand-Maître de Rohan n'avait-il vécu une année de plus ! —Que n'avait-on élu, pour lui succéder, son neveu le bailli Camille de Rohan, ou le bailli des Pennes, ou même le Portugais dom Rodrigue de Gorgao !

Ah ! il y avait loin de ce moment au jour de l'élection de Hompesch, quand, sur l'assurance que le triumvirat de l'élection était unanime en sa faveur, il fallut, dans Saint-Jean-de-Malte, fermer sur lui la grille de la chapelle de la Vierge pour le dérober aux félicitations des chevaliers qui s'empressaient à l'étouffer ; et quand, une fois nommé, on vit des chevaliers, ivres de joie, le porter dans sa chaise depuis l'église jusqu'au palais ! Onze

mois de règne, onze mois à peine avaient suffi à l'accomplissement de ce qui se voyait.

Ce ne fut pas sans difficultés que le chevalier de la Guérivière put arriver enfin jusqu'au cabinet du Grand-Maître. Par un reste de pitié, ce dernier refuge de la douleur et du remords n'avait pas été violé. Le chevalier y pénètre et trouve le Grand-Maître avec le bailli de Neveu, penché sur un canapé et pleurant. Il s'approche de lui, et baisant sa main, tout en larmes :

— Monseigneur, dit-il, j'ai l'honneur de rapporter à Votre Éminence le pavillon de l'Ordre qu'il ne m'a pas été possible de défendre plus longtemps. Votre Altesse connaît les faibles moyens que j'avais, et quel devait être mon manque de vivres n'en ayant pas reçu depuis dix jours.

Ferdinand de Hompesch lui tendant la main :

— Je sais, mon cher chevalier, lui dit-il, que vous avez fait tout ce que vous avez pu ; mais le ciel vient de nous accabler !

Les larmes alors étouffèrent sa voix, et, anéantis dans le même excès de douleur, le Grand-Maître et le chevalier mêlèrent longtemps leurs sanglots.

— Votre Éminence, dit le chevalier de la

Guérivière rompant le silence et prenant congé du Grand-Maître, a-t-elle quelques ordres à me donner?

Hompesch se levant alors et le serrant dans ses bras :

— Hélas! mon cher chevalier, dit-il, je n'ai plus le droit de vous en donner... Soyez plus heureux que moi!

Cependant le reste de la flotte française entra dans le grand port de Malte, dont telle est l'étendue que cette flotte immense n'en remplissait qu'une petite partie. Parmi tous les vaisseaux on signalait celui qui portait le héros de la France. Au moment où Bonaparte débarqua lui-même, une immense population se pressait sur le port ainsi que dans toutes les rues qu'il devait traverser. Il gagna le môle sur une barque, entouré de son état-major, et suivi d'une autre barque pleine de musique militaire. S'élançant de son canot en uniforme de colonel de dragons :

— Quel est l'officier qui commande ici, s'écria-t-il d'un ton impérieux, et pourquoi n'a-t-on pas mis des gardes?

Mais, refusant les carrosses de gala du Grand-Maître qui étaient venus à sa rencontre, il traversa à pied une double haie de Maltais qui, toujours avides de spectacle, contem-

plaient avec admiration l'élégance martiale des généraux français, cette escorte d'officiers rayonnants de jeunesse, de gloire et d'espérance, mais surtout la physionomie imposante du général en chef dont l'expression semblait agrandir la stature.

Celui-ci s'arrêta au palais du baron Parisio, près de la Castellanie, dont il fit sa demeure et où il établit son quartier-général.

Quant aux jeunes officiers, ils se mirent à parcourir la ville. Ils parlaient de Nelson qui était à leur recherche. Pendant qu'ils prenaient Malte, que faisait Nelson? Son escadre était partie à Naples, partie à Palerme ou au phare de Messine, et le célèbre amiral était lui-même à Naples où il avait trouvé une Capoue aux pieds de lady Hamilton. Trois jours de plus devant Malte, et quel eût été peut-être l'embarras des Français avec une partie de leurs hommes et de leur artillerie à terre qu'il eût fallu rembarquer à la hâte, et avec des bâtiments encombrés de mille attirails qui gênaient le service des pièces! Qui sait si cette armée n'eût point été forcée alors de chercher un refuge dans cette île qu'elle venait attaquer, et près du gouvernement lui-même qu'elle venait renverser!

— Savez-vous bien, disait le général Sa-

vari à Caffarelli-Dufalga tandis qu'ils faisaient le tour des remparts, savez-vous bien que nous n'avions pas de temps à perdre devant cette gentilhommière !

A ce mot, le géneral Caffarelli, tournant les yeux autour de lui et considérant cette masse de fortifications devant lesquelles on ne sait lequel on doit le plus admirer, ou le génie qui les a imaginées, ou la magnificence qui les a construites :

— Ma foi ! mon cher Général, répondit-il en riant, nous sommes bien heureux qu'il se soit trouvé quelqu'un dedans pour nous en ouvrir les portes.

Cependant on plantait un arbre de la liberté sur la place des Chevaliers, et l'on brisait, devant le Palais Magistral, la statue du Grand-Maître La Valette. Des commissaires du gouvernement avaient pris possession, dès les premiers moments, de l'église de Saint-Jean ; ils y demeurèrent renfermés trois jours et trois nuits, jetant dans le creuset et fondant en lingots des objets d'or et d'argent, plus précieux encore par le travail que par la matière ; mais l'œuvre qu'ils accomplirent là n'attira sur les Français, à Malte, ni la bénédiction de Dieu ni l'approbation des hommes (5).

Une fois dans Malte, le général Bonaparte ne perdit pas de temps, il s'occupa sur-le-champ d'organiser l'intérieur : garde nationale, administration, moyens d'attaque et de défense, tout fut arrêté et exécuté en moins de huit jours. La garnison maltaise fut incorporée dans les demi-brigades ou sur les vaisseaux ; une partie de la division Vaubois fut laissée à sa place, et la flotte eut ordre de mettre à la voile.

Tous les chevaliers, par une mesure générale, durent quitter l'île ; il n'y eut d'exceptés que ceux qui, par leur âge ou leurs infirmités, étaient à l'abri de cet ordre ; et ceux-ci furent au nombre de vingt-un.

Soixante-dix-sept chevaliers français obtinrent des passeports pour se rendre en France, où ils furent cependant détenus à Antibes, puis à Perpignan ; quarante autres, n'ayant plus de fortune en France et perdant leur état avec Malte, ne virent d'autre ressource d'honneur que dans les rangs de l'armée française, et suivirent en Égypte le général Bonaparte.

Le reste se dispersa en Italie et ailleurs. Enfin neuf chevaliers qu'il fallait récompenser furent employés à Malte dans le nouveau gouvernement qui s'y fondait au nom de la république française, et le premier de ceux-

là, Bosredon de Ransijat, fut nommé président de la municipalité de la cité Valette.

Mais Hompesch n'avait pas attendu le départ du général Bonaparte pour quitter Malte lui-même ; il partit de son palais dans la nuit du 17 au 18 juin, après avoir fait, deux jours auparavant, une démarche humiliante auprès du général en chef, et lui avoir écrit la veille une lettre dont il désavoua plus tard les termes. Sur les six cent mille livres qui lui avaient d'abord été comptées, il abandonnait un à-compte de trois cent mille livres à ses créanciers, et il emportait cent mille livres en or et le reste en papier ; mais il déchira ces valeurs une fois arrivé à Trieste, sans doute quand il apprit que l'Autriche n'était pour rien dans l'occupation de Malte par les Français. Il partit de nuit, avec quelques personnes de prédilection, sur un navire que l'armée française mit à sa disposition, laissant ses chevaliers sans chef, sans état, sans patrie, sans argent, sans ressources quelconques ; il partit, après une capitulation honteuse qui n'avait pas même été précédée d'une résistance suffisante pour sauver l'honneur de Malte, et abandonnant aux mains du vainqueur jusqu'au trésor, jusqu'aux archives, jusqu'à l'étendard de l'Ordre (6).

Quand le grand Villiers-de-l'Isle-Adam, après un siége de six mois par l'armée formidable et sans cesse renouvelée de Soliman II, se vit enlever l'île de Rhodes, la capitulation qu'il ne conclut qu'à bout de sang et d'efforts fut d'un genre bien différent. Conduisant avec lui, sur les vaisseaux de la Religion, tous les chevaliers de son Ordre et les familles rhodiennes qui voulurent le suivre, accompagné des témoignages d'admiration du vainqueur, et emportant, pour subvenir aux besoins des siens, toutes les richesses disponibles, il ne quitta l'Asie qu'après avoir mis à couvert, sur son propre vaisseau, les reliques, le trésor, les effets et les papiers précieux; et ce fut ainsi qu'entouré de ses frères d'armes et de quatre mille vassaux qui voulurent partager l'infortune de l'illustre vieillard salué par eux du nom de père, il attendit du temps, de la vénération des peuples et de l'estime des princes, le nouveau domaine que son Ordre enrichit et illustra.

C'était ce domaine de Malte que la Religion de Saint-Jean perdait aujourd'hui, après deux cent soixante-huit ans de possession, par l'imprévoyance, la nullité et l'impéritie, quelques-uns diront par la trahison du Grand-Maître; mais aussi par la complicité de plu-

sieurs avec les Français, et par suite du vent qui poussait alors aux révolutions.

Alors fut accomplie cette prophétie bien ancienne dans l'île : « que Malte échapperait à la domination des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, quand, pour la première fois, un chevalier de la Langue d'Allemagne parviendrait au magistère. »

Et aussi cette prédiction que la devineresse de l'île d'Ouessant avait jadis faite à la sœur de feu le Grand-Maître Emmanuel de Rohan, à madame de Jocet, dans son manoir de Béverlai, quand ses deux fils étaient encore enfants : « qu'il leur arriverait à tous les deux malheur, si jamais ils passaient la mer. »

ÉPILOGUE.

Le vieux syndic de l'église prieurale, qui nous avait raconté cette histoire, achevait son récit, et, malgré moi, mes yeux se portaient du bastion du Salvador, où nous étions assis ce dernier soir, au donjon du fort Saint-Elme, où flotte, hélas! aujourd'hui l'enseigne des Anglais. Abusé par une illusion à laquelle je me laissais volontiers aller, je croyais par moments voir encore s'y déployer l'étendard de la Religion de Saint-Jean ; et si mes regards se détournaient du fort, ils demeuraient attachés sur la croix de Malte que le vieillard portait

brodée en blanc à l'endroit du cœur, selon l'usage de quelques-uns dans l'île, qui, du temps de la Religion, avaient été reçus dans l'Ordre en qualité de servants ou donats.

Il avait fini, et j'aurais voulu qu'il parlât encore, car il me semblait qu'en se levant il allait emporter avec lui jusqu'au dernier souvenir de l'Ordre dont il venait de nous retracer la fin.

— Mais Fleur-d'Épée, lui demandai-je, que devint-elle?

Il fut un moment sans répondre.

— Avez-vous pris garde, dit-il, à cette pauvresse à qui vous avez donné ce matin cinq granis, en sortant de l'église de Saint-Jean ?

— Oh! vraiment non, lui dis-je.

— Fleur-d'Épée, reprit-il, devint folle le jour où mourut le Diacos. Elle ne recouvra jamais la raison. Durant l'occupation des Français, elle perdit sa fortune, plus tard elle perdit Guido qui avait eu pour elle la piété d'un frère. Celui-ci s'était déclaré avec les Maltais de la campagne contre les Français, il était devenu un des chefs de l'insurrection Maltaise; mais il fut tué dans une sortie des assiégés. Alors Fleur-d'Épée demeura folle et pauvre, c'est-à-dire abandonnée, puis vieille. Il n'y a déjà plus personne ici qui se souvienne de

son histoire. Comme sa folie n'est qu'une sorte d'extase, je lui ai fait donner une place sous le porche de Saint-Jean, du côté des sacristies. Elle y recueille quelques aumônes dont une autre femme pauvre se fait une part et celle-ci en prend soin. Donnez-lui quelque granis, monsieur, quand vous passerez par là, ce sera une aumône bien placée.

— Mais, demandai-je encore, cette pauvre femme n'a-t-elle pas quelques éclairs de raison, quelques souvenirs du passé et quelques récits qu'elle en fasse encore?

— Je ne crois pas qu'elle ait jamais prononcé une parole depuis son malheur. Ce qu'elle éprouve c'est une sorte de léthargie éveillée; elle semble toujours écouter dans l'espace et regarder dans le vague des choses que personne qu'elle n'entend ni ne voit.

Quand je retournai à l'église de Saint-Jean, je vis en effet sous le porche des sacristies une femme fort vieille d'âge et de souffrance. Je la contemplai non sans attendrissement; elle avait les yeux ouverts mais sans regard comme ceux des aveugles, et elle semblait écouter des paroles que nulle oreille humaine n'entendait.

Malgré moi, je me retournai pour voir avec quels êtres jeunes et charmants elle conver-

sait ainsi dans le commerce des invisibles.

— Fleur-d'Épée, lui dis-je en me penchant vers elle, Fleur-d'Épée! et j'élevais la voix ainsi que l'on fait pour l'écho quand on en veut avoir une réponse.

Mais elle ne parut pas entendre.

— Signora Flora! — Floriana Floriani!

Elle ne répondit pas.

Alors, avec une sorte de respect dont je ne pus me défendre et me rappelant son beau rêve d'amour :

— Madame de Jocet! ne répondrez-vous pas à votre nom de Bretagne?

Jocet ou Bretagne, lequel de ces deux noms la frappa, je ne sais, mais une sorte de lueur traversa son regard ; elle ouvrit lentement une de ses pauvres vieilles mains amaigries qui tenait l'autre renfermée, et considérant sur celle-ci un petit anneau d'argent large et mince en forme de carcan et qu'elle portait au doigt, elle parut y lire un mot qui s'y trouvait gravé et murmura comme une réponse à mes paroles ce mot :

— Nenni.

Puis aussitôt se levant d'un seul mouvement, étendant les bras, et, de sa voix muette depuis plus de quarante ans, répétant les paroles

qu'elle avait proférées pour la dernière fois alors et en cet endroit même :

— Je suis Fleur-d'Épée, dit-elle, me reconnaissez-vous ? c'est moi qui de cette main-ci ai tué le soldat de la compagnie Colonelle, on vous l'a dit, n'est-ce pas ? eh ! bien, depuis ce jour mes deux mains étaient jalouses l'une de l'autre, et de celle-là j'ai tué un chevalier.

« Ou plutôt, laissa-t-elle entendre en retombant, le faux chevalier avait tué le beau jeune soldat de la compagnie Colonelle, et le seul que j'aie frappé, moi, ce n'était pas un chevalier, ce n'était qu'un faussaire et qu'un meurtrier.

Ni le lendemain, ni les jours suivants, je ne la retrouvai à la même place, et, depuis notre départ de l'île, nous avons appris qu'elle était morte.

Mais depuis lors, comme les choses de Malte nous demeuraient au cœur et dans l'esprit, ayant connu que le dernier Grand-Maître, après avoir erré de Trieste à Porto-di-Fumo, et de Neustadt à Citta-di-Castello, s'en était venu en France et était mort à Montpellier, nous nous sommes rendus en cette ville, dernier pèlerinage qui nous restât à faire. Nous

nous y enquîmes de Ferdinand de Hompesch d'abord inutilement. Pourtant ce dut être à cette époque un mémorable débris à contempler que cet homme qui avait été prince de Malte et de Goze, Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean, et qui, brisé, pour s'être trouvé sur le chemin du conquérant, foudroyé par un bref du pape, poursuivi par l'empereur de Russie qui avait exigé de lui l'abdication de ses droits, et par l'empereur d'Autriche qui l'avait banni de sa patrie, malade, pauvre, vieux et dénué, mais toujours protestant, soit dans ses lettres, soit dans sa conversation, contre le reproche de trahison, s'était retiré en France pour demander au premier consul la pension que le général Bonaparte lui avait garantie, et que le premier consul ne lui paya jamais.

Enfin, nous apprîmes qu'un vieillard, que l'on nommait vaguement dans la ville le Maître de Malte, avait demeuré, il y a bien des années, car c'était en 1805, dans une maison ombragée de platanes, sise au bas des jardins du Peyrou, dans la paroisse de Sainte-Eulalie, et qu'il y était mort six mois environ après son arrivée. De cette maison, on nous renvoya, pour les renseignements, à l'église même de Sainte-Eulalie, et de celle-ci à l'église succursale de la Merci, qui appartient à la confrérie

des Pénitents bleus. Sur nos questions, le procureur de la confrérie se rappela enfin le nom de Hompesch, puis sa personne, puis, la mémoire venant, il se souvint que Hompesch avait voulu faire partie de la confrérie et s'y était fait recevoir, et qu'une fois mort, lui-même enfin, comme confrère, l'avait mis dans le suaire.

Hompesch, il s'en souvenait, était un grand vieillard perclus d'une enflure aux deux jambes et au dernier période d'un asthme qui l'emporta. Il vivait dans la retraite la plus absolue, et il attendait de Paris quelque considérable somme d'argent qui ne lui vint jamais. Une seule fois, il reçut un secours d'environ dix mille francs. Ce fut grande joie au logis : sans doute le reste allait bientôt arriver. On illumina la maison à la prochaine fête de victoire qui vint, et le vieillard maria en même temps trois couples de jeunes gens qu'il voulut doter de sa main.

Ne voit-on pas là le Grand-Maître qui se retrouve, qui se souvient de ses usages maltais et de ses habitudes princières?

Mais aucun secours ne vint plus. Et quand Hompesch mourut, il était si dénué qu'il lui avait fallu vendre, pour exister, les attaches d'or qui lui servaient pour sa chaussure et ses

vêtements. Il n'avait auprès de lui que deux chevaliers dévoués qui ne l'abandonnèrent jamais, le chevalier Beker et le commandeur de grâce magistrale Le Normant. Ni les soins du médecin, ni ceux du chirurgien ne purent être payés, et il fallut que la confrérie dont il était devenu membre l'ensevelît et l'inhumât par charité. Quand les pénitents bleus se rendirent à la maison du mort, ils le trouvèrent exposé sur le lit, revêtu de la simarre de soie noire, du manteau à bec et à pointe, et du barreton des Grands-Maîtres.

On le voit, il n'y manquait que l'épée, l'épée, hélas! qu'il n'avait pas su tenir.

Alors le commandeur Le Normant ouvrit un coffre; il en tira une sorte d'étole en drap d'or d'une grande magnificence, et sur laquelle étaient brodés en relief les mystères de la passion. « Ceci, dit-il, est le cordon du grand habit de l'Ordre, celui qu'ont porté à leur intronisation, et depuis Villiers de l'Isle-Adam, tous les Grands-Maîtres de Malte. Comme c'est ici le dernier Grand-Maître, et qu'il n'aura pas de successeurs, qu'il emporte dans la tombe ce qui fut sacré pour ses devanciers. » Et il passa l'étole au cou du défunt.

Puis, prenant en mains l'escarcelle ou l'aumonière du Grand-Maître, il en rompit le fer-

moir, ce qui était dans les fonctions du Receveur de sa maison, et dit en élevant la voix : Le Maître est mort !

Ce cri d'un serviteur fidèle n'eut pas d'écho. Comme aux autres funérailles des Grands-Maîtres dans Saint-Jean de Malte, le Cavalerizze ne vint pas qui rompit l'éperon et répéta : Le maître est mort ! Le Maître de l'Hôtel ne vint pas non plus qui brisa le bâton de commandement en s'écriant : Le Maître est mort !

Point de Lieutenant du Magistère, point d'officiers du palais en foule et en deuil pour faire le tour du corps, point de pages à la livrée magistrale pour porter les flambeaux, de Grand-prieur de l'église pour officier, de chevaliers, de Grands-Croix de l'Ordre et de sujets pour assistance ; pas de nef étincelante à la lumière de mille cierges, pas de haut catafalque à l'entrée du chœur, pas de magnifiques funérailles ; ni triple cercueil en cèdre, en chêne ou en plomb, ni fastueux mausolée en bronze ou en marbre dans la chapelle de la Langue d'Allemagne, ni sur le marbre ou le bronze l'éloge ineffaçable des inscriptions louangeuses.

Le corps de Ferdinand de Hompesch, ainsi revêtu du simple habit religieux de l'Ordre,

fut mis dans un modeste cercueil en bois blanc, lié lui-même par un cordon blanc en fil, formant sept tours et demi, avec cinq sceaux en cire d'Espagne. Il fut porté dans l'église de la Merci qui est celle des pénitents bleus.

Sur la dalle de pierre qui recouvre la tombe, au pied même de la chaire, aucune inscription ne fut tracée. Pas un signe ne la distingue des autres pierres du pavé, et il a fallu qu'elle nous fût designée avec affirmation par le procureur de la confrérie lui-même, pour que nous pussions croire à ce néant. Rien, pas même un nom ou une simple date! quant aux armes de Hompesch qui étaient de gueule à la croix d'argent dentelée en sautoir, mieux a valu les omettre, car la devise de famille qui les entourait : Je romps et ne plie pas *, eût semblé sur cette pierre non pas le premier mot de l'épitaphe, mais une sanglante ironie. L'acte de décès, à la date du 13 juin 1805, fut inscrit sur les registres de la paroisse succursalede Sainte-Eulalie, où nous avons pu le lire avec le procès-verbal de la sépulture. Le bailli de Suffren, frère lui-même du fameux Suffren, et qui se trouva par hasard de passage à Montpellier, le signa de son nom

* *Frangor non flector.*

illustre, comme si partout où l'ordre de Saint-Jean a laissé trace, on y devait retrouver en même temps quelqu'empreinte de gloire.

Pour ce qui est de dona Olympia, elle était partie de Malte en même temps que les chevaliers des deux Langues d'Espagne, et s'était retirée dans le monastère de Sixène dont elle n'était devenue cependant ni Grande-Prieure, ni même simple professe. Quelques années après, il arriva qu'un jeune colonel de l'armée française, blessé dangereusement au siége de Lérida, fut transporté au monastère de Sixène qui est voisin de cette ville. Il y reçut de tendres soins. On prétendit que dona Olympia l'avait autrefois connu à Malte où il avait été chevalier de l'Ordre, et que même ils avaient ensemble quelques rapports de parenté. Quoi qu'il en fût, un autre lien s'établit entre eux, car le jeune colonel qui se fit, dit-on, relever de ses vœux de Malte, ne quitta Sixène et l'Espagne qu'uni par le mariage à dona Olympia. Ils se rendirent directement en Bretagne, et y rachetèrent le manoir de Beverlai qui avait été vendu nationalement. Le colonel prétendait que c'était son héritage et son habitation de famille, et l'on assure qu'il portait le nom de Jocet. Mais

de quelle branche de Jocet pouvait-il être? Serait-ce donc qu'Yves de Jocet lui-même ne mourut pas des coups qui le renversèrent sur la place des chevaliers devant le palais magistral? Nous n'avons effectivement trouvé sur la liste des chevaliers qui furent tués à Malte dans cette circonstance que les noms des chevaliers d'Andelard, Montazet, Vallin et d'Ormy. Mais nous ne pouvons, d'un autre côté, mettre en doute le récit du vieux syndic de l'église Prieurale. Serait-ce donc que le beau Diacos, laissé pour mort, fut sauvé par quelque baronne maltaise, et que plus tard il réjoignit l'expédition d'Égypte? Nous ne saurions le dire. Nous avons regret de n'être pas allé, durant notre dernier séjour en Bretagne, jusqu'en la paroisse de Saint-Jean de Béverlai, dans l'évêché de Vannes. Nous aurions approfondi le fait; nous aurions su si le colonel de Jocet portait bien les mêmes armes que messieurs de Jocet, petits-fils, par leur mère, d'Alain de Rohan du Polduc; s'il se nommait bien Yves de Jocet; si, de ce mariage de dona Olympia et du colonel français, il était issu quelque postérité, et combien d'années avait duré leur union.

Afin que cette histoire des derniers temps de Malte, si triste en elle-même, finît de ce

côté du moins, et au gré de quelques lecteurs, comme les heureux contes d'autrefois : ils vécurent long-temps, et s'aimèrent tendrement.

Si le vieux bailli de Manosque eût encore vécu lors de notre passage à Malte, il nous eût mieux que personne renseigné sur le point généalogique ; mais il était déjà fort agé lors de la prise de l'île, et à l'époque où nous y étions nous-mêmes, il était mort depuis plus de trente ans ; nous n'avons pu découvrir au juste en quelle année. Tout ce que nous avons appris c'est qu'il profita du bénéfice de l'ordonnance et de son grand âge, pour ne point quitter l'ancienne résidence de son Ordre, et qu'il vécut quelques années encore dans la maison des Jardins Biasi que dona Olympia possédait dans l'île de Goze. Mais ce que nous pouvons affirmer c'est qu'il ne fut pas enterré, selon son plus cher vœu et selon que le comportait sa dignité, dans l'église prieurale et conventuelle de Saint-Jean, dont nous avons religieusement lu toutes les épitaphes, sans y trouver la sienne.

FIN.

NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTE 1, page 180. — *Le commandement de s'emparer de Malte donné au général Bonaparte et signé par le Directoire.*

Paris, 23 germinal, an VI (12 avril 1798).

Le Directoire exécutif, considérant que l'Ordre de Malte s'est mis de son propre mouvement et dès le commencement de la guerre actuelle en état d'hostilité contre la France, qu'il en a fait la déclaration expresse par un manifeste du Grand-Maître, du 10 octobre 1793; considérant, etc.

Arrête ce qui suit :

Art. 1. Le général en chef de l'armée d'Orient est chargé de s'emparer de l'île de Malte.

Art. 2. Il dirigera à cet effet sur l'île de Malte les forces de terre et de mer qui sont sous ses ordres.

Cet ordre ne sera exécuté par le général Bonaparte qu'autant qu'il le jugera possible sans compromettre le succès des autres opérations dont il est chargé. Le Directoire exécutif s'en rapporte à sa prudence.

Le présent arrêté ne sera pas imprimé.

(*Correspondance inédite, officielle et confidentielle de* Napoléon, tom. 1. 1819).

Note 2, page 387.—*Ce fut celui-ci qui écrivit et lut l'acte de l'armistic.*

Art. 1er. Il est accordé durant vingt-quatre heures (à compter depuis six heures du soir d'aujourd'hui 11 juin 1798, jusqu'à demain six heures du soir même mois) une suspension d'armes entre l'armée française commandée par le général Bonaparte, représenté par le chef de brigade Junot, aide-de-camp du dit général, et Son Altesse Éminentissime le Grand-Maître et l'Ordre de Saint-Jean.

Art. 2. Dans les vingt-quatre heures il sera envoyé à bord de l'*Orient* des députés pour faire la capitulation.

Fait double à Malte, 11 juin 1798.

Signé Junot, *signé* Hompesch.

Note 3, page 410.— *En même temps Bonaparte s'est levé et a mis fin à la séance.*

Les détails de cette entrevue des plénipotentiaires Maltais avec le général Bonaparte, à bord du vaisseau

l'*Orient*, ont été conservés dans un manuscrit en quelques pages, par M. Doublet, chef de la secrétairerie de l'Ordre, qui faisait partie de la députation. Nous en avons extrait les propres paroles que nous mettons ici dans la bouche du général Bonaparte et qui par conséquent sont historiques.

Note 4, page 411. — *Quelques-uns des députés pénétraient dans le palais avec le double de la Convention.*

Convention arrêtée entre la république française et les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, sous la médiation de Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, représentée par M. le chevalier Filippe Amati son chargé d'affaires à Malte.

Art. 1er. Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem remettront à l'armée française les forts et la ville de Malte; ils renoncent en faveur de la république française aux droits de souveraineté et propriété qu'ils ont tant sur cette île que sur les îles de Goze et Comino.

Art. 2. La république emploiera son influence au congrès de Rastadt pour faire avoir au Grand-Maître, sa vie durant une principauté équivalente à celle qu'il perd, et en attendant, elle s'engage à lui faire une pension annuelle de trois cent mille francs ; il lui sera donné, en outre, la valeur de deux années de la dite pension à titre d'indem-

nité pour son mobilier, il conservera pendant le temps qu'il restera à Malte les honneurs militaires dont il jouissait.

Art. 3. Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean qui sont Français, actuellement à Malte, et dont l'état sera arrêté par le général en chef, pourront rentrer dans leur patrie, et leur résidence à Malte leur sera comptée comme une résidence en France.

Art. 4. La république française fera une pension de sept cents francs aux chevaliers français actuellement à Malte, leur vie durant ; cette pension sera de mille francs pour les chevaliers sexagénaires et au dessus.

La république française emploiera ses bons offices auprès des républiques Cisalpine, Ligurienne, Romaine et Helvétique, pour qu'elles accordent la même pension aux chevaliers de ces différentes nations.

Art. 5. La république française emploiera ses bons offices auprès des autres puissances de l'Europe pour qu'elles conservent aux chevaliers de leur nation l'exercice de leurs droits sur les biens de l'Ordre de Malte situés dans leurs États.

Art. 6. Les chevaliers conserveront les propriétés qu'ils possèdent dans les îles de Malte et de Goze à titre de propriétés particulières.

Art. 7. Les habitants des îles de Malte et de Goze continueront à jouir, comme par le passé, du libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine ; ils conserveront les propriétés et privilèges qu'ils possèdent. Il ne sera mis aucune contribution extraordinaire.

Fait double à bord du vaisseau l'*Orient* devant Malte le 24 prairial an VI de la république française (12 juin 1798).

Suivent les signatures.

NOTE 5, page 425.—*Des commissaires du gouvernement avaient pris possession de l'église de Saint-Jean.*

Malte 25 prairial an VI (13 juin 1798).

Bonaparte, général en chef, ordonne :

1° Le citoyen Berthollet, le contrôleur de l'armée et un commis du payeur enleveront l'or, l'argent et les pierres précieuses qui se trouvent dans l'église de Saint-Jean et autres endroits dépendant de l'Ordre de Malte, l'argenterie des auberges et celle du Grand-Maître.

2° Ils feront fondre dans la journée de demain tout l'or en lingots pour être transporté dans la caisse du payeur à la suite de l'armée.

3° Ils feront un inventaire de toutes les pierres précieuses, qui seront mises sous le scellé dans la caisse de l'armée.

4° Ils vendront pour deux cent cinquante à trois cént mille francs d'argenterie à des négociants du pays pour de la monnaie d'or et d'argent qui sera également remise dans la caisse de l'armée.

5° Le reste de l'argenterie sera remis dans la caisse du payeur qui la laissera à la Monnaie de Malte pour être fabriquée, et l'argent remis au payeur de la division pour la subsistance de cette division. On spécifiera ce que cela doit produire afin que le payeur puisse en être comptable.

6° Ils laisseront tant à l'église de Saint-Jean qu'aux autres églises de Malte ce qui sera nécessaire pour l'exercice du culte.

BONAPARTE.

Note 6, page 427. — *Laissant aux mains du vainqueur jusqu'à l'étendard de l'Ordre.*

Au Directoire exécutif.

Malte, le 30 prairial an VI (18 juin 1798).

Le général Baraguay-d'Hilliers vous porte le grand drapeau de l'Ordre et ceux de plusieurs des régiments de Malte.

. . . .

Nous avons dans le centre de la Méditerranée la place la plus forte de l'Europe. Il en coûtera cher à ceux qui nous délogeront.

Bonaparte.

(*Correspondance inédite et officielle de* Napoléon).

Avant de finir nous ajouterons ces mots :

C'est que s'il était permis de remonter des petites choses aux grands évènements et du grain de sable à la montagne, on pourrait voir que le rocher de Malte, dans l'invisible main du Destin, devint la pierre de David qui plus tard atteignit au front le géant Goliath.

D'abord la prise de l'île ne servit en rien les desseins du général Bonaparte, car à peine se fut-il éloigné que les Anglais parurent. Ils mirent le blocus devant le port, tandis que les Maltais de la campagne, soulevés par les profanations de leurs églises, assiégeaient la ville du côté de la terre. Ainsi, réduit à ses propres forces et sans aucun secours de France, le général Vaubois, avec trois

mille hommes de troupe, se maintint deux ans dans la place et encore ne la rendit-il, après avoir passé par toutes les horreurs de la famine et épuisé ses dernières munitions, qu'avec les honneurs de la guerre. Digne leçon et trop tardive pour ceux qui l'avaient rendue dès le premier jour et sans coup férir! Mais le général Vaubois ne compta de traîtres ni dans ses rangs, ni dans la viille.

Plus tard le traité d'Amiens ayant maintenu la souveraineté de l'Ordre de Saint-Jean et stipulé qu'il rentrerait en possession de Malte, les Anglais, malgré les signatures données, se refusèrent à remettre l'île aux mains des commissaires de l'Ordre. Ce fut à ce seul sujet que, malgré les efforts de Napoléon pour maintenir la paix, le traité d'Amiens fut rompu ; Malte fut donc ainsi l'occasion des guerres qui recommencèrent et qui ne se terminèrent que par la chute du conquérant.

Cependant les Anglais gardèrent l'île et ils y sont encore.

En vain les cendres de l'Ordre de Saint-Jean, transportées de Sicile en Italie, de Catane à Ferrare et de Ferrare à Rome, ont-elles conservé jusqu'à ce jour sous une suite obscure de lieutenants du magistère, fantômes de ce qu'étaient les Grands-Maîtres, l'étincelle qui, huit siècles durant et à Jérusalem et à Rhodes et à Malte, jeta une flamme si haute qu'on la voyait du monde entier: Malte n'est plus, ou si ce rocher apparaît encore à la surface des flots, il ne sera désormais célèbre que par l'ancien renom de ses chevaliers et par ce qu'il y eut de fatalité dans la chute d'un Ordre auquel les Maltais durent leur illustration, leur fortune et leur bonheur.

FIN DES NOTES.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Page 7. Etast, *lisez :* Etats.
Page 18. entreeux *lisez :* entre eux.
Page 48. 'ordre, *lisez :* l'ordre.
Page 53. Après Rhodes comme auparavant à Malte, *lisez :* après Rhodes comme auparavant, à Malte.
Page 55. bienvellance, *lisez :* bienveillance.
Page 176. Lenjame, *lisez :* Lenjamet.
Page 200. sule, *lisez :* seule.
Page 225. royens, *lisez :* roynes.
Page 331. angue, *lisez :* Langue.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 11. préminence, *lisez :* prééminence.
Page 17. Orstog, *lisez :* Ostrog.
Page 73. de quelle part en vint l'Ordre, *lisez :* de quelle part en vint l'ordre.
Page 103. sueil, *lisez :* seuil.
Page 103. j'accourisa, *lisez :* j'accourais.
Page 244. es frais, *lisez :* les frais.
Page 312. Le sol est rocailleux, sa marche fatigante, *lisez :* le sol est rocailleux, la marche fatigante.
Page 339. maltaisea *lisez :* maltaise a.
Page 386. ci, *lisez :* ici.

